LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_Y0-ABG-434

LES RELATIONS DE SOCIÉTÉ ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE SOUS LA RESTAURATION

(1814-1830)

PAR

MARGERY E. ELKINGTON

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

—

1929

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par MM. F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

TOME 56

LES RELATIONS DE SOCIÉTÉ ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE SOUS LA RESTAURATION

(1814-1830)

BIBLIOTHEQUE DE LA REVUE DE LITTERATURE COMPAREE

Vol. in-8° raisin. — **Réduction de 20 % pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43.**

1. **Gustave Cohen.** Ecrivains français en Hollande (épuisé).
2 et 3. **Henri Girard.** Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Deschamps, 2 vol. (épuisés).
4. **Alice M. Killen.** Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. **19 fr.**
5. **E. Estève.** Etude de littérature préromantique ..... **18 fr.**
6. **F. C. Roe.** Taine et l'Angleterre ..... **18 fr.**
7. **B. Fay.** L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII^e siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis. 2 vol. **48 fr.**
8. **G. Chinard.** Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot ..... **7 fr. 20**
9-10. **J. Larat.** La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier .... **42 fr.**
11. **H. Liebrecht.** Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII^e et XVIII^e s. **60 fr.** (net)
12. **A. L. Sells.** Les sources françaises de Goldsmith ..... **18 fr.**
13. **L. Ferrari.** Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII^e e XVIII^e ..... **48 fr.**
14. **E. Partridge.** The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848) ..... **48 fr.**
15. **S. Goulding.** Swift en France au XVIII^e siècle ..... **18 fr.**
16. **D. G. Larg.** Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800)..... **18 fr.**
17. **M. Citoleux.** Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. **42 fr.**
18. **P. Trahard.** Une Revue oubliée. la « Revue poétique du XIX^e siècle » (1835). **18 fr.**
19. **A. F. B. Clark.** Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830) **60 fr.**
20. **M. Martin.** Un aventurier intellectuel sous la restauration. Le docteur Koreff. **24 fr.**
21. **M. Gilman.** Othello in French ..... **18 fr.**
22. **A. C. Hunter.** Un introducteur de la littérature anglaise en France: J. B. Suard. **18 fr.**
23. **E. K. Mapes.** L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario..... **18 fr.**
24. **R. Murris.** La Hollande et les Hollandais au XVII^e et au XVIII^e siècle vus par les Français ..... **36 fr.**
25. **J. Fransen.** Les comédiens français en Hollande au XVII^e et au XVIII^e siècle.. **45 fr.**
26. **D. Gunnell.** Sutton Sharpe et ses correspondants français ..... **35 fr.**
27. **Chateaubriand.** Les aventures du dernier Abencerage, éditées par Paul **Hazard** et Marie-Jeanne **Durry** ..... **35 fr.**
28. **H. A. Needham.** Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX^e siècle ..... **40 fr.**
29. **F. L. Schœll.** Etudes sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance ..... **50 fr.**
30. **M. M. Gibb.** Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France ..... **40 fr.**
31. **F. Baldensperger.** Orientations étrangères chez H. de Balzac ..... **40 fr.**
32. **T. R. Palfrey.** L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite ..... **25 fr.**
33. **H. J. Minderhood.** La Henriade dans la littérature hollandaise ..... **25 fr.**
34. **M. Henry.** Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français ..... **40 fr.**
35. **M. E. Smith.** Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke ..... **25 fr.**
36. **F. Walter.** La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique.. **25 fr.**
37. **M. M. Cameron.** L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France. **30 fr.**
38. **Abbé Prévost.** Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre ; édition critique par M. É. J. **Robertson**..... **30 fr.**
39. **Ed Purdie.** The Story of Judith in German and English Literature..... **30 fr.**
40. **W. L. Schwartz.** The Imaginative interpretation of The Far East in modern French Literature (1800-1925)..... **45 fr.**
41. **G. Gill-Mark.** Une femme de lettres au XVIII^e siècle. Anne-Marie du Boccage. **30 fr.**
42. **P. de Lallemand.** Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger.. **20 fr.**
43. **R. Guiette.** La légende de la Sacristine..... **80 fr.** (net)
44. **M.-R. Garnier.** Henry James et la France ..... **35 fr.**
45. **H. Bedarida.** Parme et la France .. .. **80 fr.**
46-47. **A. Viatte.** Les sources occultes du romantisme, illuminisme et théosophie ..... **60 fr.**
48. **Mary Storer.** La Mode des Contes de Fées (1685-1700) ..... **40 fr.**
49. **M. Dempsey.** A contribution of the sources of the Génie du Christianisme.. **25 fr.**

(Les numéros 50 à 57 sont sous presse.)

LES
RELATIONS DE SOCIÉTÉ
ENTRE
L'ANGLETERRE ET LA FRANCE
SOUS LA RESTAURATION

(1814-1830)

PAR

MARGERY E. ELKINGTON

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1929

LA
UT
.I
F2

Library
UNIVERSITY OF MIAMI

A Mademoiselle Jeanne MÉNÉGOZ

PREFACE

De nombreuses études ont été consacrées aux influences anglaises dans le mouvement romantique en France, aux rapports littéraires qui existaient entre divers écrivains anglais et français. La période de la Restauration est donc bien connue au point de vue littéraire ; il m'a semblé qu'elle l'était moins au point de vue social, et qu'il y aurait pourtant un réel intérêt à voir dans quelle mesure le rapprochement littéraire (qui me paraît faire partie d'un mouvement plus général) reposait sur des rapports personnels.

La distance est grande entre l'indifférence, pour ne pas dire l'hostilité, des Français de 1814 à tout ce qui est anglais, et l'anglomanie littéraire et l'intérêt général pour l'Angleterre qui se manifestent vers 1830. Comment ce changement s'est-il opéré ? La politique y est naturellement pour quelque chose ; mais la reprise des relations sociales, depuis si longtemps interrompues, le développement de l'opinion éclairée dans les deux pays, contribuent puissamment à les rapprocher. Que pensaient alors les Anglais et les Français de la nation voisine ? Quel moyen avaient-ils de la connaître ? Quelles étaient les premières personnes à oublier les guerres et à chercher une réconciliation, et sur quel terrain se rapprochaient-elles le plus facilement ? Voilà les questions que je me suis proposées en abordant cette étude.

A ma connaissance, il n'existe encore sur les relations sociales entre l'Angleterre et la France à cette époque que des études partielles, dont la plus complète est l'ouvrage de M. Boutet de Monvel : *Les Anglais à Paris,* 1800-1850. L'auteur décrit plusieurs milieux

anglo-français de la Restauration ; mais les quelques voyageurs qu'il choisit ne représentent forcément qu'une partie du contact social qui existait alors entre les deux pays.

On sait que les mémoires et les lettres de l'époque de la Restauration sont innombrables. Je me suis fait d'abord une idée générale de la vie sociale en lisant des mémoires et des souvenirs qui décrivent les salons. Ensuite, j'ai poursuivi des indications qui révélaient un contact personnel entre Anglais et Français. Il a été difficile de faire le choix dans des matériaux si abondants; j'ai essayé de tenir l'équilibre entre les divers groupes qui se dessinaient, et de prendre pour chacun d'eux de bons représentants. Puisque c'étaient des renseignements sur les relations sociales que je cherchais, j'ai donné la préférence aux récits de femmes, qui racontent en détail la vie mondaine; les mémoires d'hommes ont d'habitude un caractère presque exclusivement politique et historique; la même considération m'a fait écarter la presse, que je n'ai consultée que pour voir la réaction de certains milieux à quelques événements isolés.

Je me rends bien compte qu'en essayant de faire cette étude d'ensemble sur les relations sociales de la Restauration, j'ai abordé un sujet bien vaste ; je sais également que je n'ai fait que l'effleurer. Il est vrai que le sujet est inépuisable; chaque chapitre est extensible à l'infini, et deviendrait facilement un volume à lui seul. J'ai essayé de distinguer les différents groupes par lesquels le rapprochement franco-anglais s'est fait, et d'étudier quelques représentants de chaque groupe.

Je désire exprimer ici ma profonde reconnaissance à M. Baldensperger, qui m'a guidée au cours de ce travail, et dont les conseils et les encouragements ont été inappréciables. Je suis heureuse de remercier aussi ceux qui m'ont fourni des renseignements utiles: M. le marquis de l'Aigle, la direction du « Cercle de l'Union », celle du « Travellers' Club ». Je remercie également Mme Manchon, qui a bien voulu relire mon manuscrit.

Londres, mai 1928.

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIERE RESTAURATION

L'invasion de 1814. — *Les touristes : le pasteur Stanley. — Journalistes et gens de lettres : John Scott, Alison et Tytler. — Le milieu diplomatique. — Manque de relations sociales. — Quelques exceptions : salons de M^me^ de Souza, de la reine Hortense ; Anglais restés en France, salons de M^me^ Clarke, de Miss H. M. Williams. — Sentiment populaire à l'égard des Anglais.*

« Tout le monde à Paris », chantait-on en 1814. Depuis douze ans, — et même, si l'on excepte le court entr'acte de la paix d'Amiens, depuis vingt et un ans — la France était fermée aux Anglais: les grandes dames n'allaient plus acheter les modes de Paris, les gourmets oisifs étaient privés de leurs bons dîners chez les restaurateurs célèbres ; artistes et gens de lettres voyaient depuis longtemps Paris hors du cercle de leur franc-maçonnerie. La France n'était guère connue qu'au point de vue militaire ; le pays lui-même, dans son aspect matériel, dans sa vie de tous les jours, était presque ignoré. Aussi les Anglais furent-ils pris en 1814 d'une curiosité dévorante envers cette France nouvelle, la France de la Révolution et de l'Empire. A la nouvelle de la capitulation de Paris, ils n'attendent plus pour satisfaire à cette curiosité, et de tous les côté se font ces départs qui provoquent le refrain du chansonnier: « Tout le monde à Paris! »

C'est une véritable invasion, une armée paisible marchant sur les traces des soldats. Devançant l'exilé Louis XVIII, rappelé au trône de France, l'avant-garde des Anglais arrive à Paris dès la fin du mois d'avril, à temps pour assister à l'entrée du Roi le 3 mai, et

pour prendre part aux fêtes brillantes données pour célébrer la Restauration. (1) Pendant les dix mois qui suivent, un flot ininterrompu d'Anglais se porte vers la capitale française ; tous s'y pressent, les diplomates avec les amis et parents des officiers de l'armée d'occupation, les grands personnages qui prendront part aux fêtes et aux cérémonies, avec les gens plus obscurs qui se contenteront d'assister en spectateurs au cours dramatique des événements.

Dans les premiers mois de la Restauration, ce sont surtout les hommes qui font le voyage en France. Car c'est une aventure : qui sait si les diligences marchent, si les auberges sont ouvertes aux étrangers, si les routes ne sont pas infestées de voleurs ou de bandes de soldats hostiles ? Tels sont quelques-uns des hasards qu'il fallait courir, sans compter une traversée en bateau à voiles, qui mettait parfois deux jours (2) pour arriver au port français. Aussi les femmes se résignent-elles en bien des cas à rester en Angleterre : séparation heureuse à un point de vue, puisqu'elle nous a valu une foule de lettres pittoresques et détaillées écrites par les voyageurs pour calmer l'inquiétude et satisfaire à la curiosité de leur famille absente.

*
**

La plupart des visiteurs étaient sans doute de simples touristes, attirés en France par la curiosité. En effet, Paris avait à ce moment-là de quoi commander l'attention. En plus des monuments nouveaux, que chacun désirait voir, en plus des œuvres d'art italiennes et allemandes qui, ajoutées aux collections françaises, faisaient de Paris un musée gigantesque, la capitale offrait l'étonnant spectacle d'une réunion de presque tous les grands personnages, le premier excepté, dont les noms résonnaient d'un bout à l'autre de l'Europe. « Paris », écrit le 11 mai l'un des premiers visiteurs, (3) « Paris est certainement en ce moment la plus merveilleuse salle de spectacle du monde. Entre ses murs se trouvent autant de vrais empereurs, rois, généraux, et personnages éminents de tous les genres que l'ingénieuse Mrs. Salmon a jamais fait exposer en cire. Des cinq grands souverains du monde chrétien, quatre sont ici actuellement, et nous avons tous les

(1) Cf. Miss Berry : *Journals and Correspondence*, Londres, 1866. — Lettre de l'Honorable John Ward, III, 13.

(2) Nodier, en 1821, fit une traversée de trois jours: cf. *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*. Paris, 1821.

(3) Hon. J. W. Ward, lettre déjà citée; cf. Miss Berry, *op. cit.*, III, 13.

éminents commandants militaires de l'Europe sauf Bonaparte et Bernardotte. Je ne vous parle ni de princes, ni de premiers ministres, bien qu'ils soient ici en abondance ; mais dans les circonstances actuelles, ils ne sont pas assez considérables pour mériter l'attention. »

Les voyageurs parcourent la ville, montent sur la Colonne Vendôme, font le tour du Palais-Royal, vont le soir à l'Opéra, et visitent les musées, un œil sur les tableaux, l'autre sur l'assistance, prompts à remarquer dans la foule l'uniforme brillant ou la tournure bien connue de tel prince ou maréchal célèbre. Cette curiosité franche et naïve se montre bien dans le dialogue suivant, rapporté par un voyageur, le pasteur Stanley, peu content de l'ambassadeur anglais, Sir Charles Stuart, à qui il demande des renseignements : (1)

Stanley. — Je vous prie, monsieur, les maréchaux sont-ils à Paris, et dans ce cas est-il facile de les voir ?

Sir Charles. — Ma foi, je ne sais pas.

Stanley. — Je vous prie, monsieur, se passera-t-il quelque chose d'intéressant pour un étranger comme moi dans le cours de la quinzaine prochaine ?

Sir Charles. — Ma foi, je ne sais pas.

Stanley. — Je vous prie, monsieur, l'intérieur des Tuileries vaut-il la peine d'être vu, et peut-on facilement voir les appartements ?

Sir Charles. — Ma foi, je ne sais pas.

Le voyageur de ce genre passe à Paris quinze jours, un mois peut-être, puis rentre en Angleterre, ou continue son voyage vers le midi de la France. Le plus souvent il est ravi de son séjour : les lettres et les journaux de l'époque parlent d'un ton enthousiaste de la splendeur de Paris, des jolies marchandises, des bons restaurants, de la gaîté des théâtres. L'Anglais fait la connaissance de bon nombre de ses compatriotes, ils se promènent ensemble, prennent ensemble leurs plaisirs, et forment ainsi une petite société à eux, compensation au manque de relations avec les Français.

Ce même Stanley représente bien les voyageurs de 1814. C'est un pasteur, voyageant avec son jeune beau-frère ; il a laissé en Angleterre sa femme, qui aurait bien voulu l'accompagner ; mais elle attendra l'année prochaine pour plus de sûreté. Elle devait attendre

(1) Rev. Ed. Stanley : *Before and after Waterloo.* Londres, 1907, p. 112-13.

encore deux ans avant de voir Paris. Le révérend Stanley vient en France avec l'intention de s'intéresser et de s'amuser, et il y réussit; sans préjugé contre les Français en général, il se rend agréable partout, et rencontre rarement de visages maussades ; il loue beaucoup son hôtel à Paris, entretient de bons rapports avec son hôte, sergent de la Garde Nationale, qui lui sert de guide dans ses promenades dans la capitale. Prompt à entrer en conversation avec tout le monde, que ce soit des passants français sur les hauteurs de Montmartre, des soldats de la Garde Impériale à Fontainebleau, ou un conscrit trappiste sur la route de Metz, il parvient à apprendre beaucoup de détails intéressants pendant son court séjour à Paris et son passage sur les champs de bataille.

*
**

A côté de ces voyageurs gais et enthousiastes viennent d'autres visiteurs moins bien disposés envers la France. Ce sont surtout des Tories intransigeants, ennemis acharnés non seulement du régime impérial — presque tous leurs compatriotes le sont — mais aussi de la Révolution, de la République, enfin de tout ce qui n'était pas l'ancien régime. Parmi leur nombre, on voit Lord Blayney, qui donna au public ses impressions dans sa « *Relation d'un voyage forcé* ». (1) Ce militaire, fait prisonnier en Espagne et envoyé ensuite à Verdun, vient à Paris dès qu'il a obtenu sa liberté. Aigri peut-être par la captivité, il voit tout en noir ; on pourrait lui appliquer ce mot d'un de ses compatriotes (2) qu' « on eût dit qu'il regardait comme un devoir à sa patrie, pendant qu'il en était absent, de dire du mal et de se moquer de tout ce qui différait des usages anglais ». Sans aucune sympathie pour la Révolution, ses opinions politiques l'influencent dans tout ce qu'il décrit; son récit n'est guère qu'une comparaison entre les usages français et anglais, toujours à l'avantage des derniers ; il ne fait grâce qu'aux Français légitimistes.

Plusieurs autres ouvrages écrits sur le même ton parurent en 1814 et 1815; les journalistes s'aperçurent de l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la curiosité du public anglais, avide de nouvelles de France; aussi voit-on des hommes de lettres venant observer l'état du pays, pour donner ensuite leurs impressions au public. Parmi ceux-

(1) Lord Blayney: *Relation d'un voyage forcé en Espagne et en France.* Traduction française, Paris, 1815.

(2) John Scott : *A visit to Paris in* 1814, 4e édition, Londres, 1816, p. 47.

ci on distingue John Scott, parent de l'écrivain, qui publia sa : *Visite à Paris en* 1814 *; revue de la condition morale, politique, intellectuelle et sociale de la capitale française* (1), ouvrage qui atteignit en deux ans sa quatrième édition. Ce John Scott était éditeur d'un journal hebdomadaire, « *The Champion* », et la majeure partie de son ouvrage parut d'abord dans ce journal ; le nombre de ses lecteurs, par conséquent, était probablement considérable. Le livre contient une attaque très violente sur la France et les Français ; l'auteur possède au plus haut degré les préjugés nationaux et politiques. Tout ce qui est né de la Révolution et de l'Empire est condamné d'avance, et il condamne les Français eux-mêmes, les considérant comme des hommes sans profondeur et sans principes, des charlatans qui ne comprennent ni la loyauté ni la liberté. L'auteur se distingue par son ingénuité à trouver même pour des vertus apparentes un motif déshonorant ; ses critiques parfois justes sont faussées par son parti pris, et, ainsi perdent une partie de leur valeur.

Un autre ouvrage dans le même genre, mais moins violent, parut en 1815 sous l'anonymat, avec le titre de : *Voyage en France pendant les années* 1814 *et* 1815 (2). Ici l'auteur attaque la France nouvelle ; il insiste sur le contraste entre l'âge d'or du 17e siècle, et la décadence de la France actuelle. Pourtant, il ne désespère pas entièrement d'une renaissance de cette grandeur ancienne ; il reconnaît même des qualités chez les Français de 1814, — telle qu'un goût artistique très répandu parmi les classes moyennes et inférieures.

Tous ces ouvrages sont écrits par de simples spectateurs ; ils décrivent surtout la vie extérieure : les usages et les modes, la vie des boulevards, des cafés, des boutiques, les théâtres et les musées ; les auteurs n'ont pas de relations avec les Français, et ne peuvent prétendre à se faire interprètes des sentiments et des opinions si divers et si agités des Français sous la première Restauration.

***

En plus de ces spectateurs bienveillants ou sévères, bon nombre de voyageurs anglais prennent une part active aux fêtes et aux cérémonies de la Restauration, et entrent ainsi en contact avec les Français. Les grandes familles de l'Angleterre viennent en foule à Paris,

(1) John Scott : *A visit to Paris in* 1814.

(2) (Alison et Tytler) : « *Travels in France during the years* 1814-1815 », Edinburgh, 1816.

se font présenter à la cour, et affluent aux bals et aux théâtres. Le duc de Wellington devient le centre de cette société en quelque sorte officielle ; établi dans l'hôtel Borghèse, qui reste désormais l'ambassade britannique, il donne chaque semaine des bals auxquels se pressent tous les Anglais de marque, en même temps que les émigrés rentrés, et les impérialistes ralliés aux Bourbons. Un des maréchaux (1) note dans son journal : « Les bals de chaque semaine du duc de Wellington sont des raouts anglais. Hommes et femmes sont debout ; chacun se promène en se poussant pour avancer ; on y étouffe. Les Anglaises aiment beaucoup se placer dans les portes pour voir passer ; il y en a d'affublées de costumes bien ridicules. Le duc de Berry est venu à celui d'aujourd'hui. La duchesse de Wellington fait les honneurs de chez elle du mieux qu'elle peut ; elle est petite, assez jolie. Le duc de Wellington, d'un esprit plus solide que brillant, est grand, et a une belle figure. »

De la part des bonapartistes de cœur, la gaîté ne pouvait être que forcée ; les royalistes, par contre, n'avaient pas besoin de feindre ; ils étaient franchement heureux, et faisaient bon accueil à leurs alliés anglais. Voici une dame royaliste qui décrit un bal chez l'ambassadeur anglais : (2) « ... les étrangers, et non seulement ceux qui venaient en garnison, mais tout ce que l'Europe comptait de personnages marquants, étaient accourus à Paris. Chaque jour, c'étaient des fêtes, et vraiment l'âge d'or politique a pu sembler réalisé pendant trois semaines à peu près. Je me souviens d'avoir été au bal chez un Anglais, sir Charles Stewart, frère utérin de lord Castlereagh, et revêtu lui-même d'un caractère diplomatique. J'y vis une réunion qui ne saurait se renouveler, surtout avec l'esprit qui réellement y présidait alors : M. le duc de Berry, en habit de garde national, et valsant de préférence avec la maréchale Ney et la maréchale Augereau, distinguées toutes deux, l'une par une réputation d'esprit et de talents, l'autre par une figure charmante; l'empereur Alexandre, dont le choix se portait presque toujours sur les mêmes dames; le roi de Prusse, les princes ses frères, ses neveux, ses enfants, etc. » Cette Madame de Chastenay paraît avoir été une des connaissances favorites des Anglais: elle était aimable — et elle avait la prononciation très nette. Elle fait ainsi connaissance avec bon nombre de personnes de marque: sir James Mackintosh, qu'elle embarrasse un peu

(1) Castellane : « *Journal* », Paris, 1895, I, 267.

(2) Mme de Chastenay, *Mémoires*, Paris, 1896, II, 361.

en lui demandant « quelles étaient les œuvres par lesquelles (il) avait gagné (sa) haute réputation » (1) ; son gendre, M. Rich ; le général Bruce, le même qui devait aider à l'évasion de Lavalette un an plus tard ; M. Luttrell, bel esprit bien connu de la société de Londres, et plusieurs autres.

En dehors de ces réunions autour des princes et diplomates étrangers, les Anglais voyaient peu la société française. Pendant les premiers mois, elle n'existait guère. « Je n'ai guère encore vu de société française », écrit en mai 1814 l'honorable John Ward, (2) « et j'apprends, par des personnes qui sont beaucoup plus que moi en passe d'y entrer, qu'il n'en existe pas beaucoup à voir. » Elle se reconstitua lentement ; les Français pouvaient aller aux fêtes chez les étrangers, c'était autre chose que d'en donner eux-mêmes. Ils recommencèrent à réunir leur petit cercle intime, suivant la mode française, et dans ce cercle ils recevaient leurs meilleurs amis anglais, mais en petit nombre. « Les Anglais à cette époque », écrit Madame de Chastenay, (3) « nous faisaient à peu près les honneurs de Paris. Toutefois, ce ne fut pas sans peine que de leurs salons, où l'on se portait en cohue, ils arrivèrent dans nos intimités. Tout leur effort tendait à s'y trouver admis, et les plus distingués seuls en eurent le bonheur. Je ne puis en blâmer personne, car, dans le premier débordement surtout, la prudence et le choix étaient plus nécessaires. Nous allions chez plusieurs Anglaises, mais seulement chez celles d'un rang élevé et d'une brillante existence. J'en ai entendu quelques-unes, et aussi quelques Anglais, se désoler de voir Londres transféré à Paris et d'y retrouver leur Angleterre, dans laquelle, durant tant d'années, ils s'étaient trouvés prisonniers. » Ceux des Anglais qui n'avaient pas déjà de liens d'amitié avec des Français, ne les voyaient guère qu'aux grandes assemblées ; « nous sommes allés très souvent à des soirées », écrit une dame tory, (4) « mais aucune n'était suffisamment française pour nous mettre à même de juger de la société. Quand les Anglais se rencontrent ils circulent, causent, rient, et se mettent à leur aise ; mais quelque entrain et gaîté que la société parisienne ait possédés autrefois, je suis étonnée de la trouver maintenant la raideur même. »

*
**

(1) Sir J. Mackintosh : « *Memoirs of his life* » ; Londres, 1835, II, 320.
(2) Miss Berry : « *Journals* », III, 15.
(3) *Mémoires*, II, 455.
(4) Hare : *The Story of two noble lives*, lettre de Lady Elisabeth Yorke.

Mme de Staël est l'une des rares hôtesses parisiennes qui se soient départies de la froideur qui accueillait dans les salons les visiteurs anglais. Elle revint de Londres à Paris au commencement de mai 1814. Le 14 juin elle écrit à son amie, Miss Berry, (1) « Quant à la société, elle est encore nulle, il s'en rassemble quelques débris chez moi, mais il n'y a point d'ensemble. » En effet, dès son retour, elle fut entourée des libéraux français et anglais, qui venaient débiter chez elle leurs idées sur le gouvernement constitutionnel. Depuis son arrivée jusqu'à son départ pour la Suisse à la fin du mois de juillet, et à son retour en hiver, son salon fut un terrain de rencontre pour beaucoup de libéraux des deux nations. Parmi les Français, outre Albertine et Auguste de Staël, on voyait presque journellement chez elle Lafayette, Constant, Gallois, le duc de Broglie, et d'autres chefs du parti libéral. Ses opinions politiques et ses relations formées pendant l'émigration attirent tout naturellement chez elle les libéraux anglais qui viennent à Paris; tels des membres des grandes familles whigs, entre lesquels Lord et Lady Harrowby, Lord et Lady Bessborough, et la duchesse de Devonshire; l'on y voit également Sir James Mackintosh et son gendre M. Rich, Henry Crabb Robinson, MM. Ward, Bruce, et jusqu'à un simple touriste comme le pasteur Stanley, qui tenait surtout à voir une femme célèbre entourée d'autres personnages à la mode.

Parmi ces familiers de l'hôtel de Clichy, l'un des plus assidus était Sir James Mackintosh. Mme de Staël l'avait connu en Angleterre en 1813 et 1814; sa haute réputation l'avait attirée tout d'abord — elle était connue pour sa poursuite des célébrités; — une amitié sincère se forma entre eux. Mme de Staël le considérait comme l'un de ses amis anglais les plus précieux; (2) et lui, de son côté, admirait sans réserve la victime de Napoléon et l'auteur de « *L'Allemagne* ». Il avait rendu compte de cet ouvrage dans la « *Quarterly Review* », et fit en cette occasion un éloge discret de l'auteur. Ainsi Mackintosh, venant à Paris en août 1814, trouva un bon accueil auprès de Mme de Staël, passa plusieurs jours à Coppet au mois de septembre, et fréquenta son salon à Paris jusqu'à son départ en décembre. Il entrait ainsi en relations intimes avec les libéraux français; ses mémoires donnent des aperçus sur le rapprochement qui eut lieu entre les deux nations dans l'entourage de Mme de Staël. (3) « Le soir, nous allâmes tous à Clichy; y trou-

(1) Miss Berry : « *Journals* », etc., III, 28.

(2) Cf Gronow : « *Reminiscences* », Londres, 1900, II, 51.

(3) *Memoirs of his life*, Londres, 1835, II, 309 ; octobre 1814.

vâmes le duc de Wellington, Lord Harrowby, La Fayette, etc. La Fayette fut très aimable, et me pressa beaucoup d'aller à La Grange; je ne puis refuser. Il est, à mon avis, l'un des hommes les plus respectables de l'Europe. Il est modeste, pur, indomptable, inflexible et incorruptible. » Et encore : (1) « Dîner à Clichy, où se trouvaient les ducs de Grammont, de Guiche et de Broglie, dont le deuxième est le plus beau, et le troisième l'un des plus intelligents hommes de France. C'est un homme plein de talents, bien informé, et aux opinions libérales. Il parla d'économie politique, et je ne crois pas que nos meilleurs économistes l'eussent trouvé indigne d'être leur collègue. » Accompagné d'Auguste de Staël, Mackintosh étend le champ de ses connaissances; ils vont chez la duchesse de Duras, où se trouve Chateaubriand, chez M^me^ Récamier, où ils voient Mathieu de Montmorency, Sébastiani, et M^me^ de Coigny. Des dîners intimes donnent l'occasion de resserrer les liens d'amitié et de poursuivre l'échange des idées: (2) « Dîner chez Véry: Staël, Constant, Ward, Gallois et Bruce. Nous passâmes une après-midi fort agréable. Constant éclipsa Ward, qui pourtant l'admira. Chez Constant, le goût, et peut-être le bon sens pratique, sont inférieurs; mais son intelligence est plus étendue et plus profonde, tandis qu'il a l'esprit tout aussi vif et mordant. » Un autre jour, c'est un déjeuner arrangé pour présenter à Mackintosh M. Laîné, président de la Chambre des Députés, les autres hôtes étant Constant, Lally-Tollendal, et le duc de Broglie.

*
**

Encore un terrain de rencontre, celui-ci plus inattendu. Dans le Faubourg Saint-Honoré demeurait M^me^ de Souza, femme d'une réputation littéraire considérable; chez elle se trouvait son fils, le comte de Flahault, ex-aide de camp de Napoléon. En 1814, le salon de M^me^ de Souza devint un centre de bonapartisme; les maréchaux et autres impérialistes qui s'étaient ralliés aux Bourbons et qui voulaient être bien vus à la cour, allaient aux réunions officielles, chez les royalistes et les diplomates, et faisaient figure de légitimistes. Mais chez Mme de Souza ils se mettaient à leur aise, parlaient de la gloire de l'Empire, racontaient des anecdotes de Napoléon, et chantaient des chansons nationales. On ne se serait guère attendu à retrouver ici des Anglais ;

(1) *Memoirs of his Life*, Londres, 1835.

(2) *Ibid*, II, 295.

ils y sont pourtant reçus, du moins en petit nombre. La police gardait à vue le jeune Flahault, et un rapport de la Sûreté du 8 septembre 1814 constate : (1) « Flahault habite avec M. et Mme de Souza une maison dont ils sont propriétaires, grande rue Verte, 6, Faubourg Saint-Honoré, fréquentée par beaucoup de monde, particulièrement par des étrangers tant Anglais qu'Espagnols et Portugais. »

Les mémoires et les lettres de voyageurs anglais indiquent l'identité de quelques-uns de ces Anglais. Ce sont des curieux, des admirateurs de Napoléon tout en étant ennemis de son régime, et parfois des partisans déclarés de l'Empire. Parmi ces derniers Lord Kinnaird se fit beaucoup remarquer par son bonapartisme, et l'on croyait généralement qu'il intriguait pour le retour de l'Empereur ; (2) il fréquentait le salon de Mme de Souza, et y amena sir James Mackintosh. Lord Granville y était reçu, (3) ainsi que lady Bessborough, qui écrivait en novembre 1814 : (4) « Ensuite nous allâmes chez Mme de Souza, ce qui fut très agréable. Sébastiani, Suchet, Macdonald et Talma étaient là ; après leur départ Mme Ney et le général Flahault chantèrent plusieurs jolies romances, et ce dernier termina par de vieilles chansons nationales, qui chassèrent de la salle Mme de Girardin, Mme Ney, et Mme de Souza elle-même, toutes réellement effrayées ou faisant semblant de l'être — la dernière l'était peut-être pour de bon, car elle n'est pas en bonne odeur à la cour, et c'est étonnant comment on jase de tout ici : déjà j'ai reçu trois billets pour demander s'il était vrai que le général Flahault eût chanté *La Marseillaise* et *Ça ira.* »

Les voyageurs anglais furent parfaitement reçus dans ce milieu bonapartiste ; il ne pourrait pourtant pas manquer d'exister envers la nation anglaise un fond d'hostilité qui paraissait dès qu'on grattait la surface : c'est la même Lady Bessborough qui le décrit. (5) « ... chez Mme de Souza, où se trouvaient des maréchaux, des savants, et où l'on chanta. Mme Ney et le général Flahault m'avaient préparé une quantité de romances, comme j'avais dit qu'elles me plaisaient ; mais pendant qu'ils chantaient « *Dans le camp des Danois* », etc.,

(1) Cité dans Maricourt : « *Mme de Souza et sa famille* », Paris, 1907, p. 303, note.

(2) Cf. Mme de Chastenay : *Mémoires*, II, 463.

(3) Lord Granville : *Private Correspondence*, Londres, 1916, I, 499.

(4) *Ibid*, II, 509.

(5) Lord Granville : *Ibid*, II, 511.

il m'arriva de jeter un coup d'œil sur un autre album de musique ; le général Flahault me fit peur tout à fait en se précipitant sur le livre et en me saisissant les deux mains pour m'empêcher de tourner la feuille. Je conclus que c'était quelque chose d'inconvenant, et je n'insistai pas ; mais quand je le demandai plus tard à Mme de Girardin, elle répondit : « C'est bien pis », W. et moi parvînmes enfin à le voir. La romance célébrait le « *Vaillant Guerrier François* », qui avait conquis le monde entier, qui refoulerait les enfants de la Tamise jusqu'à leurs falaises, et ferait planer les aigles françaises sur la Tour de Londres. Le refrain de chaque strophe était :

« Les guinées des Anglois dans nos bourses,
Les charmes des Angloises dans nos bras. »

En effet, à l'heure qu'il est, après tout ce qui s'est passé, c'est peut-être autant pour leur propre sûreté que de peur de nous blesser que les Français cachent si soigneusement ces vantardises. »

A côté du salon de Mme de Souza, l'autre grand foyer du bonapartisme était chez la reine Hortense, ou duchesse de Saint-Leu comme elle le devint sous la Restauration. On accusait ouvertement leurs salons, ainsi que celui de Mme Hamelin, autre bonapartiste connue, d'intriguer pour le retour de Napoléon ; au point qu'en 1815 le *Moniteur* parle du retour de l'Ile d'Elbe, « entreprise exécutée à l'aide de MM. Labédoyère, Ney, Savary, etc., et de Mmes Hortense, Souza, et Hamelin. » (1) Chez la reine venaient quelques-uns des mêmes Anglais que chez Mme de Souza ; Sir James Mackintosh note dans ses mémoires : (2) « Lord Kinnaird m'accompagna à l'hôtel de la reine Hortense — nom par lequel elle est connue encore aux cochers, et en secret aux bonapartistes. »

Du reste, il est probable que la reine eut bien des visiteurs étrangers qui n'étaient point bonapartistes; car Hortense, et sa mère l'impératrice Joséphine, sont peut-être les deux personnages de la cour impériale qui avaient gagné le plus d'estime dans l'Europe entière, par leur réputation de vertu, de générosité, et de sincérité désintéressée ; aussi en 1814 les alliés leur témoignèrent-ils beaucoup d'égards à toutes deux. On lit dans la correspondance de Mme de Campan, ancienne institutrice et amie dévouée d'Hortense, que des

(1) *Moniteur* du 18 juillet 1815.

(2) II, 320.

Anglais qui passaient à Ecouen en 1814, s'intéressaient beaucoup au portrait de la reine dans la maison impériale d'Ecouen ; (1) « ... je leur dis combien c'est l'image d'une personne aussi vertueuse qu'aimable. Un d'eux, qui est un commodore ou capitaine de vaisseau, dont je ne sais pas le nom, m'a dit : « We know she is a very accomplished lady, and her mother the best-hearted lady in (the) universe. » Et ailleurs : (2) « Lord Cave est venu tout de suite chez moi à la réception de mon billet; samedi matin il ira à Saint-Leu, et m'a priée de vous l'écrire, n'ayant pas osé prendre la liberté de le faire. Il parle de vous, Madame, et de cette chère Impératrice, avec tout le sentiment d'un homme qui conserve le souvenir de l'obligeance, de l'esprit, et des grâces. »

*
**

A ces quelques foyers français il faut encore ajouter ceux des Anglais restés en France sous l'Empire et qui, devenus souvent à moitié français, gardaient néanmoins beaucoup d'amis anglais qui venaient les voir en France. Il y avait par exemple tous ces nombreux voyageurs retenus en France à la rupture de la paix d'Amiens ; (3) devenus prisonniers, ils furent envoyés en diverses villes de France. Pour ceux qui étaient bien nés et avaient de la fortune, la captivité fut assez douce ; ils vivaient presque comme des particuliers surveillés, et formaient une petite colonie anglaise où ils tâchaient de se consoler de leur exil en se livrant à des plaisirs de gentilshommes anglais ; à Verdun, par exemple, le camp le plus important, les prisonniers anglais avaient leur salle de jeu, leur meute de chiens, et leurs chevaux de courses. Les plus favorisés des prisonniers jouissaient d'un assez grand degré de liberté, et pouvaient venir de temps en temps à Paris.

Beaucoup de ces Anglais, après douze ans de séjour en France, ne voulurent plus la quitter ; et même ceux qui rentrèrent dans leur patrie s'étaient faits à la vie française et se retrouvaient volontiers sur les boulevards de Paris. En 1814 tous ces prisonniers redevinrent libres, et beaucoup se rendirent aussitôt à Paris. Les uns y avaient

(1) Mme de Campan, *Correspondance inédite avec la reine Hortense*, Paris, 1835, II, 144.

(2) *Ibid*, 55, 148 (Paris, septembre 1914).

(3) Cf. Babeau : *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, Paris, 1898 ; et Boutet de Monvel : *Les Anglais à Paris*, 1800-1850, Paris, 1911.

sans doute des amis et des parents français ; il me semble, pourtant, qu'ils durent surtout se promener ensemble, ou avec des amis venus d'Angleterre, et qu'ils renforcèrent la foule de badauds au boulevard du Temple ou sous les galeries du Palais-Royal, plus qu'ils ne se mêlèrent à la société française.

Certains Anglais restèrent libres en France pendant les guerres. A Paris même il y avait au moins deux centres anglais avant la Restauration. M^me^ Clarke et sa fille (1) étaient établies à Paris avant 1814 ; il paraît même que cette dernière faisait à cette époque un séjour annuel en Angleterre. (2) Elles durent recevoir en 1814 de nombreux amis anglais ; mais nous ignorons quelle était leur société à cette date, puisque la correspondance de Mary Clarke ne commence qu'en 1819.

Nous avons plus de renseignements sur une seconde maison anglaise à Paris sous l'Empire. Miss Helen Maria Williams était venue à Paris en 1788 ; elle avait déjà à cette date une certaine réputation d'auteur et de femme d'esprit. Elle se passionna pour les principes révolutionnaires aux premiers jours de la Révolution ; elle était liée avec plusieurs Girondins, et connut Mme Roland. Elle faillit partager le sort de celle-ci, car elle fut enfermée au Temple par Robespierre, et ne recouvra la liberté qu'à sa chute.

Elle continua de vivre à Paris, et s'y trouvait en 1802. Il est bien naturel que beaucoup des Anglais venus à Paris pendant la paix d'Amiens se soient rendus chez cette compatriote qui pouvait parler en connaissance de cause de la Révolution et des années suivantes, des héros, des triomphes, des horreurs de cette période encore si peu connue aux Anglais et dont ils étaient si curieux. Aussi sa maison fut-elle en 1802 un rendez-vous d'Anglais, surtout de ceux qui professaient des principes libéraux, voire même révolutionnaires. Le peintre Farington nomme dans son journal (3) quelques-uns de ceux qu'il y trouvait en y allant avec son ami West : — la belle Lady Oxford ; deux proscrits irlandais, O'Connor et Lawless ; et un soir Charles James Fox lui-même, entouré d'une foule d'admirateurs.

En 1814, Miss Williams revit beaucoup d'hôtes anglais, et pendant les premières années de la Restauration ses réceptions du dimanche attiraient de nombreux voyageurs, tant littéraires que

(1) Cf. Ch. VIII. p. 156.

(2) Cf. M. E. Smith : « *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration* », Paris 1927, p. 8.

(3) J. Farington : *Diary*, Londres, 1922, II, 6, 37, etc.

politiques. Elle-même publia plusieurs écrits (1) bien connus alors en Angleterre et en France. Le voyageur américain Ticknor, qui passait habituellement les dimanches soirs chez Miss Williams en 1817, y rencontra un soir le poète Southey, avec qui il eut un long entretien. (2) Une autre fois ce fut Mrs Godwin, femme de l'auteur de *Caleb Williams,* venue à Paris pour vendre un nouveau roman de son mari. (3)

Miss Williams était également liée avec les abolitionnistes, anglais et français. Elle avait toujours éprouvé beaucoup de sympathie pour leur cause, et avait été reçue membre de la première société des Amis des Noirs à Paris. (4) Elle était amie de Clarkson, l'un des chefs du mouvement en Angleterre, et celui-ci allait chez elle avec sa femme en 1814. Henry Crabb Robinson fut présenté chez elle dans cette même année par Mrs Clarkson. (5)

Il serait intéressant de savoir quels étaient les habitués français de ce salon. Ticknor en nomme quelques-uns : « La compagnie se compose d'habitude, » dit-il, (6) « d'hommes de lettres anglais, avec plusieurs Français bien connus dans le monde : le prédicateur Marron, que Bonaparte aimait tant ; Stapfer, (7) le pasteur suisse, qui travailla pour le traité de 1802 ; et plusieurs professeurs du Collège de France. » On remarque que Ticknor nomme des protestants : c'est que Miss Williams avait des relations de famille avec le milieu protestant à Paris. Sa sœur avait épousé un pasteur, Athanase Coquerel, et c'est chez eux que Miss Williams vint faire son premier séjour en France. (8) Elle conserva toujours des relations

(1) Outre des romans, des voyages, etc., elle publia les ouvrages suivants : *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helen Maria Williams; traduites de l'anglais par M. S. de Boufflers et par M. Esménard.* Paris, 1808. *A narrative of the events which have taken place in France from the landing of Napoleon to the Restoration of Louis XVIII,* Londres, 1816, traduit en français, Paris, 1816. *Letters on the events which have passed in France since the Restoration in* 1815, Londres, 1819; traduit en français, Paris, 1819. *Souvenirs de la Révolution française.* Traduits de l'anglais par Charles Coquerel (son neveu), Paris, 1827.

(2) Cf. G. Ticknor: *Life, letters and journals,* Londres, 1876, I, 135.

(3) *Ibid,* I, 130.

(4) Cf. *Souvenirs de la Révolution française,* p. 197.

(5) Cf. H. C. Robinson : *Diary,* Londres, 1872, I, 299.

(6) *Life,* etc., I, 130.

(7) Il est intéressant de noter que dans la famille de ce pasteur, tout le monde parlait couramment l'anglais, et appréciait la littérature anglaise beaucoup plus tôt que le public français en général. Cf. Ch. VIII, p. 145.

(8) *Dictionary of National Biography.*

etroites avec la famille Coquerel, et connut sans doute par eux beaucoup de protestants. Son neveu Charles Coquerel, qui devint également pasteur, paraît avoir beaucoup vu et beaucoup admiré sa tante, et il traduisit un au moins de ses ouvrages. (1)

Ainsi, en 1814, Miss Williams dut mettre son entourage anglais en rapport avec un certain nombre de Français ; et jusqu'à sa mort en 1827 son salon fut fréquenté par une compagnie anglaise et française.

*
**

Et le Français en général, que pensait-il de la foule d'Anglais venus en France en 1814 ? Cela dépendait en grande mesure de ses sentiments à l'égard des Bourbons ; car en 1814 les Anglais se considéraient, et étaient regardés par beaucoup de Français, non pas comme des ennemis, mais comme alliés de Louis XVIII et comme partisans de la monarchie constitutionnelle contre la tyrannie impériale. La restauration de 1814 fut d'abord acceptée par la majorité des Français, sinon avec enthousiasme, du moins avec résignation et bienveillance ; si bien que de part et d'autre il y eut pendant les premiers jours peu d'animosité entre Anglais et Français. Les Anglais étaient fort bien reçus à la cour et dans l'entourage du duc d'Orléans également; les émigrés s'empressaient de fêter ceux qui, espéraient-ils, leur avaient rendu l'ancien régime ; les constitutionnels s'entendaient bien avec les libéraux anglais ; et le peuple parisien ne gardait pas rancune à ces soldats qui se promenaient paisiblement, faisant la fortune des boutiquiers et des restaurateurs.

Cette bonne entente était en grande partie due à l'excellente discipline de l'armée anglaise. De tous les côtés on peut relever des témoignages rendus à l'ordre et à l'honnêteté des troupes anglaises, à l'impartialité et à la sévérité avec lesquelles tout excès était puni ; les mémoires et les journaux contemporains sont tous d'accord à ce sujet. Ceux mêmes qui sont le moins bien disposés envers l'Angleterre louent la conduite de l'armée d'occupation ; ainsi la duchesse d'Abrantès, tout en souffrant de voir les étrangers à Paris, avoue qu'elle n'a pas à se plaindre des Anglais logés chez elle (2) ; et le

(1) Les *Souvenirs de la Révolution française*, publiés à la mort de l'auteur en 1827.

(2) Mme d'Abrantès: *Mémoires*, Paris, 1835, I, 105.

maréchal de Castellane, qui était loin d'être anglophile, note dans son journal : (1) « Notre maison de Paris est occupée par vingt-cinq Anglais. Leur conduite est parfaite ; ils payent ce qu'ils prennent. Aussi on se les dispute ; on évite, si l'on peut, d'avoir des Prussiens, qui veulent être nourris aux frais de leurs hôtes. » Grâce à cette réputation le soldat se trouva bien reçu, fraternisa avec le peuple sur les boulevards et aux spectacles, et entretint de bonnes relations avec la garde nationale.

Ce ne fut qu'avec la rentrée graduelle des troupes impériales à Paris qu'un fond de ressentiment contre les Anglais s'accumula, se faisant jour en des rixes et des duels nombreux, et en des incidents tels que l'applaudissement à la représentation d' « *Hamlet* » du vers :

« L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde. »

Mais en général l'atmosphère en 1814 n'est aucunement haineuse ; l'attitude des Français envers les voyageurs anglais se résume assez bien dans ce mot d'un observateur : (2) « Ils ne semblent pas y faire grande attention ni s'en soucier beaucoup ; les militaires sont sans doute mécontents, et les hôteliers sont ravis. »

(1) I, 296.

(2) Stanley, « *Before and after Waterloo* », p. 102.

CHAPITRE II

APRES WATERLOO

Rentrée des étrangers en 1815 : dispositions changées des deux côtés. — Joie et extravagances des ultras. — Isolement des étrangers : Sir Walter Scott. — Reprise des œuvres d'art. — Attitude envers l'armée d'occupation : bonne discipline des troupes anglaises. — Quelques contacts entre militaires et civils : Reboul.

A la nouvelle du débarquement de Napoléon le 1er mars 1815, la foule étrangère à Paris s'envola brusquement. Les Anglais, se souvenant de 1802 et des centaines d'Anglais retenus prisonniers en France lors de la rupture de la paix d'Amiens, se sauvèrent au plus vite, et repassèrent les frontières de la France. Quelques Anglais à peine osèrent faire l'épreuve de l'hospitalité de Napoléon ; parmi ceux-ci on remarque John Hobhouse, ami de Byron, et bonapartiste déclaré : et l'original Francis Hare, qui se présenta au premier lever de Napoléon « pour voir le plus grand homme de l'Europe ». (1) Ils furent. du reste, fort bien traités, et n'eurent qu'à se féliciter de leur hardiesse ; mais tout le monde ne prévoyait pas alors la courte durée du nouveau régime impérial.

*
**

Le lendemain de la bataille de Waterloo, les voyageurs anglais se dirigèrent de nouveau vers Paris ; mais leurs dispositions envers

(1) Gronow : *Reminiscences*, II, 100.

les Français avaient changé. Ce n'étaient plus des alliés : c'étaient des vainqueurs, et ils le laissaient voir. Les uns, à la vérité, se disaient encore alliés de Louis XVIII, et s'étonnaient de se voir mal accueillis ; mais la grande majorité reconnaissaient en 1815 que la campagne de Waterloo n'était pas une guerre destinée à soutenir les Bourbons, mais un effort national et européen contre la domination de Napoléon. Les Anglais regardaient comme une sorte de trahison l'accueil enthousiaste fait à Napoléon à son retour de l'Ile d'Elbe ; la France avait, leur paraissait-il, consciemment choisi le régime impérial ; ce n'était donc plus uniquement contre Napoléon, comme en 1814, mais contre la nation française, qu'était dirigée la guerre de 1815. Parmi les Anglais qui vinrent à Paris après Waterloo se trouvaient beaucoup d'officiers et de soldats qui s'y étaient battus, la famille et les amis des blessés et des morts ; on ne s'étonne donc pas qu'ils en aient gardé rancune aux Français, ni qu'ils aient triomphé ouvertement de la victoire des alliés.

Les Français, de leur côté, sentirent pour la première fois tout le poids et toute l'humiliation d'une occupation militaire ; l'indignation contre le gouvernement s'ajoutait à l'amertume chez le peuple, qui s'obstinait à voir dans la capitulation de Paris une trahison de la part de Davout. Impossible cette fois de se méprendre sur l'hostilité du pays ; en abordant à Calais, les voyageurs la sentent comme un coup de vent glacé. Seuls des personnages du monde officiel, désireux d'être bien vus du gouvernement, font bon accueil aux arrivants et se prodiguent en politesses ; mais pour le reste, les voyageurs se sentent entourés, sur la route de Calais à Paris, d'une hostilité muette mais évidente, menaçante même chez les soldats.

***

Un parti en France accueillit avec joie la victoire des alliés à Waterloo : c'étaient les « ultras », les émigrés qui espéraient rétablir l'ancien régime, et n'entendaient pas faire la paix avec la France de la Révolution et de l'Empire. Waterloo, c'était à leurs yeux le retour dans la patrie, le recommencement du bon vieux temps. Bon nombre de royalistes sincères, tout en souhaitant la restauration de Louis XVIII, s'affligeaient de la défaite des armes françaises et de l'occupation étrangère, s'abstenaient de paraître aux fêtes, et évitaient tout contact avec les étrangers ; telle par exemple la duchesse de Duras, « grande dame de cour, mais Française comme une digne

fille de Kersaint », qui, à la demande du duc de Wellington d'être reçu chez elle, « répondit qu'elle n'ouvrait pas sa maison pendant l'occupation étrangère, et qu'elle ne voulait ni fermer sa porte à Lord Wellington, ni le recevoir tant qu'il ne serait pas un simple voyageur, » (1) décision courageuse qu'elle ne modifia que plus tard en considération des services que le duc rendait aux Français dans le conseil des alliés.

Mais les « ultras », longtemps exilés et devenus incapables de sentir avec la nation, ne voyaient dans l'occupation étrangère rien qui froissât leur patriotisme ; ils s'empressèrent de fêter les étrangers, de célébrer la deuxième restauration par des bals et des spectacles brillants. Ils furent suivis en cela par les gens peu scrupuleux qui craignaient de perdre leur place, ou qui voulaient se faire pardonner leur défection pendant les Cent Jours. Il ne manquait pas de ces personnes dont Béranger se moque, et qui, comme son Paillasse, sautaient pour tout le monde : on se rappelle la pièce *Le Retour d'Ulysse,* qui finit par avoir deux versions, l'une impérialiste, l'autre royaliste ; écrite pour célébrer Napoléon, elle se trouva en 1814 merveilleusement à propos pour le retour des Bourbons, à cause du calembour auquel prêtait son titre (*Le Retour du Lis*) ; elle fut jouée successivement comme pièce de circonstance lors de la première restauration, au retour de l'Ile d'Elbe, et à la deuxième rentrée de Louis XVIII en 1815. (2)

Faute de pouvoir soulever à l'occasion de la deuxième restauration une manifestation de joie spontanée et générale, le parti « ultra » manifesta bruyamment ses propres sentiments, et se livra à un enthousiasme exagéré et déplacé qui dégoûta, non seulement les Français, mais aussi les étrangers, et dont des « ultras » eux-mêmes rougissaient plus tard. C'est ainsi que s'expliquent des incidents tels que ce ballet, « *L'heureux retour* », à l'Opéra, qu'une dame anglaise décrit ainsi : (3) « Nous sommes allés à l'Opéra. La salle était pleine et brillante au-dessus de tout : mon frère était enchanté — comme il l'est, je dois le dire, du matin jusqu'au soir. On y voyait toutes les nations, toutes les ambassades, mais à peine une femme recommandable à part moi ; des loges pour tous les rois et tous les empereurs du monde connu. Mais qu'est-ce, pensez-

(1) Pailhès : « *La duchesse de Duras et Chateaubriand* », Paris 1910, p. 389.

(2) Cf. Muret : *L'histoire par le théâtre,* Paris, 1865.

(3) Lady Granville : *Letters,* Londres, 1894, I. 64. Cf. Miss Berry, *Journals,* III, 66.

vous, qu'ils acclament et applaudissent, de quoi *se pâment-ils de rire ?* On danse la bataille de Waterloo en tous ses détails. Des groupes de la garde impériale, à l'air abattu, embrassent la garde nationale, cependant qu'un officier anglais fort coquet fait de brillantes entrées. Ce héros de la pièce termine le ballet en présentant un officier français qu'il a fait prisonnier, à sa maîtresse, qui le croyait perdu. Tous deux s'agenouillent et baisent le bord de sa robe ; puis ils dansent une finale au milieu des applaudissements. Metternich était assis à côté de moi au souper chez Lady Castlereagh, et nous sommes convenus qu'il valait la peine de venir de loin pour voir cet indice du caractère national et cette preuve de sa décadence. L'Empereur de Russie lui-même est choqué par leur frivolité. »

La chose fâcheuse, c'est que, le parti « ultra » étant en ce moment le seul agissant, de pareilles manifestations passaient, aux yeux de bien des étrangers, pour l'expression du sentiment de la nation ; des Anglais, revenant en France après une longue absence, crurent de bonne foi que c'était là un échantillon du caractère de la France nouvelle. Cette légèreté provoqua un étonnement universel : « Je vous parie dix contre un », dit encore une lettre de l'époque (1), « que chaque nouvel arrivé vous abordera en disant, soit en anglais, en français, en allemand, en russe, ou en hollandais. « *Fut-il jamais une telle nation ?* »

***

Cependant l'étranger réfléchi pouvait reconnaître derrière cette apparence frivole un sentiment national déconcerté, muet, mais profond. Cette même Lady Granville, qui devait plus tard devenir ambassadrice à Paris, et qui était en même temps femme de cœur et fine observatrice, entrevoit ce sentiment, et commence à comprendre le véritable état des choses. Le duc de Wellington donnait le 31 juillet 1815 un grand bal pour célébrer la victoire des alliés et la restauration des Bourbons : quelle serait l'attitude des Français ? (2) « Le bal du duc de Wellington est en quelque sorte une épreuve du caractère féminin. On est à parier si une Française pourra résister à un bal : elles ont toutes exprimé une grande horreur à l'idée de se montrer en public, et quelques-unes avouent « la crainte des reproches ». Monsieur de Mesnard vient de me quitter. Il dit qu'il

(1) Lady Granville, *Letters*, I, 67.

(2) Lady Granville, *Letters*, I, 65.

leur a conseillé d'y aller toutes, en témoignage de la bonne conduite du duc de Wellington à Paris ; mais peu de gens croiront à ce motif, et, dans leur propre intérêt, je souhaite que celles qui sont les plus remarquables par leurs opinions ou leur malheur s'absentent du bal. »

Le lendemain de la fête elle reprend : (1) « Le bal a été des plus extraordinaires, environ 400 hommes pour 40 femmes ; car j'ai fait une injustice aux Français. Je constate qu'ils sont pour la première fois abattus par le malheur, et que c'est par un sentiment réel que beaucoup d'entre eux fuient tout lieu d'amusement. » Rappelons-nous encore la phrase du passsage cité plus haut, qu'on voyait à l'Opéra « à peine une femme recommandable à part moi », et l'on se représente bien le caractère de l'assistance à ces fêtes : tout le corps diplomatique, tant français que des diverses nations étrangères ; les principaux « ultras », surtout quelques grandes familles émigrées ; la cour de Louis XVIII, y compris les nouveaux adhérents qui faisaient, pour ainsi dire, profession de foi ; et les voyageurs de marque, des Anglais surtout, qui avaient afflué à Paris.

Cette même société se retrouve partout ; elle s'ennuie même à cause du manque de variété ; les Anglais se plaignent de retrouver à Paris tout Londres ; dans les « raouts » chez le duc de Wellington ou chez Lord Castlereagh ils se voient poursuivis par des ennuyeux connus qu'ils avaient cru laisser dans les salons de Londres. « J'apprends que la société chez Lady Castlereagh est terrible, rien que des Anglais, et affreusement ennuyeux », (2) écrit Lady Granville, qui n'aimait pas beaucoup les grandes familles tories.

Cette mise à l'écart des étrangers est commentée également par Sir Walter Scott, qui était du nombre de ceux qui firent le voyage en France en 1815. « J'aurais bien voulu », écrit-il, (3) « me faire une opinion personnelle sur la société en France comme sur la politique ; mais le moment est tout à fait défavorable, puisque les personnes du grand monde parisien sont ou bien parties pour la campagne, ou bien se retirent entièrement de la société des étrangers, pour des raisons qu'on ne peut que respecter ; de sorte que les étrangers qui se trouvent actuellement dans la capitale forment une classe à part, tout à fait distincte des habitants, et n'ont de vie sociale qu'entre eux.

(1) I. p. 66.

(2) *Letters*, I, 61.

(3) Sir W. Scott : « *Paul's Letters to his kinsfolk* », Londres, 1815, p. 337-8.

Ce fut tout autre chose, me dit-on, lors de la première entrée des alliés, que les Parisiens considérèrent longtemps comme pacification plutôt que comme conquête. Les officiers russes et prussiens furent alors fêtés et recherchés avec empressement par la noblesse française ; et les monarques alliés, en entrant dans les théâtres parisiens, furent reçus avec les mêmes honneurs que chez eux. Mais tout cela est fini. La dernière partie a trop nettement décidé, pour la victoire, d'une part, la ruine de l'autre, et les dés ont tourné contre la France. Une partie de la nation s'afflige de la guerre comme d'une calamité nationale ; et même ceux qui en ont profité sentent que, dans ses origines, son développement et sa fin, elle sera inscrite comme une disgrâce nationale. »

*
**

Le récit de Sir Walter Scott, publié en 1815 sous le titre de « *Paul's Letters to his kinsfolk* » est l'un des plus intéressants parmi les nombreux « Voyages en France » qui parurent à cette époque. L'écrivain partit aussitôt après Waterloo, accompagné de plusieurs amis, dont son cousin John Scott, le même qui avait écrit la « *Visit to Paris in 1814* », et qui, de retour en Angleterre, publia également « *Paris revisited in 1815* ». Après avoir parcouru le champ de bataille de Waterloo, que Sir Walter Scott décrit en détail, les amis gagnèrent la capitale où, comme on l'a déjà vu, ils se promenèrent surtout en compagnie de leurs compatriotes. Comme tous les Anglais, Scott se montra curieux de tout ce que la France offrait de nouveau depuis vingt ans, et les « *Lettres* » portent tant sur les musées et les monuments que sur les institutions, la religion, la morale, et l'histoire des événements récents. Mais le livre est intéressant surtout par les impressions de l'auteur sur le caractère français, et par sa manière de voir la situation politique en France.

Scott représente le parti des Tories modérés, et ses opinions étaient sans doutes celles d'une grande partie de la nation anglaise à cette date. Profondément hostile au régime de Napoléon, il approuve en principe la restauration, tout en faisant peu de cas des Bourbons, et en doutant du succès d'une dynastie déjà renversée pour la deuxième fois. Il discute avec jugement et bon sens les difficultés dans lesquelles se trouve le gouvernement français, et les mesures qu'il convient de prendre. Quant aux représailles qui doivent suivre les Cent Jours, il approuve l'exécution immédiate de quelques-uns des pre-

miers coupables, tels que Labédoyère, estimant qu'on devrait en finir au plus vite, et ensuite proclamer une amnistie générale, pour rassurer le pays et calmer les inquiétudes.

Scott voit plus juste et écrit avec beaucoup plus d'impartialité que bien de ses compatriotes ; il n'hésite pas à rendre justice aux Français pour leurs grandes qualités, pour leur courage, pour leur patriotisme. Pourtant, malgré son amitié pour des individus, on sent chez lui un fond d'antipathie contre la nation française — ou plutôt peut-être contre toute nation étrangère ; et en cela aussi Scott représentait bien l'état d'esprit de la plupart de ses compatriotes. Ses préventions percent malgré lui dans son récit. Il estime le Français léger, superficiel, dominé surtout par la vanité et par l'intérêt. Il ne peut comprendre la situation pénible de ceux qui voulaient servir leur pays en ces temps difficiles, et n'attribue que des motifs intéressés à ceux qui soutinrent successivement l'Empire et la Restauration. La révolution était bien plus présente à l'esprit des émigrés et des étrangers en 1814 et 1815 qu'elle ne l'était à l'esprit de la masse des Français, qui depuis longtemps s'occupaient de la France nouvelle.

Le portrait du Français dans les « *Lettres* » est donc peu flatteur ; l'auteur l'oppose à tout moment à celui de l'Anglais, en donnant l'avantage à ce dernier, dont il loue la probité, l'indépendance, les principes inébranlables. Scott, comme beaucoup d'autres auteurs de Voyages, se vante ouvertement de la victoire des alliés, et se complaît à constater l'humiliation de l'orgueil national des Français, qu'il regarde plutôt comme de la vanité justement punie. Son ouvrage contient donc maintes choses blessantes pour des Français, et l'on ne s'étonne pas que, lorsqu'il fut traduit en 1822, il ait soulevé beaucoup d'indignation.

*
**

L'un des incidents qui soulevèrent en 1815 le plus de ressentiment de part et d'autre fut certainement l'affaire des œuvres d'art prises par Napoléon à toute l'Europe, et réclamées par les alliés en 1815. Le traité de 1814 avait assuré à la France la possession de ces richesses, qui faisaient de Paris un gigantesque musée européen ; mais en 1815 les puissances intéressées entendaient reprendre leur bien, et la France fut obligée de les céder. De toutes les lettres, de tous les mémoires français de l'époque, s'élève un long cri de douleur et de haine. Pour une fois, les divers partis s'unissent pour

maudire les « alliés », et pour leur reprocher avec amertume ce qu'ils appellent tous « la spoliation du Musée ». Paris fut rarement plus ému que le jour où le Louvre fut dépouillé : ce fut un deuil national, porté par tous, même par la populace parisienne; pourquoi, demande Béranger (1), « n'avait-on pas recouru aux hommes des faubourgs, qui se fussent empressés de venir défendre cette propriété nationale ? »

L'Angleterre fut, dans cette affaire, un peu le bouc émissaire des autres nations. Reconnaissant tout ce qu'il y avait de délicat dans leur double rôle d'ennemis et d'alliés de Louis XVIII, et voulant témoigner des égards au Roi et aux royalistes dans une circonstance aussi affligeante, les alliés chargèrent le duc de Wellington de l'exécution de cette mission, pensant qu'il serait moins pénible aux Français de voir reprendre les œuvres d'art par la seule nation qui n'y avait pas d'intérêt, et qu'une telle procédure ferait ressortir l'idée de restitution plutôt que celle de représailles. Ce fut donc sur les Anglais que retomba le plus fort du ressentiment, aggravé encore par la présence de beaucoup de touristes anglais qui tournèrent la chose en spectacle. Les Français se complurent à dépeindre le duc comme un vainqueur insolent qui se faisait gloire de se mettre en avant chaque fois qu'il s'agissait d'humilier la France, et qui éprouvait une satisfaction personnelle à surveiller l'enlèvement des tableaux et des statues, à faire descendre par ses soldats les chevaux de Saint-Marc du haut de la porte du Carrousel. Ils répétèrent à plaisir que c'était une violation du traité, une action honteuse dont l'Angleterre devrait à jamais rougir.

Les Anglais, de leur côté, étaient furieux de voir quels motifs on leur attribuait, et d'entendre le mal qu'on disait partout de leur héros. Ceux mêmes qui rendaient hommage aux Français pour leur enthousiasme pour les arts, et qui reconnaissaient chez le peuple parisien des connaissances et un goût en matière d'art supérieurs à tout ce qu'on voyait chez d'autres peuples (2), ceux-là aussi s'exaspéraient de constater à quel point les Français respectaient peu les sensibilités des propriétaires originels, s'arrogeant un droit de conquête qu'ils ne reconnaissaient pas aux autres nations. Ils accusaient les royalistes d'user de ruse envers les Anglais, et racontaient tout haut que Louis XVIII et Talleyrand cherchaient un prétexte

(1) P.-J. de Béranger : *Ma Biographie*, Paris, 1868, p. 187.

(2) Cf. Alison et Tytler : « *Travels in France* », p. 167.

de plainte contre les alliés, pour pouvoir ensuite faire cause commune avec la nation contre les étrangers. C'est le sujet de nombreuses lettres et de nombreux journaux, entre autres d'une lettre de Lady Bessborough à Lord Granville, le futur ambassadeur à Paris. (1) « Bien que le duc », écrit-elle, « ait agi par délicatesse [envers le Roi] il aurait mieux fait de s'emparer tout de suite de ce qu'on devait prendre, alors qu'on s'y attendait, au lieu de faire renaître l'espoir par le délai. Le duc est surtout fâché à propos des chevaux [de St-Marc]. Le Roi lui-même le pria de lui épargner la peine de les voir enlever, et lui promit l'autorisation de les faire descendre la nuit; mais, au contraire, ses gens furent arrêtés et conduits à la salle de garde. Le duc de Wellington en fut tellement exaspéré, qu'il passa outre, et suivit le conseil de Talleyrand de les enlever de force; ce qui donna tout à fait dans leur jeu, prêtant à cette action l'air d'un outrage plutôt que de l'exécution du traité. »

***

Toutefois il y a du bon et du mauvais dans les relations de 1815 — les haines sont peut-être moins fortes alors que dans les années suivantes. Comme en 1814, les excès des Prussiens disposent les Français en faveur des Anglais et des Russes. On sait qu'en 1815 Blücher voulait lever une contribution de cent millions sur la ville de Paris, faire sauter le pont d'Iéna, emporter les cartes et les modèles conservés aux Invalides, en somme effacer à Paris toute trace des victoires de l'Empire. Ce furent l'empereur Alexandre et le duc de Wellington qui le détournèrent à grand'peine de ses desseins. Les soldats prussiens se conduisaient à l'instar de leur chef; ils eurent bientôt à leur compte une longue suite de pillages et de brutalités dont les autres alliés eux-mêmes s'indignaient; de sorte que les Anglais ne les appelaient plus qu'avec ironie « nos chers alliés ». Parmi les soldats anglais la discipline la plus stricte fut maintenue; aussi le peuple s'apprivoisa-t-il peu à peu, et les boutiquiers surtout ne se montrèrent-ils pas trop hostiles. Le capitaine Gronow, militaire qui vint à Paris avec l'armée d'occupation, et qui s'établit ensuite en France, affirme (2) que de toute la durée de l'occupation, un seul cadavre de soldat anglais fut trouvé dans la rue, et encore

(1) Lord Granville: *Correspondence*, II, 539.

(2) Cf. « *Reminiscences.* » I, 93.

n'était-on pas sûr qu'il fut assassiné; tandis que chaque jour révélait de nouveaux actes de vengeance commis sur les Prussiens, assommés la nuit dans la rue ou jetés dans la Seine. Beaucoup de lettres attestent l'heureux effet de cette bonne discipline (1). « Lord Grantham dit qu'en comparaison des Prussiens, les Anglais sont presque aimés à Paris, et que les gens du peuple disent que les soldats anglais sont *doux comme des demoiselles.* » Cette bonne conduite tourna au profit desdits soldats et des marchands en même temps : « Dans les quelques jours que Lord Grantham resta », continue encore cette même lettre, « il vit souvent des soldats anglais se promenant par petits groupes, achetant des fruits, et marchandant à l'aide des mots passe-partout *bone, not bone,* qui concluaient le marché à l'amiable. »

Voici quelques détails fournis sur l'occupation étrangère par un Français, auteur de *Souvenirs* (2) publiés en 1824, et qui garda l'anonymat. Il resta fidèle à Napoléon jusqu'à son abdication en 1814, devint alors royaliste zélé, et le resta pendant les Cent Jours et en 1815, sans toutefois se réjouir de l'invasion étrangère. Habitant une petite propriété aux environs de Paris, il la vit un jour occuper par des soldats. « Cette cruelle occupation », dit-il, (3) fut un peu adoucie par la nouvelle de la cessation des hostilités, que nous apportèrent nos hôtes armés. « La paix est faite, vous allez revoir votre roi », nous dirent-ils avec empressement, sans doute dans le désir d'être un peu mieux accueillis. Ils le méritèrent, non seulement par ces deux présents, mais par la manière pleine d'égards et de réserve avec laquelle ils se conduisirent. Le 16e régiment peut être cité comme le modèle de la discipline militaire. Ses officiers surtout méritent les plus grands éloges ».

Un peu plus tard, son village subit le sort cruel de tant d'autres qui se trouvaient dans le territoire occupé. (4) « Avant la fin du mois, nous eûmes le malheur de voir remplacer le 16e régiment par plusieurs compagnies de pionniers... Ces pionniers, ramas de bandits de plusieurs nations, furent aussi pillards et désordonnés que le 16e régiment avait été bon et discipliné... au lieu d'hôtes paisibles, nous n'eûmes plus que d'horribles garnisaires : toutes nos maisons furent comme saccagées... Chaque jour, c'étaient des réquisitions, des vexa-

(1) Hare : *The Story of two noble lives* », Londres, 1893 ; lettre de Lady Hardwicke, p. 301 .

(2) *Mes Souvenirs de* 1814 *et* 1815, Paris, 1824. Selon Quérard, l'auteur est A.-J. Reboul.

(3) *Mes Souvenirs*, p. 197.

(4) *Ibid*, p. 198-9.

tions nouvelles, tout le village était dans la désolation... Mais ce qui était pour moi le comble de l'affliction, c'était de voir des Français, de la lie du peuple, à la vérité, enrôlés parmi ces pionniers dévastateurs. Il y en avait deux parmi ceux qui m'assiégeaient dans ma maison et c'étaient les plus intraitables... Du milieu de tant de peines, sortit un rayon de paix et de consolation que j'étais loin d'espérer, surtout de la manière et de la part dont il me vint : un lieutenant-colonel d'un régiment écossais campé dans la plaine de Clichy, ennuyé de coucher sous la tente, vint, sans billet de logement, me demander l'hospitalité. Sa bonne mine, son air de franchise et de bonté, me prévinrent en sa faveur, et je m'empressai de lui donner une chambre qui heureusement me restait encore ; il s'y installa aussitôt, et sa présence rétablit l'ordre dans ma maison. Je le priai de me délivrer des deux individus français dont la vue seule m'était pénible, il le fit de suite et d'un air d'obligeance. Ce service fut suivi de bien d'autres, qu'il rendit non seulement à moi, mais à tous mes voisins. Etaient-ils menacés, pillés par leurs pionniers, ils venaient porter plainte au colonel, qui leur rendait bonne et prompte justice, il fut pour nous la meilleure sauvegarde. C'était d'ailleurs un homme fort estimable, et qui eût été un hôte charmant, s'il n'avait pas été amené par l'invasion ».

Le Français et l'Anglais s'entretenaient volontiers de questions sérieuses, comparant et discutant leurs deux nations; l'Anglais amène Reboul dans la plaine de Clichy, pour voir comment le dimanche est observé parmi les Anglais; le Français est très frappé par le culte militaire, simple et fervent. Lui, à son tour, promène son hôte dans les environs de Paris.

C'est ainsi que s'établirent en quelques cas entre Anglais et Français des sympathies, passagères peut-être, mais sincères, et qui font comme un oasis au milieu de l'hostilité générale. (1)

Sans doute des querelles éclatèrent-elles quelquefois, donnant lieu à des mêlées. Les soldats anglais ne goûtaient pas toujours la plaisanterie française, qui s'exerçait très librement sur leurs compatriotes au moyen de la caricature et de la comédie des boulevards. Au cours d'une représentation de la pièce « *Les Anglaises pour rire* », des soldats anglais se fâchèrent, et chassèrent les acteurs. (2) Gronow

(1) Il y eut aussi des recontres sympathiques entre des officiers anglais et les decendants des réfugiés jacobites en France. Le maréchal Macdonald lui-même était, comme son nom l'indique, de famille écossaise.

(2) Gronow : *Reminiscences.* I, 92-3.

affirme pourtant que de tels incidents étaient rares, et que les rapports entre le peuple et les soldats anglais étaient somme toute bons. Seuls les soldats de l'armée de la Loire provoquaient les Anglais ; les officiers à demi-solde surtout se montraient duellistes acharnés, et en faisaient presque leur métier. Cependant l'accord, même avec les soldats de Napoléon, n'est pas chose inconnue. Au boulevard du Temple, au milieu de la foule accoutumée de badauds parisiens, saltimbanques, marchands ambulants, soldats alliés, un nain s'avise d'injurier un officier à demi-solde. Le militaire, dédaigneux, le prend au collet, et invite un Guignol voisin à reprendre « son polichinelle, qui s'est égaré entre nos jambes ». Et les soldats anglais d'applaudir; l'inimitié disparaît un instant devant le respect mutuel. (1)

***

Ce séjour des troupes anglaises en France est intéressant. C'est en effet une occasion presque unique pour le peuple des deux nations de se trouver ainsi, pendant trois ans, en contact l'un avec l'autre; Une fois l'armée d'occupation partie, ce n'est qu'à l'autre bout de l'échelle qu'il y aura contact, par l'intermédiaire des politiciens, du grand monde, des gens de lettres, des commerçants. Mais entre 1815 et 1819 voilà des gens du peuple en face les uns des autres, et dans la vie de tous les jours. On aimerait connaître de plus près les impressions de ces simples soldats, de leurs familles qui venaient les rejoindre, et des Français qui les logeaient. Malheureusement, cela n'est pas possible, et il faut s'en rapporter aux récits de gens d'éducation supérieure, mais qui sont plus influencés par l'esprit de parti et par les haines politiques. Les témoignages anglais s'accordent pour dire que le soldat était en somme bien reçu, qu'il s'adaptait vite au nouveau genre de vie et s'en trouvait à merveille. L'opinion française est moins nette; il est à remarquer, cependant, que dans la caricature et la petite comédie la satire vise beaucoup moins le soldat que les civils anglais qui vinrent en foule à Paris en 1815.

Il semble donc qu'entre 1815 et 1819 les peuples anglais et français aient pu au moins commencer à se connaître. Et pourtant il est à douter que les choses apprises alors, les sympathies formées, aient sensiblement contribué à changer les opinions préconçues chez le gros de la nation. La vanité nationale a besoin de croire à l'infério-

(1) Cf. Gronow : *Reminiscences*. II, 15-16.

rité des autres, et bien souvent on ne fonde pas les idées générales sur l'expérience. Le peuple s'attache à ses préjugés contre une nation voisine, et ne les abandonne que lentement et à regret devant la réalité.

CHAPITRE III

ANGLOPHOBIE

Refroidissement des ultras; une restauration incomplète; manque de sympathie entre ultras et Tories. — Refroidissement des libéraux; la « tutelle étrangère ». — Anglophobie nationaliste et populaire; dirigée contre les civils plutôt que contre les militaires; haine pour le duc de Wellington, attentats contre sa vie. — Echec des acteurs anglais en 1822. — Contre-partie dans la vie sociale.

On a vu qu'en 1814, et même en 1815, l'ultra et le libéral avaient tous deux des raisons pour bien accueillir les Anglais, défenseurs de la monarchie légitime aux yeux du premier, et, pour le libéral, ami du gouvernement représentatif. Mais le revers de la médaille ne tarda pas à se montrer; avec le temps l'un et l'autre s'aperçurent que cette amitié se faisait payer cher; les bienfaits furent oubliés à mesure qu'on s'en éloignait, tandis que les griefs ressortaient chaque jour davantage. A partir de 1815 on peut distinguer un courant d'hostilité qui va en augmentant pendant plusieurs années, parmi les ultras et les libéraux ainsi que chez le peuple, et qui se reflète, à quelques exceptions près, dans la société du jour. Chaque parti trouve pour repousser les Anglais autant de raisons qu'il en avait trouvé auparavant pour les accueillir.

*
**

On s'étonne d'abord de voir des « ultras » en tête du mouvement contre les Anglais; mais il faut se rappeler le rôle de ce parti sous la

Restauration, ses aspirations, ses craintes, et ses échecs. Les ultra-royalistes, tout autant que les républicains ou les bonapartistes les moins modérés, faisaient obstacle à l'« union et oubli » souhaités par le Roi. Ils prétendaient rétablir en France l'ancien régime, avec les droits et les privilèges de la noblesse et de l'église; « Tout ou rien » (1), disaient-ils d'un ton hautain. Exaspérés encore davantage contre leurs compatriotes à cause des Cent Jours et de leur impuissance à défendre le trône, les ultras se montraient à leur retour irréconciliables envers la France nouvelle; c'étaient eux qui réclamaient avec acharnement l'exécution de Labédoyère, de Ney, de Lavalette, et d'autres qui venaient de briser leur serment de fidélité à Louis XVIII ; c'étaient eux également qui essayaient d'éloigner d'office les hommes de l'Empire, et qui voulaient accaparer le pouvoir politique et les grades militaires. Plus royalistes que le roi, ils amenaient une réaction qui inquiétait déjà fort le pays quand Louis XVIII rompit avec eux en septembre 1816, par la dissolution de la Chambre « introuvable », acte par lequel il marqua son mécontentement des ultras, et son intention de gouverner selon les principes de la Charte. A partir de cette date les ultras fondèrent leur espoir en Monsieur, frère du roi, et firent opposition au gouvernement modéré qui succéda à la Chambre « introuvable »; leur attitude se caractérise dans ce mot que rapporte tristement M^me^ de Boigne : « Je ne suis pas Français : je suis du Pavillon de Marsan » (2). L'assassinat du duc de Berry en février 1820 semblait donner raison aux « ultras », qui étaient inquiets de la liberté accordée aux éléments antimonarchiques; le ministère Decazes tomba, des mesures réactionnaires furent prises, et les vues des ultras commencèrent à reprendre le dessus; le mouvement s'accéléra encore avec l'avènement de Charles X en 1824, et finit par provoquer la révolution de 1830.

On voit donc qu'en 1816, et surtout après la dissolution de la Chambre « introuvable », les « ultras » étaient chagrins et mécontents; ils voyaient s'affaiblir peu à peu leurs espérances tant caressées; ils se trouvaient haïs du peuple, en butte à la satire des journalistes et des chansonniers; le Roi lui-même avait quitté la voie des « bien-pensants ». Chose incompréhensible, les Anglais même, qui leur avaient donné asile pendant l'émigration, qui les avaient aidés à replacer Louis XVIII sur le trône de France, ces Anglais ne montraient pas beaucoup de sympathie pour leurs prétentions. Aux

(1) Mot du duc de Fitz-James, rapporté par le maréchal Macdonald, *Souvenirs*, Paris, 1892, p. 328.

(2) Mme de Boigne : *Mémoires* ; Paris 1921-2 : I, 417.

yeux de l'ultra, l'Anglais, loyal sujet de Georges III et adversaire de la France révolutionnaire et impériale, devait appuyer les émigrés dans leurs efforts pour faire revivre l'ancien régime. Or les Anglais, tout en souhaitant la restauration et en croyant pour la plupart que le retour de Louis XVIII était le meilleur moyen de rendre la paix à l'Europe, étaient loin de partager toutes les vues des ultras; le Tory même le plus intransigeant se moquait des « marquis de Carabas », et trouvait ridicule la prétention de reconstituer intégralement les formes et les procédures d'autrefois; beaucoup se montraient sceptiques à l'égard de Louis XVIII : tel Scott, qui le traite en bon vieillard, bien intentionné, mais impuissant; et quant au projet de rendre à l'église sa suprématie d'autrefois, il trouvait peu d'adhérents parmi les Anglais. Les plus humains et les plus clairvoyants, en Angleterre comme en France, s'indignaient de l'attitude féroce des ultras envers les coupables des Cent Jours, et en parlaient avec mépris : « Les ultras », écrit Lady Granville, (1) « se rendent odieux. Je crois que Puységur jouerait volontiers le rôle d'un Guy Faux. On lui attribue beaucoup de mots. Le lendemain de l'exécution de Ney il accompagnait Monsieur au théâtre; quelques applaudissements ayant salué leur entrée, Puységur frappa le prince sur l'épaule en lui disant: « Encore deux ou trois petits pendus de plus et la France est à vos pieds. » Un jour qu'il soupirait après le bon vieux temps, quelqu'un exprima la crainte de voir reparaître aussi les abus ; et là-dessus il s'écria en extase : « Et c'est surtout les abus! »

L'accueil empressé des ultras se changea donc peu à peu en froideur, et même en hostilité ouverte. Ils estimaient que leurs alliés avaient manqué à leurs engagements, qu'ils n'avaient fait qu'une demi-restauration. Déjà en 1816 Sir Walter Scott remarque l'hostilité qui naît de cette déception : « avec quelques exceptions », écrit-il, (2) « je ne crois pas que les Anglais soient détestés même par les militaires et les impérialistes autant qu'ils le sont par la noblesse et les royalistes purs. » Et avec le temps cette tendance s'accentue encore. Les ultras ne pardonnent pas au duc de Wellington d'avoir conseillé à Louis XVIII de prendre Fouché comme ministre; ils en veulent aux Anglais de cette teinte de libéralisme, se rappelant avec méfiance que les philosophes du XVIII[e] siècle avaient pris certaines de leurs idées chez cette nation.

(1) *Letters*, I, 108-9.

(2) *Letters of Paul to his kinsfolk*, p. 316.

Un témoin de 1816 constate encore cette attitude: (1) « Je remarquai, au surplus, dans toutes les occasions, que les royalistes montraient beaucoup d'insensibilité pour les services que leur ont rendus les puissances alliées, et surtout l'Angleterre... Les constitutionnels traitent les Anglais plus favorablement, parce que leurs sentiments moraux et politiques se rapprochent davantage des opinions reçues en Angleterre que les idées des partisans de l'ancien régime en France, qui ne cessent de dire que l'anglomanie qui y régna immédiatement avant la révolution fut une des causes premières de cet événement, et que les lettres de Voltaire sur l'Angleterre furent, pour son pays, l'ouvrage le plus pernicieux qu'il ait jamais écrit. »

Les ultras pouvaient encore voir des Anglais qui non seulement estimaient peu la monarchie restaurée, mais qui affichaient même le respect et l'admiration de Napoléon : telle Lady Holland, dont on a pu dire en 1821 qu'elle semblait être seule en Paris à pleurer la mort de l'Empereur (2) ; d'autres encore, Lord Kinnaird par exemple, ils soupçonnaient d'avoir intrigué pour le retour de Napoléon en 1815.

Enfin, quelques rares Anglais attiraient la fureur des ultras en osant dire du bien de la Révolution. Entre ces derniers se remarque surtout Lady Morgan. Venant à Paris en 1816, Lady Morgan, précédée par une réputation d'auteur et de femme d'esprit, trouva partout bon accueil ; elle était reçue dans des maisons de toute nuance d'opinion ; on savait qu'elle préparait un ouvrage sur la France, et on l'attendait avec impatience. Mais quand en 1817, sa « *France* » parut simultanément en anglais et en français, le livre fit jeter les hauts cris aux ultras, qui y voyaient « l'apologie de la Révolution ». (3) De retour à Paris en 1818, Lady Morgan trouve que les portes ultras lui sont fermées, et que les hôtes qui l'avaient tant flattée et caressée l'année précédente l'ont maintenant en horreur. Quittant sa maison du faubourg St-Germain, elle s'établit au faubourg St-Honoré, loin de « tous ces ultras et émigrés vieux et ennuyeux » ; elle fréquente dorénavant la société des libéraux. Mais le ressentiment des ultras la poursuit, tant par des attaques dans les journaux que par des affronts qu'elle doit subir en personne. Elle raconte (4) comment, à un bal masqué chez Marmont, trois jeunes

(1) Lady Morgan, *La France*, Paris, 1817, I, 152.

(2) Cf. Lord Granville : *Correspondence*, II, 548.

(3) *Quotidienne*, 5 août 1817.

(4) Lady Morgan : *Passages from my autobiography*, Londres, 1859, p. 285-6.

ultras l'insultent au sujet de son livre ; et autre part elle note : (1) « Je suis presque épuisée par la persécution, et j'échangerais volontiers ma célébrité néfaste pour l'obscurité la plus profonde. Les « ultras » me haïssent avec une telle violence que l'autre soir qu'une Anglaise me louait outre mesure, un marquis ultra, qui doit, dit-on, l'épouser, se dressa en s'écriant : — Madame, il faut choisir, ou moi ou votre Lady Morgan. » Il faut faire dans ses récits une part à l'exagération : l'humilité n'est pas le trait caractéristique de cette petite parvenue irlandaise, grisée par son succès dans le grand monde; cette « persécution » la flatte, rehausse l'éclat de sa « célébrité »; elle aime à se mettre sur le même pied que Mme de Staël, et dit volontiers : « Mme de Staël et moi »; « un ouvrage ultra-royaliste vient de m'attaquer », écrit-elle en novembre 1818 ; (2) et puis : « il attaque Mme de Staël en même temps. » Mais toute part faite à l'exagération, l'acharnement des ultras contre Lady Morgan et d'autres Anglais qui montraient des tendances libérales demeure un fait incontestable.

Un incident de la fin de 1815 mit en lumière la divergence de vues des « ultras » et des Anglais à Paris. Le procès du maréchal Ney avait occupé tous les esprits pendant ce mois de décembre, et avait porté au plus haut point les passions de parti; malgré tous les efforts faits pour le sauver, le malheureux maréchal venait de trouver la mort. Ce fut ensuite le tour du général Lavalette, qui lui aussi fut condamné à mort. La veille de son exécution on laissa entrer dans sa prison sa femme et sa petite fille pour lui dire adieu; le gardien se retira. Quelque temps plus tard on vit partir cette femme qui pleurait, la figure cachée dans son mouchoir, et s'appuyant sur le bras de sa fille; elles entrèrent dans leur chaise à porteurs et s'éloignèrent. Quand le gardien entra dans la cellule du général, il ne trouva plus que Mme de Lavalette, qui avait fait partir son mari à sa place et dans ses vêtements.

On a de la peine aujourd'hui à se figurer la fureur des ultras quand ils apprirent la fuite de Lavalette: on aurait dit des bêtes sauvages auxquelles on venait d'arracher leur proie. Dans les salons ultras il ne fut plus question que de cette évasion, des mesures à prendre pour arrêter le prisonnier, de l'énormité du crime de Mme de Lavalette. La petite fille, renvoyée dans sa pension, fut maltraitée par ses compagnes, et les autres pensionnaires, à l'exemple de leurs mères, n'ap-

(1) *Passages from my autobiography*, p. 178.

(2) Lady Morgan : *Ibid* : p. 191.

pelaient plus que « petite scélérate » cette enfant coupable d'avoir facilité l'évasion de son père. Quelques jours plus tard on apprit que Lavalette avait passé la frontière; on sut aussi que c'étaient des officiers anglais qui l'avaient fait sortir de Paris, en le revêtant d'un unfiorme anglais. Et les ultras de crier à la trahison, aux complots contre la France pour l'affaiblir et pour entretenir ses discordes.

Toutefois, les ultras étaient seuls à regretter cette évasion; quant aux Anglais, ils l'approuvaient avec enthousiasme, et jusque dans le monde officiel : le duc de Wellington lui-même se déclara charmé, dit-on, de ce dénouement. (1) Les officiers anglais, Sir Robert Wilson, MM. Bruce et Hutchinson, furent arrêtés et mis en jugement; leur procès eut lieu au mois d'avril 1816. Tout le beau monde anglais à Paris s'y porta en foule, (2) ainsi que beaucoup de libéraux français qui se réjouissaient également de l'évasion du général. Les discours éloquents des prisonniers et de leur avocat firent une grande impression, et les trois officiers ne furent condamnés qu'à une peine légère.

*
**

Lady Morgan disait que les constitutionnels étaient plus favorables que les ultras aux Anglais : c'est en effet sur le terrain libéral que les sympathies sont les plus fréquentes et les plus fructueuses. Cependant les libéraux eux aussi ne manquaient pas de raisons pour se défier des Anglais et pour fuir leur compagnie dans les années qui suivirent Waterloo.

Plus ou moins dévoués au Roi, les libéraux étaient du moins sincèrement attachés au principe de la monarchie constitutionnelle, dans laquelle ils voyaient le salut de la France. Ils s'efforçaient de faire prévaloir les principes de la Charte, et de contenir d'une part l'humeur des éléments antimonarchiques, et d'autre part les passions des ultras; ils étaient royalistes, mais selon le mot de M^me^ de Boigne, (3) c'étaient « les royalistes du Roi, et non les royalistes de Monsieur ». Or ils ne pouvaient manquer de s'apercevoir du tort que faisait à la cause du Roi la présence des étrangers. L'un des reproches faits le plus souvent à la royauté, était d'avoir été « ramenée par les baïonnettes étrangères. » C'était une accusation fausse, car tous les témoins (4) s'accordent pour constater que les alliés, en renversant le

(1) M^me^ d'Abrantès, *Mémoires*, III, 357.
(2) Cf. Miss Berry, *Journal*, III, 92.
(3) *Mémoires*, II, 394.
(4) Cf. Maréchal Macdonald, *Souvenirs;* Hyde de Neuville, *Mémoires et Souvenirs*, Paris, 1888, Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, Paris, 1860.

régime impérial, ne voulaient pas forcer les Français à reprendre Louis XVIII ; ils attendaient que le sentiment national se manifestât, et ce furent plutôt des politiciens français tels que Fouché et Talleyrand qui déterminèrent cette manifestation en faveur des Bourbons. Mais fausse ou non, cette idée s'était emparée de l'imagination populaire, et il n'y avait plus moyen de l'en faire sortir. Les libéraux ne voulaient pas donner prise aux critiques qui disaient également que la monarchie était soutenue par les étrangers ; pour justifier la royauté contre ces attaques, les libéraux se tenaient à l'écart des étrangers, leur montraient souvent de l'hostilité. Dans les salons libéraux, très sérieux à cette époque et préoccupés de questions politiques, on tonnait contre l'Angleterre — plus à la vérité que contre les Anglais — ; M^me^ de Staël elle-même en disait parfois beaucoup de mal. (1) Le jeune Charles de Rémusat, faisant alors son entrée dans le monde, et se préparant déjà à la vie politique, résume dans une lettre à sa mère ces propos de salon sur les Anglais, auxquels il se sent personnellement mieux disposé que son entourage : « Il est possible, écrit-il, (2) que les Anglais nous trahissent, qu'ils soient les auteurs de ce désordre toujours croissant ; mais je ne veux pas le croire que je ne le voie, et j'avoue que j'aurais de la peine à les condamner aussi vite qu'on le fait autour de moi. » Tant que dura l'occupation les libéraux étaient, très naturellement, mal à l'aise avec les Anglais ; tout le contraire des ultras, qui redoutaient le départ des troupes alliées, ils n'aspiraient qu'à terminer l'occupation ; et ils parvinrent en effet à la diminuer de deux ans.

Une autre cause de plaintes contre les Anglais était l'espèce de surveillance exercée par les Alliés sur la politique française pendant les premières années de la Restauration. Après la conclusion de la paix, les ambassadeurs des puissances alliées à Paris continuèrent à se réunir toutes les semaines, formant ainsi une sorte de conseil international qui veillait sur la France, sans cesse à l'affût de troubles nouveaux, et prêt à étouffer toute étincelle qui pût mettre le feu à l'Europe. Ce conseil était en rapports étroits avec le gouvernement français et Louis XVIII, et passait pour influencer fortement la politique française. On exagérait souvent cette influence, celle de Wellington surtout qui était en effet très écouté du Roi ; on prétendait qu'il se mêlait de la composition du ministère, et exigeait que tel ou tel ministre entrât au pouvoir : « Un ministre ordonné par des Anglais !

(1) Hare : *The Story of two noble lives*, I, 75.
(2) Ch. de Rémusat : *Correspondance*, Paris, 1883, I, 236.

Pauvre France! » (1) Les langues marchent plus vite que les événements, supposant au conseil un rôle plus important qu'il ne jouait en réalité : « On parle beaucoup ici au sujet du retour de Lord Wellington », écrit un libéral (2) en janvier 1817, « on lui prête une mission, des discours au gré de la passion des ultras. On suppose qu'il a demandé le renvoi du ministère, ou menacé de la guerre. On voudrait bien faire croire que l'Autriche est avec lui ; on prétend qu'il indique et propose M. de Talleyrand, et promet, si l'on veut bien le prendre, de ne plus demander d'argent. Et voilà ce qu'on répète; voilà les bêtises dont on nous étourdit. » Bêtises en effet; mais bêtises écoutées et crues de beaucoup de monde, et très propres à exciter l'opinion contre les Anglais, surtout parmi les libéraux qui désiraient tant voir prendre à la monarchie une allure indépendante et nationale. Deux mots se glissaient dans les journaux, se murmuraient dans les coins des salons, deux mots qui ne manquaient jamais leur effet : les mots de « tutelle étrangère ». (3)

*
**

A côté de l'attitude des ultras et des libéraux, tâchons de préciser le sentiment populaire à l'égard des Anglais. Or, pour le déterminer, il faut résumer l'attitude de la masse de la nation envers la restauration. La restauration de 1815 fut accueillie avec beaucoup moins d'enthousiasme que celle de 1814 : elle venait à la suite de la défaite. On ne lui pardonnait pas d'être, comme on le croyait généralement, imposée par les étrangers; pour une grande partie de la nation, le roi avait cessé d'être « Louis le Désiré » en devenant « Louis l'Inévitable ». Et cependant le pays était tellement épuisé, tellement las de la guerre, qu'il était prêt à accepter les Bourbons à titre de médiateurs; il soupirait après la paix, et Louis XVIII s'interposait entre la France et l'Europe. Entre toutes les nombreuses pièces de circonstance qui saluèrent la deuxième restauration, celles qui célèbrent la paix et

(1) Rémusat : *Correspondance*, II, 349.

(2) Rémusat : *Correspondance*, II, 326.

(3) Cette défiance de l'intervention étrangère se montre, même dans l'affaire de l'évasion de Lavalette, qui pourtant acquit aux trois officiers anglais de nombreux amis parmi les libéraux français. Mais Mme de Rémusat parle des regrets qu'on exprimait sur la légèreté de la peine infligée aux Anglais, ajoutant: « Je n'aime pas trop ces étrangers qui viennent ici courir les chances d'un jeu qui les amuse... ; nous ne sommes pas assez tranquilles pour nous prêter à leurs délassements. » Ch. de Rémusat : *Correspondance*, II, 135.

l'abolition de la conscription rendent le meilleur son; parmi la foule de lieux communs flatteurs se trouvent parfois des accents plus sincères, tels que cette chanson du « *Roi et la Ligue* » (1) :

DAME ALIX

Dans mon malheur, un fils me reste,
La guerre peut me le ravir ;
La paix, d'une crainte funeste,
Seule doit enfin m'affranchir.
Mon fils, au bout de sa carrière,
Fermera les yeux à sa mère,
Voilà pourquoi
J'aime le roi.

ISAURE

Pour moi, j'aime beaucoup la gloire,
Et j'aime surtout mon pays ;
Mais tenez, du champ de victoire
Il nous vient fort peu de maris.
Pour le bonheur de la patrie,
Grâce à la paix, on se marie.
Voilà pourquoi
J'aime le roi.

GABRIELLE

Grand par son nom, par sa naissance,
Respectable par ses malheurs,
Rien n'est égal à sa clémence,
Il veut régner sur tous les cœurs.
Je sais qu'il doit, par sa présence,
Rendre le repos à la France,
Voilà pourquoi
J'aime le roi.

La France, donc, acceptait la restauration, et voulait à toutes forces avoir la paix; seuls les militaires laissés sans emploi auraient voulu courir encore les chances de la guerre sous Napoléon. Mais dans la masse de la nation l'Empereur comptait peu d'adhérents convaincus; il fut même assez vite oublié, au point que sa mort en 1821 passa presque inaperçue. (2) C'est seulement à mesure qu'on oubliait

(1) A l'Opéra-Comique, 22 août 1815.

(2) Cf. Lettre de Lady Bessborough à Lord Granville, décrivant l'indifférence avec laquelle la nouvelle de la mort de Napoléon est reçue à Paris. Elle déclare que Lady Holland seule paraît s'en affliger. (Lord Granville, *Correspondence*, II, 548.)

l'angoisse des guerres, le cauchemar de la conscription, qu'on vit poindre et grandir ce culte napoléonien, interprété et exalté par Béranger, cet enthousiasme pour les souvenirs de l'Empire, pour l'image enivrante du Français vainqueur de l'Europe. On remarque en effet que ces poèmes de Béranger ne paraissent que dans le recueil de 1826, pas dans celui de 1815 ni même de 1821; le public des premières années de la Restauration, trop près encore des réalités de la guerre, n'aurait pas fait bon accueil à ce genre de chansons; ce n'est qu'en temps de paix et de prospérité qu'on chante la guerre.

Mais si en 1815 la France prenait son parti du retour des Bourbons, elle se tenait toujours sur le qui-vive, bien décidée à résister à tout empiétement de la part de la noblesse ou du clergé sur les libertés conquises par la Révolution et consacrées par la Charte. Elle s'alarmait des exécutions des coupables des Cent Jours, de la Sainte-Alliance, des mesures réactionnaires dont elle se voyait menacée ; et chaque fois qu'il y avait lieu de se plaindre du roi ou des nobles, le ressentiment redoublait contre les étrangers qui avaient fait au pays un si joli cadeau, et qui le faisaient payer par une forte indemnité et une occupation de quatre ans.

Malgré la censure, Paris trouvait toujours le moyen de s'exprimer sur le compte des Anglais, et durant toute l'occupation, et même au delà, ils furent le gibier préféré du vaudevilliste et du caricaturiste. Mais, comme on l'a déjà remarqué pour 1815, (1) ce sont toujours les civils anglais qui font les frais de la gaieté parisienne; il est même très curieux de noter à quel point la satire épargne ces soldats étrangers qu'on avait sans cesse devant les yeux. Serait-ce parce que les troupes étrangères fréquentaient beaucoup les théâtres des boulevards, et que les directeurs craignaient des troubles? Mais on ne se gênait pas pour se moquer des Anglais civils, et les soldats anglais étaient bien capables de s'émouvoir pour tout compatriote : témoin l'affaire des « *Anglaises pour rire* ». (2) Etait-ce parce que la vue des uniformes étrangers sur la scène aurait été blessante pour l'auditoire français? Mais le « highlander » en « kilt » était un des sujets favoris des scènes parisiennes. Toujours est-il que dans la caricature et le vaudeville on trouve fort peu d'animosité contre les troupes anglaises, et même les allusions à l'occupation n'ont aucun caractère violent.

Une pièce de circonstance (3) donnée aux « Variétés », le 7 novembre

(1) Voir p. 38.
(2) Voir p. 37.
(3) « *L'Hôtel des Quatre Nations* », par Scribe, Dupin et Brazier.

1818, pour célébrer le départ de l'armée d'occupation, donne un aperçu intéressant sur l'attitude des Français envers leurs hôtes forcés. Chaque grande puissance, l'Angleterre, la Russie, la Prusse, représente un convive; ces convives sont paisibles, ils payent ce qu'ils doivent, l'hôtelier s'enrichit et ne se plaint pas. Vient le moment où chacun des voyageurs est rappelé chez lui; l'hôtelier fera désormais moins d'affaires; n'importe :

« On n'est pas tant, mais on est en famille.
On est chez soi. »

On apprend qu'un régiment français vient en garnison dans la ville : grande joie de la fille de l'hôtelier, car son fiancé logera à l'hôtel. L'Anglais reconnaît dans ce Français le brave qui lui a sauvé la vie pendant la guerre de Portugal, et ils s'expriment leur estime mutuelle. Les voyageurs font leurs paquets et s'en vont, se séparant des Français dans les meilleurs termes du monde, comme

Avec eux j'nous sommes bien conduits,
Et s'ils ne sont plus nos locataires,
J'espère au moins qu'ils seront nos amis.

Des trois étrangers, c'est le Russe qui a le plus beau rôle; il est galant, courtois, et s'exprime bien en français, tandis que les deux autres l'écorchent sans merci; c'est le Russe qui sait plaire à Juliette, qui l'embrasse en partant; il est sympathique aux Français, lui-même est « presque français. » Quant à l'Anglais, on l'estime; le jeune Français le reconnaît avec plaisir, et ils se respectent tous deux; au Prussien on n'adresse guère la parole, et on ne lui donne pas la main au départ.

Mais si les militaires anglais échappaient à la satire et au ressentiment, il n'en fut pas de même des civils. En 1816 et 1817 ils se comptaient encore à Paris par centaines et par milliers : « C'est complètement ridicule », écrit l'un deux (1) en juillet 1816; « Paris ne se connaît plus. Où sont les Français? Nulle part. Tout est anglais; des voitures anglaises remplissent les rues, aucun autre équipage élégant ne se voit. Au théâtre, toutes les loges sont à des Anglais. Dans les hôtels, au restaurant, — en un mot, partout, — John Bull s'étale avec ostentation. »

Le seul fait de voir ainsi des étrangers vivre dans le luxe à Paris et prendre partout les meilleures places, tandis qu'« en France on vit de sacrifice », (2) suffisait pour exciter la rancune du peuple contre les

(1) Stanley: « *Before and after Waterloo* », p. 291.
(2) Béranger : *Le Carnaval de* 1818.

étrangers, (1) sans compter que ces étrangers étaient les adversaires de Waterloo. Aussi les voyageurs s'aperçoivent-ils que les Français leur sont nettement hostiles : « Il n'y a certes pas beaucoup d'affection pour les Anglais chez nos voisins français, et l'on ne pourrait guère s'y attendre », écrit un voyageur de 1817 (2) ; « ils nous tolèrent pour notre argent; ils sentent couler notre or dans les veines de leur capitale, et pour le moment ils dissimulent leur animosité profonde; mais en cachette ils nous rendent en imprécations l'argent que nous dépensons à pleines mains. Par-ci par-là leur dépit se fait jour en des caricatures ridicules et des charges dans les pièces de théâtre, ou encore de temps en temps dans un regard hautain et un sourire dédaigneux. » (3) On les montre du doigt, on se moque tout haut de leur tournure, on va jusqu'à huer presque au théâtre une mise un peu extraordinaire. (4) Comédie et caricature s'en donnent à cœur joie : encore la comédie ne vise-t-elle que le ridicule; sa gaieté franche et spirituelle lui fait pardonner sa satire même par beaucoup d'Anglais, qui ne manquent pas d'aller voir le célèbre Potier dans « *les Anglaises pour rire* » aux Variétés, et qui regardent sans ombrage les milords Pif, Paff, et Pouff, des « *Originaux au café* » à la Porte-St-Martin.

Mais la caricature a un caractère beaucoup plus violent, et fait preuve d'une animosité âcre et venimeuse. Jusqu'en 1820, quand l'ordonnance sur la presse supprime la liberté de l'artiste, les vitrines des marchands de lithographies se remplissent de caricatures grossières et brutales d'Anglais gloutons, incultes, laids et barbares. Il est vrai qu'il y avait alors à Paris beaucoup d'Anglais qui menaient une vie qu'on aurait condamnée chez eux, et qui donnait prise aux critiques des Français; Lady Morgan remarque l'impression fâcheuse donnée par certains Anglais. « Les attentions publiques », écrit-elle (5) que les Anglais du rang le plus distingué prodiguaient à des femmes dont la réputation n'avait plus rien à perdre dans Paris, et qu'ils recevaient dans leur société particulière, excitaient universellement l'indignation et le mépris. » Il arriva quelquefois que des Anglais,

(1) Comparez les manifestations xénophobes de l'été de 1926, pendant la chute du franc.

(2) Thomas Raffles : *Letters during a tour through some parts of Francel, Savoy, Switzerland, Germany, and the Netherlands, in the summer of* 1817, Liverpool, 1818, p. 62.

(3) Cf. aussi Stanley : « *Before and after Waterloo* », p. 290 (juillet, 1916).

(4) Thomas Moore, *Memoirs, journal, and correspondence*, Londres, 1853, III, 96 et 114.

(5) « *La France* », I, 238.

se montrant au théâtre accompagnés d'une femme de mauvaise réputation, se firent huer par le parterre. Les reproches de grossièreté ne sont pas non plus sans fondement, car il venait en effet en France à cette époque beaucoup d'insulaires sans éducation et sans savoir-vivre, ignorants et remplis de préjugés; les Anglais eux-mêmes en conviennent : « La réputation anglaise », écrit ce même voyageur de 1817, (1) a baissé de beaucoup dans l'estime des Français, en raison de la foule immense d'employés et de commis, de rustres grossiers et mal appris, qui, pleins d'ardeur pour voir des pays étrangers et pour se moquer des Français, se sont rués sur les boulevards et sont venus encombrer les rues de Paris, injuriant et rudoyant les garçons dans les cafés et les restaurants, criant au vol et à l'injustice dans les boutiques, et, parfois, filant « à la française », comme ils disent, laissant comme souvenir leur compte non soldé. « Milord Anglais » est une expression qu'on n'entend guère à présent — du moins elle n'est pas encore venue frapper mes oreilles; et le prestige de nos compatriotes est incontestablement bien autre aujourd'hui qu'avant la Révolution, alors que tout Anglais voyageant en Europe était reçu avec le respect et les honneurs dus à un prince. »

*
**

Le ressentiment populaire se concentre autour de la personne du duc de Wellington, représentant de l'étranger en France. Nous verrons autre part (2) quel était son caractère véritable, et quelle opinion en avaient les Français qui le connaissaient. Jugé avec partialité, il devait nécessairement être en butte à tous les ressentiments; pour le peuple de Paris, il était l'incarnation de la victoire étrangère, celui qui avait « imposé » Louis XVIII à la France.

Ambassadeur en 1814 et 1815, puis généralissime des armées alliées de 1815 à 1818, il fut constamment devant le public. Déjà en 1814, après les premiers jours d'enthousiasme pour la Restauration, il devenait fort impopulaire, à mesure que grandissait l'opposition à Louis XVIII. Le gouvernement anglais s'en alarma, et chercha un prétexte pour le retirer de Paris; c'est ainsi qu'il fut envoyé à Vienne à la place de Castlereagh, en janvier 1815. Mais si Wellington était détesté des Français avant les Cent Jours, il devait l'être doublement quand il revint à Paris; il était désormais aux yeux du peuple « le vainqueur

(1) Raffles : *Letters*, etc.

(2) Ch. IV, p. 61.

de Waterloo », il lui rappelait ses malheurs, ses souffrances, ses humiliations; et l'on se vengeait de tout ceci par un petit feu d'injures, de quolibets, de caricatures.

Les *Mémoires* de tendances bonapartistes ne cessent de le railler, de le dénigrer, de rapporter sur son compte des anecdotes peu édiantes; en voici un échantillon : (1) « Ce mortel, favorisé de la fortune, qui a gagné des batailles sans aucun talent militaire, qui gouverne l'Angleterre sans aucune capacité politique; qui a séduit les plus jolies femmes étant ennuyeux et laid, devait être nécessairement le plus fat des hommes. Il n'y manque pas, je vous jure. » Du reste, tout cet ouvrage anonyme s'exprime sur le même ton haineux pour les Anglais en général et pour le duc en particulier; on lit autre part: (2) « ... il me parut ridicule la première fois que je le vis! Avec quel sot respect il traitait sa propre grandeur! Comme il y avait de la prétention dans ses poses, et de la vanité dans ses moindres gestes! » Un autre auteur écrit: (3) « En général les Anglais, à quelque rang qu'ils appartinssent, se montraient ce qu'ils sont toujours et partout : rogues et hautains. Wellington leur donnait en cela l'exemple. Il ne parlait de la France, de notre armée, de Napoléon, qu'avec mépris. » Quand la courtisane Harriet Wilson publia en 1825 des mémoires scandaleux qui compromettaient plusieurs personnages connus, ils furent immédiatement traduits en français; et ces auteurs et d'autres de la même famille citent avec un plaisir malicieux tout ce qui a rapport au duc. (4)

On accablait le duc de Wellington sous les griefs que l'on avait en réalité contre les Bourbons et les alliés. Nous avons déjà vu (5) comment le duc fut accusé de la « spoliation du musée », et quelle haine il encourut à cette occasion. Autre chose qui lui valut beaucoup d'ennemis, ce fut sa prétendue dureté à l'égard du maréchal Ney. On soutint qu'il dépendait du duc de sauver Ney, qu'un mot de sa part au Roi suffirait à entraîner le pardon du « brave des braves ». Quoi qu'il en

(1) *Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne,* Paris, 1829, V. 205. Selon Barbier, cet ouvrage est par MM. Lamothe-Langon, Damas-Hinard, Malitourne et de Villemarest.

(2) *Ibid,* I, 281.

(3) Poumiès de la Siboutie : *Mémoires d'un médecin de Paris,* Paris 1910, p. 171.

(4) Quand cette femme écrivit à Wellington, en lui proposant d'acheter son silence, elle reçut pour toute réponse ces lignes : « Dear Harriet, publish, and be damned. »

(5) P. 33-35.

soit, le duc crut de son devoir de laisser la décision à Louis XVIII. Il est certain qu'une telle intervention de sa part aurait déchaîné la fureur des ultras, déjà si difficiles à contenir; du reste, il ne l'aurait jamais fait pour Ney sans le faire pour tout autre coupable des Cent Jours. Mais cette affaire éloigna du duc beaucoup de ceux qui savaient l'apprécier; ce sont pourtant les mêmes hommes qui l'accusent de dominer la politique française, de « tenir en tutelle » le gouvernement de la France.

Ce courant d'hostilité contre Wellington se fit voir nettement en plusieurs circonstances. Il recevait toujours une foule de lettres anonymes auxquelles il ne faisait aucune attention. En juin 1816, on essaya de mettre le feu à son hôtel à Paris, en plaçant de la poudre dans les caves; heureusement les flammes furent découvertes et éteintes presque tout de suite. L'affaire fut étouffée, et la plupart des gens qui dansaient gaiement dans les salons n'en surent jamais rien. Un second attentat fut commis le 10 février 1818; comme le duc rentrait en carrosse une nuit, un homme s'élança sur la voiture, et tira des coups de pistolet par la portière. Le duc ne fut pas atteint; l'assassin s'échappa. Cette fois des poursuites furent instituées, et la police découvrit à Bruxelles un nid de conspirateurs bonapartistes. Dans cette affaire notre bonapartiste anglais lord Kinnaird fut compromis, et paraît avoir joué un rôle assez louche. Un nommé Cantillon fut arrêté et accusé de l'attentat, mais il fut acquitté. L'enthousiasme populaire à l'occasion de son acquittement, avec ce couplet qui courait de bouche en bouche, servent à illustrer l'attitude populaire envers Wellington à cette date :

« Mal ajuster est un défaut ;
Il le manqua et voici comme,
L'imbécile visa trop haut,
Il l'avait pris pour un grand homme ! »

De nouveau le gouvernement anglais voulut rappeler le duc, et, sans détours cette fois, le Prince Régent lui envoya l'ordre d'aller à Cambrai. Wellington refusa net de quitter Paris, traitant l'attentat comme une affaire personnelle qui le concernait seul ; il l'emporta, et resta à Paris jusqu'à la conclusion de l'accord pour le départ de l'armée d'occupation au mois d'avril 1818.

⁂

Une manifestation éclatante d'anglophobie eut lieu en 1822. Depuis quelques années déjà les œuvres de Shakespeare et de Scott commençaient à pénétrer en France, travesties, à la vérité, adaptées et jouées dans les théâtres populaires : ainsi en 1818 *Othello* eut un grand succès — au Cirque Olympique de Franconi. (1) En 1822 le directeur du théâtre de la Porte-St-Martin, croyant aller au-devant de ce goût naissant pour la littérature étrangère, invita une troupe anglaise à venir jouer en anglais à son théâtre des pièces de son répertoire. L'offre fut acceptée, et en juillet 1822 le théâtre anglais débuta à Paris. (2)

On a souvent décrit la scène qui s'ensuivit. La salle était bondée, mais on s'aperçut bien vite que les assistants n'étaient pas venus par enthousiasme pour la littérature anglaise. Dès les premières lignes, des rires et des insultes partirent de tous côtés ; on criait, on sifflait, on trépignait, et tous les efforts des acteurs ne parvinrent pas à calmer ce vacarme. Ils persistèrent quand même, et l'auditoire, de plus en plus furieux, se mit à lancer sur la scène des oranges, des gros sous, tout ce qui se trouvait sous sa main. Enfin, le rideau se baissa au milieu des cris : « A bas Shakespeare ! C'est un lieutenant de Wellington ! » Le lendemain on fit une seconde tentative, vendant plus cher les places dans l'espoir d'écarter l'élément populaire. Mais cette précaution fut inutile ; toutes les places furent prises, et les mêmes incidents se reproduisirent avec encore plus de violence. Et cette fois on entendit de toutes parts le cri : « A bas les Anglais ! Pas d'étrangers en France ! »

Ces cris marquent le caractère politique et national de l'anglophobie qui se manifesta en cette occasion. Il est vrai que la lutte littéraire entre classiques et romantiques se préparait, et que Shakespeare apparaissait déjà comme le porte-drapeau de la nouvelle école littéraire. Mais ce n'étaient pas tant les enthousiastes classiques qui huèrent les acteurs anglais que les nationalistes, qui voyaient là une occasion de témoigner leur haine envers les Anglais. Et la preuve, c'est que par la suite on continua de jouer en français à la Porte-Saint-Martin des adaptations de Shakespeare et de Scott.

*
**

(1) Cf. M. Albert : *Les théâtres des boulevards*, Paris, 1902, p. 270.

(2) Cf. Borgerhoff : « *Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration* », Paris, 1912.

Ces sentiments anglophobes se reflètent dans les relations sociales de l'époque, qui, à quelques exceptions près, sont moins cordiales qu'aux premiers jours de la Restauration. Des Anglais qui font des séjours fréquents à Paris notent un changement visible dans l'attitude des Français envers leurs voisins d'outre-Manche. Miss Berry, amie de l'ambassadrice anglaise, écrit en janvier 1820 (1) : « Le changement dans l'attitude envers les Anglais même les plus favorisés, depuis notre visite en 1816, est tout à fait remarquable. Les Français se sont enfin débarrassés de nous, et maintenant ils s'en moquent. Ce n'est plus comme auparavant, alors que les uns vous recherchaient tandis que les autres vous évitaient ; maintenant tout le monde vous témoigne une indifférence égale. » Il paraît que les Anglais se plaignaient beaucoup de ce refroidissement, disant que l'hospitalité, autrefois vertu nationale des Français, n'existait plus dans la France actuelle ; car on trouve des Anglais mieux accueillis qui écrivent pour défendre leurs hôtes : ainsi le professeur écossais Playfair proteste en disant que les étrangers bien recommandés trouvent toujours un accueil aussi chaleureux en France.

Mais les témoignages s'accordent pour montrer que l'expérience de la plupart était moins heureuse à cette époque. Lady Morgan, reçue dans de nombreux cercles parisiens, affirme : (2) « En exceptant quelques hommes de haut rang, et ceux qui sont liés avec le gouvernement anglais, et qui remplissent un poste ministériel ou officiel, je n'ai jamais rencontré à Paris dans aucun cercle, dans aucune société, un seul sujet de sa Majesté britannique. » (En note, elle fait encore exception en faveur des savants tels que Sir Humphrey Davy, Playfair, etc.) Du haut de son succès, et d'un ton un peu vaniteux et satisfait, elle parle de ces milliers d' « individus » qui viennent d'Angleterre, et qui ne parviennent pas à se faire recevoir à Paris ; des efforts de ces dames pour pénétrer dans l'intimité française ; de la reconnaissance du petit nombre favorisé qu'elle invite à ses soirées ; « mais j'ai l'intention », ajoute-t-elle, (3) « d'écarter autant que possible les Anglais, qui ne sont ni amusants ni profitables. »

Du côté français se fait entendre une note souvent peu cordiale. Parlant du grand nombre d'Anglaises qui s'étaient établies à Paris sous la Restauration, ou qui y venaient faire des séjours, M^me^ de Boigne critique leur manque de tenue, leur tournure, leurs habitudes

(1) Miss Berry : *Journals and Correspondence*, III, 197.

(2) « *La France* », I, 308-10 (1817).

(3) *Passages from my autobiography*, p. 124-5.

insulaires ; et elle donne bien l'impression d'une société française qui se tenait à l'écart, légèrement méprisante et moqueuse. Lady Granville, l'ambassadrice anglaise, donnait en 1826 des réceptions où les Français se pressaient en foule ; elle s'aperçut cependant que les Français ne se mélangeaient pas aux Anglais, qu'ils quittaient certain quadrille en s'écriant : « Ah, mon Dieu, il y a des Anglaises. » Et elle ajoute : (1) « Le fait est que sous la surface dorée il y a un fonds de haine et de jalousie envers *nous autres ;* et puis de notre côté nous y répondons par un degré indu de froideur et de hauteur. » Il faut avouer qu'il n'y avait pas peu de Français qui préférassent la table des Anglais à leur compagnie: tel ce Castellane qui se trouve à toutes les réceptions ; quand Lord Granville remplace Sir Charles Stuart à l'ambassade anglaise, Castellane note dans son journal: (2) « On aime généralement beaucoup mieux à Paris lord Granville, parce qu'il a une bien meilleure table. » Autre part, à propos d'un bal chez certain Anglais riche, il ajoute : « Cet Anglais est particulièrement précieux cette année, où il y a peu de soirées. » (3)

***

Cependant, malgré les froideurs, malgré les froissements, petits ou grands, Français et Anglais se rapprochaient peu à peu les uns des autres sous la Restauration, grâce à des groupes d'hommes ayant des intérêts, des sympathies en commun. Vers la fin de la Restauration le rapprochement devient plus évident, le mouvement graduel donne des résultats apparents : quatre ans après le jour où un accès de chauvinisme repoussait les acteurs anglais, les dames de la Halle, oubliant Wellington et tous ses lieutenants, présentaient un bouquet à Sir Walter Scott ; et l'année suivante une troupe anglaise, jouant en anglais des pièces de Shakespeare, remporta à Paris des succès éclatants. Dans les chapitres suivants nous allons étudier les divers groupes qui préparaient lentement une meilleure entente entre les deux pays.

(1) Lady Granville: *Letters*, I, 375.
(2) *Journal*, II, 410.
(3) *Ibid*, II, 409.

CHAPITRE IV

RELATIONS DIPLOMATIQUES

Ambassade du duc de Wellington ; le duc estimé par ceux qui le connaissent, mais pas aimé; services rendus aux Français: leurs motifs; double côté de son caractère. — Ambassade de Sir Charles Stuart ; impopularité ; Lady Stuart, succès d'estime, surtout parmi le Faubourg Saint-Germain. — Ambassade des Granville; Lady Granville et ses efforts pour établir une meilleure entente ; succès et déboires; un pas en avant, relations plus personnelles. — Ambassade française à Londres; le marquis d'Osmond, M^me^ de Boigne; le duc et la duchesse Decazes; Chateaubriand et ses efforts pour faire briller l'ambassade; le prince de Polignac.

Parmi les noyaux de relations franco-anglaises, le milieu diplomatique représente naturellement un contact constant, bien que souvent officiel et un peu contraint. Le rôle d'une ambassade dans une capitale étrangère peut beaucoup varier suivant les circonstances, la marche des idées, et le caractère des ambassadeurs — et des ambassadrices. Elle peut rester avant tout le rendez-vous de voyageurs distingués et des membres du corps diplomatique ; dans des circonstances favorables, grâce à elle, peuvent s'établir des relations plus personnelles et plus profondes entre les deux nations. Il ne sera donc pas sans intérêt de voir quels furent les hôtes sucessifs de l'ambassade anglaise à Paris sous la Restauration, d'essayer de voir dans quelle mesure ils pénétrèrent dans la société française et furent à même de la juger ; et enfin quels jugements les Français portèrent sur eux.

*
**

Le premier ambassadeur anglais à Paris sous la Restauration fut le duc de Wellington. Ne voyant personne d'autre qui pût jouer en 1814 le rôle délicat de représentant anglais auprès de Louis XVIII, le gouvernement anglais demanda au duc de quitter l'armée pour s'établir à Paris ; il accepta sans se faire prier. Il vint à Paris en août 1814, et y resta jusqu'au mois de janvier 1815, quand il fut envoyé comme délégué anglais au Congrès de Vienne. Ces six mois constituent son ambassade proprement dite ; mais après les Cent Jours, Wellington revint à Paris comme commandant en chef des armées alliées, et y joua un grand rôle diplomatique jusqu'au départ de l'armée d'occupation en avril 1818.

Pendant son séjour à Paris comme ambassadeur, le duc fut accompagné de la duchesse de Wellington et de leurs nièces, qui l'assistèrent dans ses nombreux devoirs sociaux. La duchesse de Wellington ne joua qu'un rôle effacé auprès de son illustre mari, mais elle réussit très bien dans la société française, à l'étonnement de beaucoup d'Anglais et, dit-on, (1) du duc lui-même qui la considéraient peu propre à tenir le rang d'ambassadrice. « La duchesse », dit Mme de Chastenay, (2) « eut dans la société un succès absolu ; son ton, ses bonnes manières, sa politesse, sa passion bien justifiée, tout la fit adopter au milieu du monde français. »

Cette Mme de Chastenay, grande dame de la cour, qui avait beaucoup d'amis anglais, se prit d'amitié pour la duchesse la première fois qu'elle la vit, à un grand bal donné à l'ambassade le jour même de son arrivée à Paris. La duchesse se tenait à la porte du salon pour recevoir toute cette foule de personnages dont la plupart lui étaient complètement inconnus. Mme de Chastenay, après lui avoir été présentée, resta à côté d'elle, et l'aida à distinguer dans l'assemblée ceux qu'on venait de lui présenter. « Ainsi je fus, dès ce moment », dit-elle, (3) sa connaissance particulière et presque son amie de société. De toutes les Anglaises que j'ai vues, c'est avec elle, sûrement, que j'ai été le plus liée. Nous nous rapprochions toutes les fois que nous pouvions nous rencontrer. »

Vu ces heureux débuts, la duchesse aurait pu être d'un secours très utile à son mari dans ses relations sociales avec les Français. Mais quand le duc revint en France après les Cent Jours, ce ne fut plus comme diplomate, mais comme militaire ; il divisait son temps

(1) Cf. Mme de Chastenay: *Mémoires*, II, 461.
(2) *Ibid*, II, 461.
(3) *Ibid*, II, 460.

entre Paris et Cambrai : et il ne paraît pas que la duchesse soit revenue avec lui à Paris.

Quand on essaie de juger la façon dont les Français recevaient le duc de Wellington, on est frappé d'abord par la grande diversité des opinions sur son compte. On a vu au chapitre III qu'il était le point de mire de la masse française anglophobe ; on le taxait d'arrogance, de vanité, de sotte prétention, on prétendait qu'il n'avait pas voulu sauver le maréchal Ney, et qu'il imposait à Louis XVIII une politique trop nettement favorable aux intérêts anglais.

Les témoignages ne manquent pas pour justifier Wellington contre ces attaques. Les Français qui le connaissaient mieux, ceux qui l'avaient vu de plus près, tout autant que les Anglais, attestent d'abord son manque total de prétention ; « simplicité » est le mot qui revient peut-être le plus souvent sur les lèvres de ceux qui parlent de lui. Il était loin de vouloir dénigrer Napoléon ; un jour, en 1814, dans une assemblée de généraux alliés à Paris, quelqu'un fit la remarque que Wellington ne s'était jamais engagé contre Napoléon en personne. « Non », répondit immédiatement le duc, « et j'en suis bien aise ; j'aurais toujours préféré apprendre que les Français avaient reçu un renfort de 40.000 hommes, que savoir l'empereur arrivé pour prendre le commandement » (1). Quant à son attitude lors de la condamnation de Ney, on peut tout au plus croire qu'il se trompait ; il est impossible de lui attribuer des motifs cruels ; il n'encouragea jamais les représailles contre les bonapartistes, et son influence sur le Roi s'exerça dans le sens de la modération. M^me^ d'Abrantès, très bonapartiste, en apporte une confirmation à l'occasion de l'évasion de Lavalette ; le duc dit dans son salon, « qu'il était charmé de cette évasion » ; « et je crois », ajoute la duchesse, « qu'il disait vrai. Il est noble de cœur, et a beaucoup de chevaleresque. Tout cela est mal arrangé, gauchement, sottement ; mais il y a du bon et du vrai. » (2)

La position de Wellington auprès du Roi était, à vrai dire, bien délicate. Il avait déjà offensé les royalistes en conseillant à Louis XVIII de prendre comme ministre le régicide Fouché ; il était très en faveur auprès du Roi, (3) et sa situation donnait singulière-

(1) Miss Berry : *Journals*, etc., p. 16. Lettre du Hon. J.-W. Ward.

(2) *Mémoires*, III, p. 357.

(3) Cf. Lettre de M. d'Arblay à sa femme, 1814 : « La manière dont il [Louis XVIII] traite celui qui représente ici leur nation ne peut se décrire. Dès que le duc de Wellington paraît, on en est instruit par l'extrême satisfaction qu'on voit répandue sur tous les traits du visage déjà si bon du Roi. » (M^me^ d'Arblay : *Diary and letters*, Londres, 1842, VII, 52.)

ment prise à ceux qui reprochaient au monarque de tourner la politique française au profit de l'Angleterre. Somme toute, il paraît avoir fait preuve de bon sens et de tact, avoir ménagé les susceptibilités des Français, et leur avoir évité en plusieurs occasions le spectacle d'un commandant ennemi comblé de faveurs par le Roi de France. Croker, un ami de Wellington, rapporte une conversation qu'il eut avec le duc, et qu'il nota mot pour mot. Le duc lui raconta comment Louis XVIII avait voulu récompenser ses services en lui donnant une propriété en France — Grosbois était celle qu'il proposait. « Cette offre », dit Wellington, « m'étonna fort, et sur le moment je fus un peu embarrassé ; car je ne pouvais avec décence refuser net d'accepter de Louis XVIII ce que j'avais accepté du roi Ferdinand. Mais un peu de réflexion suffit pour convaincre tout le monde qu'il y avait une différence essentielle dans les circonstances des deux cas, et surtout dans les sentiments et la disposition des deux nations. Pour les Espagnols, j'étais leur général victorieux ; tandis qu'en France, tout mon mérite avait consisté à battre l'armée française. Il eût été impossible de faire une démarche plus fausse, et l'on ne parla plus de Grosbois. » (1)

Wellington rendit à la France des services effectifs que constatent également Anglais et Français : lors de la capitulation de Paris, il résista aux brutales exigences de la Prusse, et avec l'aide du tsar Alexandre empêcha le démembrement de la France que réclamaient les Etats allemands ; il maintint la discipline la plus stricte dans l'armée d'occupation, et grâce en grande partie à ses conseils, cette armée fut retirée deux ans avant le terme assigné ; il mit tous ses efforts à simplifier et à réduire les paiements dus par la France aux alliés, et aida les négociations pour l'emprunt qui permit à la France de liquider ses obligations et de se délivrer de l'occupation étrangère ; tout ceci, comme on l'a très justement remarqué, moins par amour pour la France que par amour pour la justice et la paix.

Ces services restèrent ignorés de la majorité ; mais ceux des Français qui connaissaient mieux le duc lui en savaient gré ; témoin la duchesse de Duras qui se départit en faveur du duc de la règle qu'elle avait établie, d'après laquelle elle ne recevait pas pendant l'occupation étrangère.

Cependant Wellington ne fut jamais vraiment populaire, et exception faite pour les premiers délires des royalistes en 1814 et

(1) *Croker Papers*, Londres, 1835, I, 333.

1815, il ne souleva jamais d'enthousiasme en France, alors que le tsar Alexandre qui avait joué un rôle analogue au sien y était aimé. Un historien français de la Restauration a si bien exposé l'attitude des Français envers le duc, avec ses raisons, que je me permets de le citer tout au long: — (1) « Dans cette haute position [de commandant en chef] il se montra presque constamment le défenseur des intérêts du gouvernement français, et, à bien peu d'exceptions près, on le vit toujours empressé de tempérer les mesures de rigueur dont ce gouvernement était menacé. Son nom, cependant, n'a jamais été populaire en France, tandis qu'une certaine faveur n'a cessé, à travers tant de changements et de vicissitudes, de rester attachée à celui de l'empereur Alexandre. Ce serait mal connaître la nation que d'attribuer uniquement cette espèce d'ingratitude envers le duc de Wellington au souvenir pénible des échecs qu'il avait fait éprouver à nos armées ; il n'est pas dans notre nature de garder longtemps de tels ressentiments. C'est dans le caractère même du héros britannique qu'il faut chercher la solution de ce problème. Doué d'un bon sens énergique, d'une intelligence droite et ferme plutôt que très étendue, d'une raison que les passions n'aveuglaient pas, mais qui n'était pas complètement à l'épreuve des préjugés et des habitudes d'esprit de son pays, juste, consciencieux, scrupuleusement fidèle aux idées de devoir et d'honneur plutôt que généreux et bienveillant, il eût été difficile qu'il éprouvât beaucoup de sympathie pour la nation française, surtout telle qu'elle lui apparaissait dans ses incessantes révolutions, qu'il jugeât ses défauts avec indulgence, et même qu'il appréciât en elle des qualités d'enthousiasme et d'élan auxquelles rien ne répondait en lui. En réclamant pour la France ce que lui paraissaient demander la justice et la prudence, il obéissait à la voix du devoir et de la politique, mais nullement aux inspirations d'une bienveillance particulière. Il avait d'ailleurs trop de franchise et d'orgueil pour affecter des sentiments qu'il n'éprouvait pas. A la différence de l'empereur Alexandre qui aimait la popularité et qui comprenait très bien qu'on gagne le cœur des hommes en flattant leur amour-propre, en leur témoignant de l'estime et des égards bien plus encore que par les services qu'on peut leur rendre, le duc de Wellington, satisfait d'avoir accompli ce qu'il considérait comme une obligation morale ou officielle, ne faisait rien pour se concilier l'affection et la reconnaissance de ceux qu'il protégeait le plus efficacement. On

(1) Viel-Castel: *Histoire de la Restauration*, Paris, 1860, IV, 245.

aurait pu croire même, en quelques circonstances, qu'il préférait dissimuler ses bons offices de peur qu'on ne se méprît sur les motifs qui l'avaient fait agir. Jamais homme public ne fut plus étranger, en ce sens comme dans tous les autres, aux manœuvres du charlatanisme. L'horreur qu'il en avait le poussait à un excès contraire, celui d'une froideur, on pourrait dire d'une rudesse dont sa correspondance porte des traces nombreuses. »

Cette appréciation du caractère de Wellington est bien juste, et aide à faire comprendre des contradictions apparentes. Le duc paraît avoir séparé nettement sa vie officielle, politique et militaire, d'avec la vie sociale, qu'il ne prenait pas au sérieux ; c'était pour ainsi dire deux hommes suivant l'occasion, et c'est ainsi qu'on a pu lui appliquer ces épithètes de « frivole », « vaniteux », « prétentieux », qui paraissent convenir si mal à son vrai caractère. Résigné à être malgré lui le « lion » de la Restauration en 1814 et 1815, il méprisait un peu la foule d'ultras qui le flattaient. M^me^ de Chastenay constate cette attitude : « Il nous traitait », dit-elle (1), « de phraseuses » ; à certaine grande dame ultra qui veut discuter ses campagnes, et qui lui demande comment il avait pu tant différer de passer l'Adour, « Madame », répondit-il, « il y avait de l'eau. » Cette attitude railleuse n'était pas faite pour plaire à la société parisienne, où les femmes étaient habituées à discuter toutes les questions du jour.

Cette indifférence hautaine à l'égard de l'opinion publique explique un autre point. De tous les côtés on reprochait au duc ses attentions envers des femmes, dont la réputation était souvent mauvaise. Loin de dissimuler ces affaires, il semblait vouloir en faire parade, se montrant au théâtre, au bal, à côté de sa dernière conquête. M^me^ de Boigne décrit une de ces occasions : en 1816 le duc étant à Paris, (2) « il donnait assez souvent des fêtes où il était indispensable d'assister. Il tenait à avoir du monde et, notre sort dépendant en grande partie de sa bonne humeur, il fallait supporter ses caprices souvent bizarres. Je me rappelle qu'une fois il inventa de faire de la Grassini, alors en possession de ses bonnes grâces, la reine de la soirée. Il la plaça sur un canapé élevé dans la salle de bal, ne quitta pas ses côtés, la fit servir la première, fit ranger tout le monde pour qu'elle vît danser, lui donna la main et la fit passer la première au souper, l'assit près de lui, enfin lui rendit les hommages qui d'ordi-

(1) *Mémoires*, II, 459.

(2) M^me^ de Boigne : *Mémoires*, II, 119-20.

naire ne s'accordent guère qu'aux princesses. Heureusement, il y avait quelques grandes dames anglaises à partager ces impertinences, mais elles n'étaient pas obligées de les subir comme nous et leur ressentiment ne pouvait être comparable. » On ne pardonnait pas au duc ces sortes d'insultes, et on lui en voulait du peu de cas qu'il faisait de l'opinion des Français.

Nous en avons assez dit pour expliquer la grande diversité d'opinions sur le duc de Wellington, pour montrer comment il inspirait en même temps « de l'éloignement et du respect », selon le mot du duc de Broglie, qui le rencontra dans le salon de M^me^ de Staël. Pour conclure, citons le jugement de Molé, comme une dernière illustration des divers éléments de son caractère et de leur effet sur le public français. « Je l'ai beaucoup connu », dit Molé dans ses mémoires, (1) « et même il m'honorait de quelque amitié... Avant d'avoir vu le duc de Wellington, je cherchais à me le représenter, et pensais au sauveur du Portugal, au restaurateur de la monarchie espagnole, au vainqueur des lieutenants de Napoléon, et enfin de Napoléon lui-même. Je pensais à celui qui n'abusa jamais de la victoire et se montra toujours si avare du sang de ses soldats, à l'illustre capitaine, qui avait mérité que tous les généraux de l'Europe le reconnussent pour leur maître et que tous les rois lui demandassent ses conseils. Mon imagination ne pouvait réunir assez de facultés transcendantes, de qualités imposantes, pour s'expliquer cette existence colossale, et d'autant plus extraordinaire que ce siècle la comporta moins. Quelle surprise fut donc la mienne, lorsque, étant à portée d'étudier et d'observer tout à mon aise le duc de Wellington, je trouvai ce qui va suivre !

« Son esprit est presque au-dessous du médiocre, et son instruction est encore au-dessous de son esprit. Il ne sait ni parler, ni écrire. Joignez à cela le goût des femmes, des amours continuels et des plus entraînés, quoique des plus frivoles, toutes les habitudes du monde et la recherche de ses plus petits amusements : tel m'apparut, au premier coup d'œil, le duc de Wellington, tel du moins il me frappa. Mais il faut arriver à son caractère et à sa volonté, pour avoir le secret de sa gloire et de sa vie. Il possède cette volonté imperturbable, qui, calme et constante, use toutes les résistances ; aucun embarras ne l'étonne, aucune difficulté ne le rebute ; jamais enivré par la victoire, ni aveuglé par le succès, il aime les louanges et même

(1) Molé: *Sa vie, ses mémoires*, Paris, 1923, II, 99...

sans discernement ; chez lui l'orgueil n'exclut pas la vanité, mais son jugement semble reposer au milieu d'une triple enceinte qui le sépare et le préserve de tout ce qui pourrait le troubler.

« Son bon sens est presque infaillible. Cherchant la vérité, aimant la justice, il repousse le mal et le mensonge, même comme moyens de succès ; il voit les choses pour ainsi dire face à face, moins par supériorité que par clairvoyance, il ne les domine pas, mais les voit ce qu'elles sont. On dédaignerait moins la droiture et le bon sens, si l'on savait tout ce qu'ils font gagner au jeu. »

***

A partir de 1815, l'ambassade d'Angleterre occupa son emplacement actuel, rue du Foubourg-Saint-Honoré, dans l'hôtel de Pauline Borghèse que Wellington acheta. Cet hôtel fut, sous la Restauration, une maison fort hospitalière, prodigue de bals, de réceptions, de dîners. C'était le point de ralliement des Anglais établis ou de passage à Paris ; outre des hôtes distingués, hommes politiques ou diplomates, descendus à l'ambassade même, il y avait cette foule toujours renouvelée d'Anglais du grand monde, qui tenaient à recevoir des attentions de leur ambassadrice et comptaient sur l'hospitalité de sa maison. Les hôtes étaient parfois embarrassés de cette affluence de compatriotes, souvent inconnus (1), qui remplissaient les salons ; et ils devaient se donner beaucoup de peine pour maintenir et étendre leurs relations françaises au milieu de cette cohue. Métier délicat et ardu que celui d'ambassadrice !

Pendant vingt-cinq ans deux familles régnèrent tour à tour dans l'hôtel Borghèse : Sir Charles Stuart devint ambassadeur en 1815, fut remplacé en 1824 par Lord Granville, revint en 1828 après la mort de Canning, pour céder de nouveau la place en 1830 à Lord Granville, qui y resta jusqu'en 1841.

Successeur du duc de Wellington, Sir Charles Stuart ne fut pourtant qu'à moitié ambassadeur pendant les premières années, puisque le duc restait toujours à Paris, revêtu d'une grande autorité diplomatique en sa qualité de généralissime des armées alliées. Stuart se sentait au second plan, et en avait beaucoup d'humeur. Cependant il menait une existence brillante ; il dépensait des sommes prodigieuses en réceptions, et leur magnificence était fort vantée :

(1) C'est Lady Granville qui aurait dit à certains hôtes: « Toujours enchantée de vous voir, invités ou non. »

« un dîner de vingt à quarante personnes une fois par semaine, et une grande réception, parfois un bal avec buffet, environ tous les quinze jours », (1) voilà le train de la maison ; — et un bal d'alors pouvait compter de sept cents à mille personnes. (2)

Malgré le luxe de sa maison, l'ambassadeur lui-même n'était guère aimé à Paris. Les Français du moins ne le voyaient pas d'un bon œil ; peut-être reportait-on sur lui une partie de l'antipathie qu'inspirait son chef Castlereagh ; Tory prononcé qu'il était, et s'associant surtout avec les ultras, il devait déplaire aux libéraux. De plus on le trouvait personnellement peu sympathique : Castellane se plaint qu'en société il n'ouvrait jamais la bouche (3) — ce qui contribuait peut-être à faire sa réputation de retors diplomate ; Lady Granville réussit à le faire causer, mais uniquement de danseuses (4). Mme de Boigne le prend tout à fait en grippe ; parlant d'un bal donné en 1814 par Stuart, elle raconte comment il fit arrêter un air que le grand-duc Constantin avait demandé, et en fit jouer un autre à l'orchestre, en disant qu'il était maître chez lui ; et elle ajoute : « C'est, je crois, le début des impertinences dont Sir Charles Stuart a semé le monde sous le nom de lord Steward (sic) et qu'il continue sous celui du marquis de Londonderry. » (5)

Ses compatriotes aussi en font souvent un portrait peu flatteur, le trouvant peu distingué et peu intelligent. (6) Du reste il courait sur son compte des histoires scandaleuses : outre ses intrigues ouvertes avec des danseuses de l'Opéra, il était plus que soupçonné de faire passer des articles de contrebande par la malle diplomatique (7) ; et il s'attira beaucoup de mépris quand, revenant à Paris en 1828 pour remplacer Lord Granville, il refusa d'abord d'acheter comme à l'ordinaire les meubles de celui-ci, puis, forcé de céder, les vendit à l'encan à côté de l'ambassade. « Lord Stuart n'a pas réussi depuis son retour ici », constate Lord Palmerston en 1829, (8) « quand il s'en alla, tout

(1) Hare : *The Story of two nobles lives* », Londres, 1893, I, 50.

(2) Ce dernier est le chiffre d'un bal donné en février 1819, et auquel la famille royale assista. Voir Hare, *op. cit.*, I, 82-4.

(3) *Journal*, II, 23, 252.

(4) Lady Granville : « *Letters* », I, 101.

(5) Mme de Boigne : *Mémoires*, I, 358. (Mme de Boigne confond ici Sir Charles *Stuart* (plus tard Lord Stuart de Rothesay) avec Lord *Stewart*, demi-frère de Castlereagh, et qui devint Lord Londonderry à la mort de celui-ci).

(6) Lady Granville : « *Letters* », I, 101, 106, 114 ; Stanley : « *Before and after Waterloo* », p. 112-3 (cf. p. 13).

(7) Marcellus : « *Chateaubriand et son temps* », p. 389 ; Greville : *Mémoires*, I. 168.

(8) Journal, janvier 1829, publié dans Bulwer : « *The Life of Henry John Temple, Viscount Palmerston* », Londres, 1870, I, 320-1.

le monde l'a cru parti pour de bon, et voilà que toutes sortes d'histoires ont paru; et maintenant tous ceux qui en ont médit évitent sa société. »

Si l'ambassade a remporté quelques succès entre 1815 et 1824. ils sont moins dus à l'ambassadeur qu'à sa femme, Lady Elizabeth Stuart. Sir Charles Stuart épousa en février 1816 Lady Elizabeth Yorke, fille de Lord et Lady Hardwicke. Elle n'était pas jolie, et à ses débuts elle était un peu gauche et timide; mais elle était aimable et gracieuse, et elle consacra ses énergies, son temps et sa fortune à ses devoirs d'ambassadrice. On peut reconstituer sa vie à Paris d'après ses propres lettres et celles de sa mère, (1) et surtout d'après le journal de sa grande amie Miss Mary Berry, cette femme intelligente et distinguée qui fit de fréquents séjours à l'ambassade et qui est aussi jalouse du succès de son amie qu'elle pourrait l'être du sien. A ces témoignages un peu partiaux peuvent s'ajouter les remarques de Lady Granville, après 1824 sa rivale; parfois un peu méchante sur son compte, mais de moins en moins avec le temps.

Il fallait s'armer de courage avant d'être présenté à la cour de France à cette époque; il fallait être au courant des mille petits usages traditionnels, des paroles d'usage; il s'agissait de ne pas commettre d'impair lors des premières réceptions; de tout cela dépendait beaucoup le jugement presque définitif que porterait la société parisienne sur la nouvelle ambassadrice. A la présentation de Lady Elizabeth, sa mère l'accompagne, fière, agitée, un peu inquiète, car les grandes dames de la cour ne sont pas d'abord très bienveillantes. Enfin tout se passe bien : la présentation est faite sans encombre, (2) le faubourg Saint-Germain vient à la première réception et daigne trouver l'ambassadrice « parfaitement bien mise », et avec « l'air très distingué ». (3) La voilà bien lancée dans la société, et sa mère est rassurée.

A partir de ce jour Lady Elizabeth attira à l'ambassade une nombreuse société anglaise et française. Grâce à une grande fortune, elle pouvait recevoir avec magnificence : « une profusion de bals, de dîners, de réceptions se succédaient pendant toute la saison », note Gronow. (4) Elle faisait consciencieusement les frais de sa position :

(1) Publiées dans Hare : *The Story of two noble lives.*

(2) Hare, *op. cit.*, I, 37-8 ; Mme de Boigne : *Mémoires*, II, 122...

(3) Hare, *op. cit.*, I, 40 lettre de Lady Hardwicke.

(4) *Reminiscences*, p. 136, cf. aussi Lady Blessington: « *Idler in France* », Paris, 1841, p. 91.

dans le *Journal* de Miss Berry on lit le récit d'une soirée où, après un grand dîner diplomatique, l'ambassadeur et Miss Berry vont à l'Opéra, laissant Lady Elizabeth à la « triste besogne de rendre une série de visites aux grandes dames venues à ses réceptions : Sir Charles tient beaucoup à ce qu'elle rende en personne ces visites, puisqu'un grand nombre de Françaises *de la première volée,* beaucoup plus qu'on n'en attendait, sont venues chez l'ambassadrice. » (1) Son dévouement n'était pas sans effet, et les Français s'accordent pour déclarer qu'elle est « très aimable », « fort polie ».

C'est, en effet, sa bienveillance et sa courtoisie qu'on louait plutôt que son esprit ou son intelligence ; elle n eamnquait pourtant pas de savoir-faire, et pouvait à l'occasion réparer des erreurs de son mari. En 1823, alors qu'il y avait tension entre la France et l'Angleterre au sujet des affaires d'Espagne et que les rapports diplomatiques étaient bien délicats, Sir Charles et Lady Elizabeth se trouvaient chez M^me^ de Gontaut un soir qu'elle attendait aussi le comte d'Artois. A son arrivée, Monsieur salua fort aimablement Lady Elizabeth; celle-ci, cherchant son mari, ne le trouva plus. Monsieur parut fort contrarié et disposé à interpréter cela comme un affront; mais l'ambassadrice put engager la conversation comme si de rien n'était. Elle avait envoyé un attaché chercher l'ambassadeur, qui rentra à temps pour réparer son oubli. (2)

Mais l'ambassade brillante des Stuart ne contribua pas beaucoup à rapprocher les deux nations. On ne faisait pas de connaissances à ces grandes réceptions ; le monde venait, mais s'y ennuyait : « en arrivant, on se plaint d'avoir été longtemps à la file; un instant après on demande sa voiture ». (3) La société particulière de Lady Elizabeth se composait surtout d'ultras. Son amie Miss Berry avait des relations dans tous les partis, et des gens de toutes les opinions venaient aux bals de l'ambassade; mais les amis personnels de l'ambassadrice appartenaient au faubourg St-Germain : ses relations de famille et de politique l'y entraînaient, et elle se fit de fidèles amis parmi ce monde. Mais le côté libéral du caractère français lui restait ainsi fermé, et elle ne connaissait bien qu'un cercle assez borné.

*
**

(1) *The Berry Papers,* publiés par Lewis Melville, Londres, 1914, p. 318.

(2) Hare, *op. cit.,* I, 129.

(3) Castellane: *Journal,* II, 23.

En 1824, à la mort de Louis XVIII, Lord Granville fut envoyé à Paris, en apparence pour apporter les condoléances de la cour de Saint-James, en réalité pour préparer son entrée à l'ambassade. Canning était maintenant ministre des affaires étrangères, et saisit l'occasion de remplacer le Tory Stuart par Granville, son ami et le fidèle adhérent de sa politique. Ainsi, au moment où le régime français tournait nettement à la réaction, l'ambassade d'Angleterre à Paris fit un pas vers le libéralisme : circonstance favorable à l'entente, puisque les Granville surent retenir le bon vouloir des ultras tout en gagnant la faveur des libéraux.

Le nouvel ambassadeur était grand, beau, bien fait, et aussi silencieux que son prédécesseur. L'ambassadrice était une femme de beaucoup d'esprit et de cœur, simple, franche, et énergique. Elle redoutait un peu la réputation de leurs prédécesseurs, car elle savait qu'il faudrait retrancher sur les dépenses de la maison. Elle prit tout de suite le parti de se faire une société plus choisie, d'inviter au lieu de tenir maison ouverte : double résultat — économie et agrément. Elle put se faire ainsi des relations plus personnelles, et elle s'appliqua à rapprocher les Anglais et les Français comme on n'avait guère pu le faire dans les assemblées trop vastes de Lady Stuart. Comme elle avait beaucoup d'esprit et beaucoup de talent pour la conversation, comme elle savait rendre ses réceptions fort agréables, Lady Granville attirait ceux qui lui plaisaient sans être importunée par une foule d'indifférents et d'inconnus.

Dans les premiers jours de son ambassade, Lady Granville fut pourtant loin d'être heureuse. Dans des lettres (1) à sa sœur elle écrit au jour le jour ses impressions intimes. C'était pour elle le moyen d'épancher le trop-plein de son cœur. Elle désavouait d'ailleurs souvent le lendemain les confidences de la veille : « Sœur chérie », écrit-elle, « quand je condamne sans appel les Français, non seulement il ne faut pas me citer, il ne faut même pas me croire. » (2) Elle passait en effet des jugements bien sévères sur la société parisienne : c'est qu'au début elle était tombée dans un milieu qui lui était complètement antipathique. Elle fut adoptée et protégée par la coterie d'ultras qui avaient fait la société de Lady Stuart; la nouvelle ambassadrice les trouva insupportables. Elle étouffe dans cette atmosphère factice, frivole, « snob ». se sent entièrement étrangère parmi ces dames

(1) Lady Granville: *Letters*, Londres, 1894.

(2) *Letters*, I, 371.

qui ne parlent que toilette, Opéra, Talma ; pour qui une femme hors de leur monde n'existe pas, qui traitent du haut de leur grandeur tous ceux qui ne sont pas des leurs. Envers Lady Granville elles sont fort prévenantes, pleines d'égards ; mais celle-ci devine sous la surface « un fonds de grossièreté, d'insolence, de vanité, de prétention » ; et elle n'est que plus irritée d'être ainsi protégée par des femmes qu'elle méprise. (1)

Heureusement le moment arrive où elle se délivre des ultras, va de tous les côtés et se crée des relations plus à son goût : M^me^ de Coigny, M^me^ de Vaudémont, M^me^ de Raguse, les Orléans. Elle a même des moments de repentir où, touchée par un accueil empressé, elle revient sur son premier jugement sur les grandes dames ultras. Mais en général celles-ci lui déplaisent, les jeunes surtout avec leur suffisance arrogante, et elle revient à maintes reprises sur leur légèreté, leur frivolité, et surtout sur leur total manque de cœur. (2)

Lady Granville cache soigneusement ses antipathies, la répugnance que lui inspire cette ronde interminable de visites, et fait consciencieusement son métier d'ambassadrice. Son assiduité commence à porter des fruits : au bout d'un an elle constate : « Certaines personnes me plaisent davantage, et j'ai appris à écarter ceux que je n'aime pas. La société ne m'est plus le dédale étourdissant que je l'ai trouvée à mon arrivée. » Mais elle ajoute qu'il ne faut pas espérer d'intimité dans la société parisienne, que les Français ne demandent qu'à être reçus et amusés, sans qu'on puisse compter sur eux comme amis. Ce jugement devait se modifier avec le temps : Lady Granville trouvait des Françaises sympathiques, telle que M^me^ de Broglie, (3) et elle dut reconnaître que les marques d'estime et d'affection qu'elle recevait n'étaient point feintes, en voyant le plaisir spontané qu'on témoignait, par exemple, à son retour d'une absence en 1827. (4)

Elle travaille sans cesse à créer une meilleure entente entre Anglais et Français, et en général la compagnie dans ses salons est aimable et gaie. Mais parfois, chez les uns ou les autres, elle se heurte à des préjugés, à une arrogance et une petitesse d'âme qu'elle ne peut vaincre et qui la réduisent au désespoir. Un soir au bal, des Français s'approchent pour prendre part à un quadrille, puis s'en détournent dégoûtés : « Ah ! mon Dieu, il y a des Anglaises ! » (5)

(1) *Letters*, I, 319-21. Cf. Gronow: *Reminiscences*, I, 270-1.
(2) *Ibid*, I, 339, 371. Cf. Ch. VII, p. 133-4.
(3) Voir Ch. VII, p. 135-7.
(4) *Letters*, I, 411.
(5) *Ibid*, I, 377 (Janvier 1826).

L'ambassadrice se demande s'il sera jamais possible de détruire ce fonds de jalousie et de haine qui paraît inné chez les deux nations. Une autre fois, après avoir observé des Françaises et des Anglaises ensemble, elle écrit : « Tous les jours je suis plus persuadée de l'impossibilité de fondre en société les Français et les Anglais. La seule fois que Lady Cowper se soit ennuyée à mourir a été à la partie fine chez M^me^ de Noailles, et M^me^ Canning a failli en mourir. Les Français ne montrent aucune prévenance ; ils se tiennent à l'écart et lorgnent les intrus : et les Anglais, qui n'y sont pas obligés comme moi, ne veulent pas faire la moindre avance pour faire cesser cet état de choses. » (1)

Malgré ces déboires et ce découragement, Lady Granville pouvait se féliciter d'avoir fait un réel pas en avant pendant ses quatre années à Paris. La jeunesse surtout s'amusait à l'ambassade; Lady Granville avait de jolies filles et une foule de jolies nièces : aussi ne manqua-t-elle jamais d'élégants français à ses réceptions; entre les jeunes gens les progrès rapides de l'entente cordiale lui causaient parfois quelque inquiétude.

Comme il arrive toujours, Lady Granville ne se rendit compte qu'à son départ combien elle aimait Paris et les Parisiens; elle fut touchée des regrets qu'on exprimait de tous les côtés, mais, trait caractéristique, elle jouit surtout de l'admiration et de l'estime qu'on témoignait partout envers son mari. Elle fut bien regrettée et elle, de son côté, était désolée de quitter la capitale. Le comte Rodolphe d'Apponyi, attaché de l'ambassade d'Autriche à Paris, la revit à Londres peu de temps après son départ ; et au jeune Autrichien qui lui parle des beautés de Londres, elle ne répond qu'en louant son cher Paris. (2) Elle ne devait pas longtemps regretter cette ville : en moins de deux ans elle y reprit son ancienne position. (3)

*
**

L'ambassade de France à Londres ne joua pas, dans la reprise des relations sociales, un rôle aussi important, à beaucoup près, que celle d'Angleterre à Paris. Ceci tient en grande partie à ce que les voyageurs français en Angleterre furent très peu nombreux, du moins dans la première moitié de la Restauration. Tandis que l'Hôtel Borghèse réunissait la nombreuse colonie britannique de Paris, avec

(1) *Letters*, I, 392 (Septembre 1826).

(2) R. d'Apponyi : *Journal*, publié par E. Daudet, Paris, 1913, I, 131.

(3) Sur l'ambassade d'Angleterre à Paris, voir Beckles Willson : *The Paris Embassy*, Londres, 1927.

l'élite des voyageurs anglais, et les mettait en rapports sociaux avec la société française, la maison de Portland Place était relativement peu fréquentée. Point de ces « raouts », de ces bals de mille personnes, qui faisaient en même temps le désespoir et la joie de Lady Stuart et de Lady Granville; les gens de l'ambassade de Londres vont dans le monde, fréquentent les grandes maisons de Londres, mais l'ambassade même ne figure guère comme centre social. On voit plutôt que le corps diplomatique étranger, les Français, les Russes, les Autrichiens surtout, se tient un peu à l'écart, et forme une petite société à part.

A la première restauration le comte de La Chastre fut envoyé comme ambassadeur à Londres. Après les Cent Jours il fut remplacé par le marquis d'Osmond, qui y resta jusqu'en 1819. Celui-ci était père de M^me^ de Boigne, et cette dame si spirituelle et si intéressante passa à Londres la plus grande partie de son temps pendant l'ambassade de son père. On espérerait donc trouver dans ses mémoires une chronique intéressante de l'ambassade: il n'en est rien, ou plutôt les mémoires révèlent combien était petit le rôle social joué à cette époque par l'ambassade de France. Elevée en Angleterre, M^me^ de Boigne, en 1816, rentrait ainsi « dans la patrie de sa première jeunesse ». (1) Mais des amies qu'elle y avait connues autrefois, beaucoup sont disparues : les unes sont mortes, les autres vivent à la campagne, d'autres encore sont tout occupées par « la terrible corvée de mener leurs filles à la quête d'un mari ». (2) De sorte qu'elle trouve la société de Londres assez triste ; elle va à la cour, fait une visite à Brighton, partage les relations diplomatiques de son père. Mais sa société se compose principalement des femmes des ambassadeurs russe et autrichien : M^me^ de Lieven, et la Princesse Esterhazy. Jamais il n'est question de recevoir de voyageurs français à l'ambassade, de les présenter dans les salons de Londres; ni d'attirer à Portland House la société anglaise. On sent que, pour M^me^ de Boigne, la vie de Londres n'est rien au prix de la vie de Paris; par conséquent elle emploie, pour la décrire, peu de sa verve et de son entrain accoutumés.

Après le départ du marquis d'Osmond en 1819, deux circonstances contribuèrent, avec le manque de voyageurs français, à réduire le rôle de l'ambassade de France à Londres. D'abord, il n'y eut plus de femme marquante, et il est permis de croire que les relations sociales

(1) *Mémoires,* Paris, 1921, II, 133.
(2) *Ibid,* II, 149.

en souffrirent. M^me^ de Lieven resta en vedette dans le corps diplomatique, et ce fut désormais son salon qui attira la société de Londres, avec les hommes d'Etat : Castlereagh, Canning, Wellington, Peel, etc. Ensuite, après le rappel du marquis d'Osmond, il y eut une succession d'ambassadeurs qui ne passèrent que peu de temps à Londres, et pour qui la position sociale n'était pas la première affaire. Ce n'était pas encore l'usage en France, comme en Angleterre, de séparer nettement les carrières politique et diplomatique : au contraire, une ambassade était assez souvent une consolation accordée après la disgrâce, une façon de dorer la pilule de l'exil. C'est le cas de l'ambassade de France à Londres à plusieurs reprises sous la Restauration : Decazes, Chateaubriand, Polignac sont tous trois des hommes politiques qui, pendant un revers momentané, acceptent l'exil camouflé, mais qui comptent bien retourner sous peu sur la scène politique à Paris ; ils suivent les affaires, les intrigues de cette ville avec beaucoup d'intérêt, mais ils ne se consacrent guère à cultiver leurs relations avec les Anglais.

En avril 1819, le marquis de la Tour Maubourg devint ambassadeur, mais ne resta que six mois à Londres; après quoi la conduite de l'ambassade fut laissée aux soins du comte de Caraman, chargé d'affaires.

Cet intérim se termina par la nomination du duc Decazes, qui arriva à Londres au mois de juillet 1820. Le premier ministre royaliste-libéral avait été vaincu par le déchaînement des ultras à l'assassinat du duc de Berry, cet accident désastreux qui semblait justifier les craintes des réactionnaires pessimistes; le roi avait dû céder aux instances de la droite et bannir son favori, tout en lui conservant sa confiance et son affection. Decazes s'éloignait donc à contre-cœur de Paris, et pendant les neuf mois de son ambassade il eut constamment les yeux tournés vers la France, suivant avec angoisse tous les mouvements des partis, et les intrigues de ceux qui cherchaient à le perdre dans l'estime de Louis XVIII. (1)

Decazes amena à Londres sa toute jeune femme, âgée seulement de dix-huit ans. Jolie, vive et gaie, elle fut vite adoptée par la haute société de Londres; malgré sa jeunesse, elle savait tenir son salon, et commença à y attirer les personnages importants du jour. Les ambassadrices de Russie et d'Autriche l'avaient prise sous leur protection et elle leur tenait souvent compagnie ; mais la jeune duchesse ne s'enferma pas dans la société du corps diplomatique. Elle était

(1) Cf. E. Daudet : « *L'ambassade du duc Decazes* », Paris, 1910.

intelligente et indépendante, s'intéressait à mille choses sérieuses, voulait explorer et s'instruire ; ainsi elle alla aux Law Courts assister à un procès, et entreprit d'en rédiger ensuite un résumé pour son mari ; elle visita aussi les prisons de Londres avec Mrs. Fry, la célèbre quakeresse, avec la fille de laquelle M^me^ Decazes se lia assez intimement. (1)

Malheureusement ces heureux débuts furent vite interrompus par la maladie. La jeune duchesse ne se porta jamais bien à Londres, et vers la fin de 1820 elle devint gravement maladee ; on désespérait de sa vie, et les médecins lui prescrivaient nettement de rentrer en France. Ce fut en faveur de l'état de sa femme que Decazes obtint enfin la permission de retourner à Paris, et il quitta Londres avec sa malade en mars 1821.

Decazes fut remplacé par Chateaubriand. Celui-ci aussi avait dû s'exiler momentanément, et envisageait son ambassade comme tremplin pour les honneurs à venir. Il mit pourtant beaucoup de coquetterie à réussir à Londres — ce même Londres qui avait été témoin de sa misère d'émigré, — et à rehausser l'éclat terni de l'ambassade de France (2) : « Je commence à réussir en politique », écrit-il en avril 1822, « et j'ai donné à notre diplomatie un caractère qui convient à ce beau nom de François que je porte. Je ne m'occupe qu'à nous relever. On nous avait mis bien bas. » (3) Et un mois plus tard, avec une vanité bien caractéristique, il écrit : (4) « Je me suis plus établi en deux mois que tous mes prédécesseurs en sept ans. » En effet, le prestige de son nom lui valut un accueil empressé dans les milieux les plus divers : dans les salons, parmi les artistes et gens de lettres, entre les marchands de la « *City* » : « Je trouve tous les jours sur ma liste les plus grands noms d'Angleterre, en hommes et en femmes. Dans la « *city* » le commerce parle de mon « *Liberal mind* », et je reçois des invitations à tous les dîners des « *clubs* » et des « *societies* » pour les arts, les lettres, les voyages, etc. ». (5) Il parle autre part d'une fête donnée par le lord maire, et à laquelle il fut « le seul ambassadeur prié ». (6)

Poursuivant la pensée dominante de toute sa politique : — réhabi-

(1) Cf. E. Daudet, *op. cit.*, p. 137-8. L'auteur cite souvent le journal inédit de la duchesse.

(2) Cf. *Correspondance*, vol. III (éd. L. Thomas), Paris, 1912. *Mémoires d'Outre-Tombe*, vol. IV (édit. Biré), Paris, 1899.

(3) *Correspondance*, III 41.

(4) *Ibid.* III, 98.

(5) *Ibid.* III, 23.

(6) *Ibid.* III, 173.

liter le royalisme français, et démontrer à l'Europe que les royalistes savaient mieux conduire les affaires que « Buonaparte » et ses gens, — Chateaubriand s'appliqua à faire de la maison de Portland Place un brillant centre social. Il mena grand train, au point que sa prudente amie, M^me^ de Duras, s'effraya; de loin, elle fit de son mieux pour restreindre l'extravagance du magnifique ambassadeur, pour l'empêcher de se ruiner. (1) Chateaubriand ne passa à Londres qu'une seule « *season* », mais ce fut une suite ininterrompue de réunions mondaines, entre lesquelles se plaçaient toutes sortes de réceptions à l'ambassade de France : des concerts et des bals ; soirée d'artistes où tous les talents furent représentés; fête en l'honneur du prince et de la princesse de Danemark; dîner et bal à l'occasion de la Saint-Louis, etc.

« J'exerce, autant que je puis, l'hospitalité », écrit l'ambassadeur. (2) « Je fais rechercher tous les voyageurs français qui arrivent quelle que soit leur opinion, et je les invite chez moi. » Il y avait alors un certain nombre de voyageurs en Angleterre : c'est le moment où ils devenaient plus nombreux. (3) Outre les artistes français de la soirée — Mlle Leverd, Lafont et sa femme, Machelez (4), Horace et Carle Vernet, l'ambassadeur accueillit le duc et la duchesse de Guiche, M^me^ Alfred de Noailles, M. de Saluces, Astolphe de Custine, et les deux libéraux Auguste de Staël et son beau-frère le duc de Broglie.

Mais avant même la fin de la saison mondaine à Londres, une autre préoccupation avait commencé à hanter le cerveau de Chateaubriand: le désir d'être envoyé au Congrès de Vérone. De jour en jour cette ambition se précise, et Chateaubriand ne vise plus dans sa correspondance qu'à vaincre les objections, qu'à user toutes les résistances, qu'à préparer à tout prix le chemin de Vérone. Quand enfin, par un brusque revirement de la fortune (5) au moment même où ses espérances semblent condamnées, Chateaubriand reçoit la nomination tant souhaitée, il quitte l'ambassade de Londres sans un regret, préoccupé qu'il est déjà du grand rôle qu'il espère jouer parmi les souverains de l'Europe.

Après un nouvel intérim, le prince Jules de Polignac fut nommé

(1) Cf. Bardoux: « *La Duchesse de Duras* », Paris, 1898.

(2) *Correspondance*, III, 41.

(3) Voir Ch. X.

(4) C'est ainsi que Chateaubriand le nomme (*Correspondance*, III, 99). Ne serait-ce pas Mochelès, pianiste établi à Londres à cette date ?

(5) Le suicide de Castlereagh, qui devait y aller, fit revenir Mathieu de Montmorency sur son intention de représenter lui-même la France au Congrès.

ambassadeur à Londres. Le malicieux Greville résume ainsi en 1829 les étapes de sa carrière : « prisonnier d'abord, puis émigré, puis avare, maintenant saint ». (1) Il était en effet ancien émigré, et avait passé une bonne partie de sa vie en Angleterre, épousant des Anglaises en premières et en deuxièmes noces. Il devait ainsi avoir beaucoup de relations parmi la haute aristocratie anglaise. Mais étant un ami personnel de Charles X, et étant considéré comme son conseiller le plus réactionnaire, il partageait l'impopularité croissante du roi de chaque côté de la Manche. Il dut être mal vu de la jeune génération française qui se mettait à voyager : on ne trouve aucune mention de l'ambassade française parmi les récits de voyages de cette date.

(1) Greville : *Diary*, I, 281.

CHAPITRE V

SOUVENIRS DE LA PAIX D'AMIENS ; AUTOUR DES EMIGRES

Voyageurs de 1802*; Mme Récamier à Londres et à Paris; ses relations de* 1802 *et de* 1814. — *Artistes et savants; visites de* 1802 *et de* 1814*; salon de Gérard; Denon; l'Institut et la « Royal Society »; gracieux accueil accordé aux voyageurs par les artistes et savants de Paris. — Amis des émigrés; Anglais à la cour de Louis XVIII; M^me^ de Gontaut; autour des Orléans. — Anglais établis à Paris: Lady Aldborough; grandes réceptions d'Anglais riches, attitude des Parisiens; le Faubourg Saint-Germain et les Tories; salons de M^me^ de Montcalm et de M^me^ de Duras; personnages accueillants: M^me^ de Vaudémont, M^me^ de Coigny. — Les cercles; Français reçus dans les clubs de Londres; « l'Union», premier club de Paris, un cercle franco-anglais. — Mariages anglo-français.*

Les premières relations de 1814 et 1815 consistaient le plus souvent en amitiés d'exil, ou en une reprise de liaisons ébauchées en 1802. La courte paix d'Amiens en 1802 fut accueillie avec enthousiasme par le beau monde anglais, qui se précipita aussitôt vers Paris, — comme plus tard en 1814 — devançant presque la nouvelle de la trêve, de sorte que les premiers arrivés faillirent être conduits en prison au lieu d'être conduits à l'hôtel. Ils étaient avides de connaître la France nouvelle, d'évaluer les progrès, de voir les grands hommes du jour — artistes, savants, militaires, mais surtout le Premier Consul lui-même, le vainqueur d'Italie, celui qui avait « muselé

la Révolution », et qui, à cette date, comptait de nombreux admirateurs en Angleterre.

Beaucoup d'Anglais sollicitèrent une audience de Bonaparte, et remportèrent le plus souvent une impression très favorable du Premier Consul et de son régime.

Quelques Français profitèrent de la paix pour faire le voyage de Londres ; une visite surtout fit beaucoup de bruit : celle de Madame Récamier. Chateaubriand décrit ce voyage de son amie dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* (1) et l'on en trouve également le récit dans les journaux anglais et français de l'époque, et dans la correspondance de M^me^ Récamier elle-même. (2) Accompagnée par sa mère, elle partit pour Londres au mois de mai, munie de lettres de recommandation de la main du duc de Guignes, jadis ambassadeur de France en Angleterre. M^me^ Récamier, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son renom, fut immédiatement reçue, fêtée, choyée, par la meilleure société de Londres, et jusque par la famille royale. La foule même s'en mêla, et quand elle se montrait en public — au théâtre, au parc — la belle étrangère était aussitôt entourée d'admirateurs. (3) Elle lia connaissance avec les reines de la société londonienne : avec Georgiana, duchesse de Devonshire, — « la belle duchesse » l'appelait-on, — qui avait fait de sa maison un rendez-vous de tout ce que l'Angleterre comptait de cultivé et d'intéressant, et qui charmait son entourage par sa grâce et son esprit ; avec Lady Elizabeth Foster, amie intime de la précédente, et qui devait épouser le duc de Devonshire quelques années après la mort de la belle Georgiana ; avec Lady Morley, vive, fine, spirituelle, inépuisable en saillies et douée d'un vrai talent (presque français, auraient dit ses amis parisiens) pour la conversation ; avec Lady Craven, Lady Salisbury, Lady Melbourne, Miss Berry et d'autres encore. Elle vécut dans leur société à Londres, et aux eaux de Bath et de Harwich. (4)

De retour à Paris au mois de juillet, M^me^ Récamier rendit l'hospitalité reçue, en accueillant de nombreux Anglais de sa connaissance. On voit passer chez elle Charles James Fox, Lord et Lady Holland, Lord Erskine, Adair, la duchesse de Devonshire et sa mère, la du-

(1) IV, 392-5.

(2) Cf. Herriot: « *M^me^ Récamier et ses amis* », Paris, 1904, I, 86....

(3) Il y avait là aussi, sans doute, un effet de l'enthousiasme pour la paix, le résultat de la détente après de longues années d'efforts et d'inquiétudes.

(4) Voir des allusions dans les lettres d'Adrien de Montmorency (Herriot: *M^me^ Récamier et ses amis*, I, 89-91.

chesse de Gordon, Miss Berry, Maria Edgeworth et ses parents. Mais hélas ! ces beaux jours furent de courte durée ; au grand regret de tous ces voyageurs, (1) la guerre survint de nouveau. L'essaim d'Anglais s'envola ; seuls restèrent captifs de Bonaparte de malheureux retardataires qui durent attendre onze ans avant de revoir leur pays. (2)

Quand les Anglais revinrent à Paris en 1814, ils retrouvèrent donc des amis de 1802, tels que Mme Récamier. Celle-ci se trouve bien souvent chez son amie Mme de Staël en 1814 et 1815 ; elles ont beaucoup d'amis communs, et la société de l'Abbaye-aux-Bois est en grande partie la même que celle de l'hôtel de Clichy. (3) Mme Récamier renoua connaissance avec les Anglaises nommées plus haut et resta en relations avec elles. (4) Du reste, sa réputation européenne lui attirait tous les jours des admirateurs, et la présence de Chateaubriand dans son salon à partir de 1822 était un attrait de plus. Il y a peu de voyageurs anglais qui ne disent l'avoir au moins vue. Son amitié avec la seconde duchesse de Devonshire dura jusqu'à la mort de celle-ci ; elles se revirent en 1814, et sans doute aussi en d'autres occasions quand la duchesse était de passage à Paris. Lorsque Mme Récamier fit son voyage en Italie en 1823, elle comptait revoir son amie anglaise qui jouait dans la société de Rome un rôle analogue à celui de Mme Récamier à Paris. Elle la retrouva en effet, mais très malade ; elle expira quelques jours plus tard.

*
**

Artistes et savants ont de tous temps été unis par des liens de solidarité, plus forts dans bien des cas que les préjugés nationaux.

(1) Voir lettre de la duchesse de Devonshire à Mme Récamier, *ibid*, I, 122.

(2) On s'étonne aujourd'hui de la confiance des voyageurs d'alors. En 1793, des voyageurs anglais parlent de traverser la France, de retourner à Paris, longtemps après le départ de l'ambassadeur anglais, (cf. les lettres de Lord et Lady Bristol à leur fille, citées dans V. Foster : « *The two Duchesses.* ») De même on se soucie peu d'avoir un passe-port : cf. Miss Berry : « *Journals*, etc. », p. 72 : « Nous eûmes quelque retard en débarquant à Calais, mes compagnons ayant oublié de se munir de passe-ports ; mais on les connaissait et les laissa passer. » (1816).

(3) Cf. Ch. I, p. 18-9.

(4) Cf. Marcellus : « *Chateaubriand et son temps* », Paris, 1859, p. 316 ; quand il arriva de Londres (1823) Mme Récamier lui demanda des nouvelles de toutes ces amies.

Ceux de France et d'Angleterre n'ont point fait exception en 1802 ni en 1814.

En 1802, les artistes surtout avaient de fortes raisons pour visiter Paris. En effet, à cette date tant de chefs-d'œuvre européens étaient rassemblés dans la Galerie du Louvre, que Paris offrait aux artistes et aux amateurs une rare occasion de plaisir et d'étude. Des étudiants anglais venaient étudier à l'école de David. (1) Le peintre West exposa à Paris cette année-là, et beaucoup de peintres de l'Académie de Londres se trouvaient à Paris au même moment : Farington, Opie, Flaxman, Hoppner, West jeune, Shee, Fuseli, avec leurs amis amateurs Sutton Sharpe (2) et Samuel Rogers (3). Ceux-ci visitent journellement le Louvre, des collections particulières, ou des ateliers ; ils fréquentent des artistes français ; M. Vincent, peintre historique, voulant faire honneur à ses invités, propose un « toast » à l'anglaise : on boira « à l'Union des Arts de la Grande-Bretagne et de la France ». (4) On remarque surtout un dîner donné par West, où les hôtes français comprennent Gérard et sa femme, Le Brun et Mme Vigée Le Brun, M. et Mme Vincent, les sculpteurs Houdon, Masson, et La Moitte, l'architecte Le Roy, Denon et plusieurs autres administrateurs du Musée ; entre les invités anglais se trouvent Shee, Farington, Sutton Sharpe, Samuel Rogers, l'avocat Erskine et son fils, le tragédien John Kemble, Lady Oxford, et Miss H. M. Williams. (5)

En 1814 et 1815 les artistes et amateurs revinrent à Paris en grand nombre (6). Ils s'accordent pour louer la grande amabilité tant des artistes français que de ceux qui étaient gardiens des richesses artistiques de la nation. D'après Lady Morgan, qui visitait Paris avec beaucoup de méthode et d'énergie, les Anglais qui venaient en France pour connaître les Français avaient toutes les facilités pour voir ce que Paris offrait d'intéressant : « tout ce que les lumières peuvent donner, tout ce que la courtoisie peut offrir, est à la disposition des étrangers ; ... aucun esprit de parti, aucun préjugé, aucune

(1) Cf. Farington : *Diary*, II, 32-3.

(2) Père du Sutton Sharpe dont il est question plus tard, et dont Miss Gunnell a étudié les relations françaises.

(3) Cf. Farington : *Diary*, I, 1-50 et passim. et D. Gunnell : « *Sutton Sharpe et ses amis français* », p. 2-3.

(4) Farington : *Diary*, II, 29.

(5) *Ibid* : II, 33-5.

(6) Entre autres, Owen, Haydon, Wilkie, Callcott (Farington : *Diary*, VII, 254, 273).

morgue officielle, ne s'est un instant opposé à notre désir de nous instruire. » (1) Lady Morgan, en effet, n'a qu'à se louer des dispositions des artistes français à son égard ; sans parler des propriétaires de collections particulières, elle fait la connaissance de Gérard, de Girodet, de Guérin, de Meynier, de David, et visite leurs ateliers (2) ; elle est invitée aussi par M^me^ Vigée Le Brun, mais, à son grand regret, elle est sur le point de quitter Paris et ne peut pas profiter de l'occasion.

Tout ce monde d'artistes se retrouvait dans le salon du peintre Gérard, qui, pendant de longues années, réunit autour de lui une intéressante société de Français et d'étrangers. Ses « mercredis » étaient devenus quasi célèbres, étant ornés de grands artistes des talents les plus divers : là, on pouvait entendre réciter Talma, jouer Paër ou Chérubini. Il accueillait beaucoup d'étrangers : Lady Morgan assistait souvent aux soirées, Miss Berry également. C'était le rendez-vous non seulement des artistes, mais des savants et gens de lettres (3) ; et vers la fin de la Restauration, l'on y voit plusieurs représentants des romantiques : Delacroix, Mérimée, Stendhal, Vigny, Delphine Gay. (4)

Les amateurs français, les collectionneurs, se montraient tout aussi généreux et accueillants, (5) et nul plus que le baron Denon, directeur du Musée du Louvre, homme fort intéressant par son savoir comme par ses expériences. Il abondait en anecdotes et en souvenirs — de la cour de Louis XV, de la Révolution et de l'Empire, de l'expédition d'Egypte qu'il avait accompagnée en qualité d'archéologue ; sa maison renfermait une curieuse collection d'antiquités rapportées pour la plupart de ce pays, et dont il faisait les honneurs à ses hôtes étrangers. Très fidèle à la mémoire de Napoléon, il en parlait volontiers et avec une affection évidente, et ce n'était pas là son moindre attrait aux yeux des Anglais. Pour Lady Morgan, Denon était un

(1) Lady Morgan : « *France in* 1829 », II, 107-8.

(2) Cf. « *La France* », II, 27 et passim.

(3) Cf. M^me^ de Bawr : « *Mes Souvenirs* », Paris 1853, p. 103 : « On pouvait voir là Chérubini, Guérin, lord Brougham et Talma causer ensemble, M. Humbold s'entretenir de ses voyages avec quelques savants... »

(4) M^me^ Ancelot : « *Les Salons de Paris* », Paris, 1858, p. 62...

(5) Cf. Lady Morgan: « *France in* 1829 », I, 504... Elle parle d'avoir vu les collections de M. de Villenave, de M. L'Avocat, de M. Sommerand,, du Commandeur de Gazzera.

ami intime, (1) et pour beaucoup d'autres Anglais c'était un hôte aimable et courtois. (2)

Entre les savants des deux pays les relations reprirent vite en 1814 ; elles n'avaient même pas été entièrement interrompues pendant les guerres : la « Royal Society » de Londres avait maintenu un contact précaire avec l'Institut de France. Le « *Journal* » de Farington rapporte une conversation que celui-ci eut en 1814 avec Sir Joseph Banks, président de la « Royal Society » : « Je lui ai demandé s'il avait pu rester régulièrement en correspondance et en communication avec l'Institut. Il a répondu que le contact avait été fort incertain, dépendant du caprice de Bonaparte ; que celui-ci s'était parfois montré d'humeur à permettre des communications libres ; mais que d'autres fois, quand il était mécontent de l'Institut, il les avait défendues. Sir Joseph a ajouté : « Depuis un an et demi je n'ai reçu aucun rapport ; on m'a fait savoir qu'il pourrait y avoir du danger à recevoir des lettres de moi, et depuis lors j'ai renoncé à écrire. » Le *Compte Rendu des travaux de la Classe des Beaux-Arts de l'Institut,* publié dans le *Moniteur* (3) en 1814, observe que « la correspondance de la classe atteste que même dans les orages politiques, les arts, ainsi que les lettres et les sciences, empêchent que les nations ne rompent entièrement tous les liens d'union et d'estime réciproques » ; que des artistes tels que Benjamin West et Fuseli étaient restés en relation avec la Classe, et par elle avec les arts en France ; tandis que des savants de l'Institut avaient continué à correspondre avec leurs confrères anglais, avec Sir Joseph Banks, et avec M^r^ James Forbes qui, prisonnier à Verdun, jusqu'en 1804, avait recouvré sa liberté grâce aux instances de l'Institut auprès du Premier Consul. (4)

Lady Morgan ne tarit pas sur les égards que lui montrent les membres de l'Institut. Par l'entremise de M. Lafond Ladebat et de M. Suard, un des secrétaires perpétuels, elle assiste à la séance publique de l'Institut en avril 1816 : honneur recherché, mais qu'elle

(1) Cf. Ch. VII, p. 115-7.

(2) Cf. Les Voyages passim : la plupart parlent de Denon (*Croker Papers,* H. E. Fox, « *Journal* ». Lady Granville, « *Letters* », etc.). Cf. Lady Morgan, *Passages from my autobiography,* p. 21-2, où il se plaint qu'elle a mis son cabinet à la mode, de sorte qu'il n'a plus de moments libres.

(3) Le 16 novembre, 1814.

(4) La fille de ce M. Forbes épousa le comte René de Montalembert ; et leur fils fut élevé en Angleterre par son grand-père jusqu'à l'âge de neuf ans. Cf. Lallemand: « *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger* », Paris, 1927.

estime beaucoup moins que celui d'entrer dans la société intime des savants et des lettrés qu'elle voit alors réunis en grande tenue. Elle a des relations personnelles avec plusieurs des membres, va souvent aux soirées de Suard (1) et de Ségur (2), va voir le vieil abbé Morellet alité, (3) fait un séjour chez Ginguené à Eaubonne. (4)

Sans doute Lady Morgan, très occupée de son public, exagère-t-elle un peu sa réception par tous ces hommes éminents. Mais elle n'est pas seule à témoigner de leur bienveillance envers les étrangers recommandés ; son cas est celui de beaucoup d'Anglais qui venaient munis de recommandations personnelles. On peut citer un autre témoignage tout privé et nullement destiné à la publication. Sutton Sharpe, jeune avocat, fils du Sutton Sharpe qui était venu en France en 1802 avec des amis artistes (5), arrive à Paris en septembre 1819. (6) De par sa famille, il a des relations parmi les artistes français, et il est porteur aussi d'une lettre pour l'évêque Grégoire. Par l'entremise de Sir John Byerley, Anglais longtemps domicilié en France et membre de l'Institut, il fait la connaissance de plusieurs membres de l'Institut : du géographe Malte-Brun ; du baron Larrey, le chirurgien ; du chevalier Julien, rédacteur de la « *Revue Encyclopédique* » ; de M. Langlès, professeur de langues orientales et garde des manuscrits orientaux à la Bibliothèque Royale ; du comte de Lanjuinais, chef du parti libéral à la Chambre des Pairs, et qui, à son tour, présente le jeune Anglais à d'autres libéraux éminents. Avec le comte, Sharpe assiste à une séance publique de l'Institut en octobre 1819 ; il visite aussi la bibliothèque de l'Institut, où il voit plusieurs hommes célèbres, et où le comte le présente à l'érudit Volney.

Pendant ce séjour à Paris, Sharpe jouit pleinement de sa bonne réception dans la société française ; il fréquente peu ses compatriotes : « à l'exception de sir John Byerley, il n'y a pas un Anglais à qui je parle ici », écrit-il. (7) Il a ses entrées chez quelques-uns des hommes les plus intéressants de Paris, et il en profite pour connaître

(1) Cf. « *La France* », II, 214, 233-7.

(2) *Ibid*, II, 297.

(3) *Ibid*, II, 327.

(4) *Ibid*, II, 265.

(5) Cf. p. 82.

(6) Il raconte son séjour dans une dizaine de lettres à sa demi-sœur, publiées par Miss Gunnell dans « *Sutton Sharpe et ses amis français* », Paris, 1925.

(7) Gunnell : « *Sutton Sharpe et ses amis français* », p. 75.

les Français de près : « Il y a trois ou quatre maisons — celle de M. Langlès dont je t'ai déjà parlé, de M^me^ Hennec, la femme d'un des secrétaires des finances, du comte de Lanjuinais, du chevalier Julien que j'ai mentionné déjà comme auteur et rédacteur dans les journaux, et du docteur Swedian — où il y a des soirées régulièrement toutes les semaines, à jour fixe, et y ayant été admis une fois je puis toujours y aller. » (1) Le salon de M. Langlès surtout lui plaît beaucoup, et il va souvent à ses mardis ; il y rencontre « tous les savants de Paris », parmi lesquels Denon, qui l'invite à aller voir son musée et sa bibliothèque. (2) De l'hôte lui-même il dit : « c'est la connaissance la plus agréable que j'aie faite ». (3)

On pourrait multiplier les exemples de l'amabilité des savants à l'égard des Anglais. Il y a M. Chevalier, le savant bibliothécaire de Sainte-Geneviève, qui avait vécu en Ecosse et conservait beaucoup d'amis anglais et écossais. Son nom figure en bien des récits de voyageurs anglais : « sa bonne humeur et ses égards pour les Anglais, lui avaient valu un cercle étendu d'amis parmi nos compatriotes », écrit John Scott en 1815. (4) Sir Walter Scott et ses jeunes compagnons écossais le voient beaucoup pendant leur séjour à Paris en 1815 ; Chevalier se constitue leur cicerone, les accompagne dans leurs promenades à travers Paris, les invite à plusieurs reprises chez lui. (5) Revenant à Paris en 1826, Sir Walter va revoir son « vieil ami Chevalier », qu'il retrouve, malade en effet, et tout emmitouflé dans une robe de chambre, coiffé d'un bonnet de nuit, mais tout aussi vif et cordial qu'autrefois. (6)

*
**

(1) *Ibid*, p. 60.

(2) *Ibid*, p. 57.

(3) *Ibid*, p. 34. Cf. Aussi Lady Morgan : « *La France* », II, 45.

(4) John Scott: « *Journal of a tour to Waterloo and Paris* », Londres, 1842, p. 111-2.

(5) Lockhart, beau-frère et biographe de Scott, raconte comment leur dernier dîner chez Chevalier fut « empoisonné par une rencontre qu'y fit l'écrivain avec un homme dont la physionomie lui paraissait la plus hideuse qu'il eût jamais vue. Sa répugnance ne diminua point quand il découvrit, quelques instants plus tard, qu'il avait subi l'accolade de David, au pinceau sanglant. » (Lockhart : « *Memoirs of the life of Sir Walter Scott* », Londres, 1837, III, 372.)

(6) D'autres encore contribuaient à maintenir la généreuse tradition des savants français : tels M. Féletz, de la Bibliothèque Mazarine (Lady Morgan : *La France*, II 47) Le comte Rœderer, (Miss Berry, *Journals*, etc. passim) le baron de Cailleux (Lady Blessington : *The Idler in France*, 143, 339) etc.

Pour bien des Anglais, venir en France en 1814 ou 1815, c'était simplement reconduire chez eux des amis français. Malgré les refroidissements et les malentendus décrits au chapitre III, il y eut toujours des liens étroits entre l'aristocratie des deux pays, entre les émigrés français, et les Anglais qu'ils avaient connus pendant l'exil.

La cour même de Louis XVIII attire beaucoup d'Anglais. Ceux qui ont connu le roi pendant l'exil se mettent en devoir plus tard de lui présenter leurs respects et leurs hommages ; et, tout en doutant parfois de ses capacités et du succès de son régime, en se moquant souvent des anciens usages rétablis, c'est avec un réel plaisir qu'ils le voient restauré au trône de ses pères. Ils trouvent à la cour un accueil empressé, parfois même des égards spéciaux : M. d'Arblay, émigré français qui avait épousé une Anglaise (Fanny Burney) et qui en 1814 reprend ses fonctions à la cour de Louis XVIII, écrit à sa femme : « Déjà je crois t'avoir mandé que nous avons l'ordre du roi de ne pas avoir égard à l'étiquette, dès qu'il s'agit des Anglais, qui sont admis de quelque manière et à quelque heure qu'ils se présentent. » (1) Cette marque de faveur n'est pas sans soulever des protestations, et quelques mécontents se plaignent que les Anglais sont mieux reçus à la cour que les Français. (2)

Pendant les premières années de la Restauration, des centaines d'Anglais sont reçus à la cour de France. Croker, ami de Wellington et attaché du ministère de la marine, décrit sa présentation, faite en juillet 1815, en compagnie d'un groupe d'autres Anglais de distinction : « A une heure un quart nous allâmes en grande tenue aux Tuileries pour nous faire présenter au Roi ; il y avait là une trentaine de personnes, tant Russes qu'Anglais ; parmi ces derniers les lords Stewart, Clancarty, Alvanley, Clive, Sir W. Colthurst, Sir John Shelley, les messieurs de l'ambassade, et nous-mêmes. Le roi me dit qu'il était heureux de me revoir, clopina de l'un à l'autre et nous dit en anglais : « Gentlemen, I am very glad to see you all here. » Nous allâmes ensuite faire notre compliment à Monsieur. » (3) Le comte d'Artois, connu parmi Français et Anglais pour son accueil gracieux et facile, dit également quelques mots à chacun et exprima sa satisfaction de le voir à Paris ; après quoi ils s'en allèrent s'inscrire chez le duc de Berry, et terminèrent ainsi une cérémonie qui,

(1) M^me^ d'Arblay : « *Diary* », VII, 52.

(2) Cf. « *Mémoires d'une femme de qualité* », I, 219.

(3) *Croker Papers*, I, 66-7.

se passant un mois après la bataille de Waterloo, ne manqua pas de frapper comme étrange quelques-uns des assistants.

Mais ce sont surtout les femmes qui affluent à la cour ; pour peu qu'elles restent quelque temps à Paris, elles s'empressent de se faire présenter, le plus souvent par l'ambassadeur d'Angleterre, mais tantôt par une amie française ou une dame anglaise déjà reçue aux Tuileries. Tous les lundis soirs aux Tuileries, à l'heure des présentations, un groupe plus ou moins nombreux d'Anglaises prend place parmi celles qui doivent faire leur révérence au roi ; celui-ci, doué d'une bonne mémoire, se rappelle souvent leur nom, s'informe de leurs parents et amis, évoque les circonstantes de la dernière rencontre (1). Un coup d'œil jeté sur le « *Registre des Présentations faites au Roi,* 1816-1822 », (2) révèle le nombre d'Anglaises qui sont reçues aux Tuileries. Pour l'année 1816 (3), je ne relève pas moins de cent vingt-sept noms, pour 1818, quatre-vingt-douze : dans ces deux années, les Anglaises présentées à la cour de France sont plus nombreuses encore que les Françaises. (4)

Les Anglaises présentées à la cour se réunissaient aussi chez les grandes dames dont les maris étaient de service à la cour — chez la duchesse de Castries, la duchesse d'Escars. Dans un appartement de cinq ou six petites pièces basses, sous le toit des Tuileries, une élite de royalistes et d'étrangers se réunissaient les dimanches soirs : société un peu bornée et ennuyeuse, on peut le croire ; « on y trouve les mêmes Français qu'on rencontre partout », note une Anglaise, (5) « et quelques Anglais, ceux surtout qui vont à la cour ». Elle ajoute qu'on n'y voit que « royalistes immaculés » et qu'il ne faut pas y chercher de relations intéressantes et intimes. C'est en somme l'anti-

(1) Cf. Lady C. Bury : « *Diary of a lady-in-waiting* », Londres, 1908, I, 265 ; Lady Granville: « *Letters* », I, 104, etc.

(2) Archives Nationales, O3*, 199.

(3) *Le Registre* ne comprend que les années 1816-1822. En 1814 et 1815 les présentations durent être plus nombreuses encore.

(4) En 1816, sur 139 numéros d'ordre, 46 sont à des Anglaises; et comme celles-ci sont présentées plusieurs à la fois sous le même numéro, tandis que les Françaises figurent une à une, nous avons ainsi 127 Anglaises contre 93 Françaises environ. Pour l'année 1817, 40 numéros sur 111, soit 92 Anglaises contre 70 Françaises. Après 1817 (jusqu'en 1822) le chiffre des présentations tombe à une quarantaine par an.

Il ne paraît pas exister de registre de présentations pour les autres années de la Restauration. Il y a aux Archives un *Registre de demandes d'audience,* (O3* 198). Mais il ne comprend que quelques mois de l'année 1816 ; j'y relève sept noms d'Anglais.

(5) Miss Berry: « *Journals,* etc. », p. 86.

chambre de la cour, et les réunions se composent uniquement de ceux qui vont à la cour.

Un autre salon aux Tuileries attirait des Anglais à titre plus personnel. Un nom qui revient souvent, avec des expressions d'amitié et d'affection sous la plume des Anglaises à cette époque, c'est celui de M^me^ de Gontaut, gouvernante des enfants du duc de Berry. Tout en appartenant au monde de l'ancien régime et de l'émigration, M^me^ de Gontaut avait gardé un bon sens, un naturel et une fraîcheur qui la distinguaient de la plupart des grandes dames de la cour sous la Restauration, et la préservaient de leurs ridicules et de leurs préjugés. Elle avait longtemps vécu dans une société presque exclusivement anglaise, et à son retour en France, elle réunissait volontiers autour d'elle ses amis d'outre-Manche. (1) Lady Granville, devenue ambassadrice à Paris en 1824, se tourna immédiatement vers M^me^ de Gontaut, lui demandant des conseils pour tout ce qui concernait la cour. (2) L'ambassadrice trouva en elle une des rares amies qu'elle se fit parmi la société de cour; elle pouvait lui parler tout à son aise, s'indigner chez elle des fautes et des ridicules de la cour; M^me^ de Gontaut était parfois scandalisée, craignait d'être compromise; mais son amitié ne se démentit point. (3)

Quittant les Tuileries, nous voyons des Anglais passer souvent dans une autre cour moins officielle, l'entourage du duc d'Orléans. Le duc, ayant longtemps vécu en Angleterre, avait beaucoup d'amis de ce pays, et il devait garder quelque chose des idées et des habitudes d'un gentilhomme anglais : Louis XVIII le lui reprochait quelquefois, remarquant chez lui de petits traits étrangers, celui par exemple de porter des gants à l'anglaise. (4) Au Palais-Royal, au Château de Neuilly, se réunissaient « l'élite de l'Angleterre, et une société française très choisie », (5) composées pour la plupart de libéraux. Rien de cérémonieux ni de guindé à ces réunions : une cinquantaine de personnes circulaient librement, tandis que la duchesse d'Orléans et Mademoiselle d'Orléans passaient d'un groupe à l'autre, parlant à

(1) Cf. Hare : *The Story of two noble lives*, I, 130, lettre de Lady Elizabeth Stuart, 1823. « M^me^ de Gontaut avait chez elle une grande proportion d'Anglais. Elle tient toujours à cela en faisant sa liste. »

(2) Lady Granville : « *Letters* », I, 309.

(3) Lady Granville, « *Letters* », I, 320. Cf. aussi Miss Berry, « *Journal* », etc., p. 319 ; Lady Charlotte Bury : « *Diary* », etc., II, 135-6.

(4) L. Véron : « *Mémoires d'un bourgeois de Paris* », Paris, 1856, IV, 12-14.

(5) M^me^ de Chastenay : « *Mémoires* », II, 442.

tout le monde, et que le duc lui-même conversait avec les hommes qui se groupaient autour de lui. A Neuilly, les hôtes passaient du salon au jardin, ou allaient se promener au parc. (1) Miss Berry, une des femmes les plus cultivées et les mieux connues de la société anglaise à cette époque, ne manqua jamais d'aller chez la famille d'Orléans pendant ses nombreuses visites à Paris; elle y trouvait une société agréable, intéressante, pénétrée des mêmes idées politiques qu'elle-même; elle fut toujours gracieusement accueillie : Mademoiselle d'Orléans surtout éprouvait pour elle, paraît-il, une vive sympathie. (2)

***

Accompagner telle grande dame anglaise — Lady Granville, par exemple, ou Miss Berry — dans ses courses à travers Paris, assister à ses visites, c'est rencontrer toute la société de Londres. Souvent ces voyageurs formaient une société à eux et ne fréquentaient pas plus les Français que s'ils étaient à Londres. Mais un grand nombre passait au moins quelques mois de chaque année à Paris, et certains s'y étaient installés à demeure. Parmi ces derniers, outre ceux qui agissaient par pure inclination, d'autres étaient influencés par des raisons diverses : souvent c'était par économie qu'une famille noble quittait Londres pour Paris, car on pouvait tenir une bonne maison et vivre comme il le fallait à bien moins de frais en France qu'en Angleterre; souvent aussi c'était pour fuir des dettes ou quelque scandale; tandis que d'autres encore, n'ayant ni rang, ni position à Londres, mais ayant acquis une grosse fortune, parvenaient, grâce à leur argent, à faire figure dans le monde plus facilement à l'étranger qu'en Angleterre.

De là résultait que les maisons anglaises à Paris fussent quelquefois assez bizarres. Gronow a décrit cette Lady Aldborough qui habita longtemps Paris et y tenait maison ouverte. Ce qui avait établi sa célébrité, c'était ses mots d'un goût détestable. C'était un esprit fort grossier : Gronow affirme qu'elle faisait rougir les hommes les moins raffinés. Elle tirait gloire d'un passé plus orageux que régulier, et elle entretenait jusqu'au bout l'illusion de la jeunesse : chaque soir on la voyait vêtue de blanc, avec un long voile de mariée; les jupes étaient courtes, le corsage fort décolleté. Malgré ses propos crus et sa

(1) Miss Berry : « *Journals* », etc., p. 317-8.

(2) Miss Berry, « *Journals* », etc., II, 343, 45. Cf. aussi *ibid* : 317, 318, 344 ; Gronow : « *Reminiscences* », p. 175.

réputation peu enviable, Lady Aldborough réussissait dans le monde : elle allait à la cour et chez les ultras, qui étaient sa société favorite et étaient tous, à son dire, « de vieux amis » (1).

D'autres Anglaises représentaient plus dignement leurs compatriotes à Paris, entre lesquelles Lady Oxford, qui avait son hôtel à Clichy. Belle et charmante, elle réunissait autour d'elle les beaux de Londres et de Paris, avec les libéraux et les orléanistes. (2) Elle recevait ouvertement des proscrits irlandais, et s'attirait par là l'hostilité des Tories, qui la trouvaient un peu jacobine; on la soupçonnait d'intriguer contre le gouvernement. Cela ne l'empêchait pas de recevoir l'élite de Londres, car — soit dit en passant — on allait voir à Paris des gens chez qui on n'aurait pas été à Londres.

Pour peu qu'ils fussent riches, ces Anglais demeurant à Paris ne manquaient pas d'attirer du monde autour d'eux, y compris des Français. Selon l'usage du temps — en Angleterre surtout — ils donnaient des « raouts », soirées où une foule énorme était invitée, où une compagnie plus nombreuse encore arrivait, où l'on attendait longtemps l'entrée, où l'on restait debout, bousculé, écrasé, étouffé, pour sortir sans même avoir vu son hôtesse. On se demande pourquoi ces réceptions continuaient à attirer tant de monde; leur seul agrément paraît avoir été le buffet qui était monté avec un grand luxe et qui représentait des dépenses énormes. A vrai dire, on y allait comme à un divertissement public, non point comme à un devoir social : on peut le voir par la description que donne un invité de son hôte anglais : « Un M. Bonfil, Anglais fort riche, petit bonhomme de cinq pieds, d'une tournure ridicule, avait un habit de velours vert, doublé en satin blanc, coupé comme un habit d'uniforme, avec une épée d'acier suspendue en glaive; il se croyait en habit habillé. M. Bonfil a connu M^me^ la duchesse de Berry aux bains de mer, à Dieppe. Un procès peu honorable, origine de sa fortune, l'a obligé à quitter son pays. Tout Paris n'en ira pas moins au bal qu'il donne lundi : à Paris, pour avoir chez soi la meilleure compagnie, il suffit de deux qualités : être étranger et avoir de l'argent. » (3)

Boutade assez cynique que ce dernier mot : certes, la richesse attirait la compagnie, mais non les amis. Des relations de cette sorte, où

(1) Cf. Lady Morgan: « *Passages from my autobiography* : », p. 234. Cf. aussi Lady Granville : « *Letters* », I, 116, 118, 315; Castellane : « *Journal* », II, 246 ; M^me^ d'Abrantès : « *Mémoires* », IV, 362.

(2) Gronow : « *Reminiscences* », I, 91.

(3) Castellane : « *Journal* », II, 215.

la quantité l'emportait sur la qualité, n'avançaient guère l'accord franco-anglais, comme on peut en juger par la citation précédente. Pourtant, il est vrai que la richesse devenait de plus en plus un passe-partout dans la société vers la fin de la Restauration; l'exclusif faubourg St-Germain même s'inclinait devant l'argent. Dans ses « *Mémoires* » la comtesse Dash note amèrement : (1) « Le faubourg Saint-Germain n'admettait personne dans ses rangs. Pour en faire partie, il fallait y être né, y avoir sa famille, où bien être étranger recommandé et riche. La recommandation est moins nécessaire que la richesse. On ne se figure pas ce que l'on passe aux étrangers à Paris, dans des cercles même très difficiles, si l'on n'en a pas été témoin. Du moment qu'ils ouvrent leurs maisons, qu'ils reçoivent bien, qu'ils ont de belles voitures, des laquais et des toilettes, on ne s'informe pas d'où ils arrivent. On va chez eux, c'est un terrain neutre. Ceux qui sont habiles prient une très grande dame de leur donner sa liste et de se regarder comme chez elle; dès lors ils sont adoptés, ils sont naturalisés, on les vante ».

Encore une fois, il faut remarquer qu'il s'agit ici de relations superficielles. Il fallait être recommandé pour entrer dans les cercles choisis, où régnaient à la fois le goût et l'intimité. Le noble « faubourg » avait des relations surtout parmi les Tories invétérés qui partageaient leurs idées réactionnaires. Leurs autres amis anglais s'en détachaient peu à peu avec le temps : Henry Fox, (2) par exemple raconte comment il fut reçu avec la plus grande amabilité par M^me^ de Vaudreuil, dont il connaissait le fils; mais il ajoute qu'elle a gardé tous les préjugés des émigrés, qu'elle parle de l'Angleterre avec affection et de la France avec haine; ce qui, pour un libéral comme lui, est insupportable (3). Miss Berry également, tout en appréciant les égards qu'elle reçoit dans plusieurs grandes maisons ultras — chez les Beauvau, les Mortemart — supporte avec peine le ton qu'y prend la conversation, et s'engage en des discutions bien vives. (4)

Beaucoup d'écrivains ont décrit les salons aristocratiques de cette époque. Lamartine a écrit de belles pages (5) sur cette renaissance de la vie des salons sous la Restauration, lorsque rentre une noblesse cultivée protectrice des lettres et des arts : le loisir et la liberté ren-

(1) La comtesse Dash : *Mémoires des autres*, Paris 1896-8 ; II, 199-200.

(2) H. E. Fox : « *Journals* », Londres, 1923, p. 191.

(3) Miss Berry : « *Journals* », etc., II passim.

(4) Fils de Lord et Lady Holland.

(5) Lamartine : « *Nouvelles Confidences* », Paris, 1851, I, 340...

dent à la conversation, autrefois passée art en France, sa première place.

Chaque salon représente une certaine opinion politique. Les Français qui sont restés intransigeants, — pour la plupart anciens émigrés, — fréquentent celui de la marquise de Louvois, (1) celui de la princesse de Poix qui « représentait le siècle dernier se mettant à la fenêtre pour voir passer celui-ci; » (2) ou encore celui de la princesse de la Trémouille, où l'on ne « tolérait rien de ce qui transigeait avec le temps. Louis XVIII lui-même y était suspect de mésalliance avec les idées et les hommes de la révolution. C'était là... que les orateurs de royalisme exalté et de l'émigration irréconciliable venaient concerter leur opposition, fronder les Tuileries, aspirer au règne du comte d'Artois, ce roi anticipé des vieilles choses. » (3)

A côté de ces réunions brillantes, charmantes souvent, mais qui s'éloignaient de plus en plus de la marche des idées dans la nation, il y avait des salons ultras plus en rapport avec les événements du jour et plus mêlés à la conduite des affaires, où l'on essayait de fondre l'ancienne France avec la nouvelle. Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, réunissait chez elle un grand nombre d'hommes politiques français et étrangers. Son salon eut naturellement sa plus grande importance pendant que son frère était premier ministre et passait chez elle presque toutes ses soirées. C'était une société royaliste, avec une bonne part d'ultras et d'émigrés, mais qui accueillait aussi les libéraux et les impérialistes ralliés; on y discutait toutes les questions politiques : c'était, dit Lamartine « l'école des hommes d'Etat ». (4)

Le salon de Mme de Duras était du même genre. Comme le premier était le porte-parole du duc de Richelieu, le second l'était de Chateaubriand. Mme de Duras elle-même était une femme remarquable, qui avait beaucoup d'ascendant sur ceux qui l'entouraient. Rattachée aux ultras par ses relations de famille, par son émigration, par la position de son mari à la cour, elle était pourtant plus tolérante et plus libérale que la plupart de ses amis : « elle ne concevait la Restauration que fondée sur un Droit nouveau, et protectrice sincère de

(1) Ticknor : « *Life*, etc. », I, 253-4.

(2) Mme de Boigne : « *Mémoires* », III, 10.

(3) Lamartine : « *Nouvelles Confidences* », I, 348.

(4) *Nouvelles Confidences*, I, 353. Cf. aussi Véron : « *Mémoires d'un bourgeois de Paris* », V, 317 ; Mme de Boigne : « *Mémoires* », III, 15 ; Villemain : « *Souvenirs Contemporains d'histoire et de littérature* », Paris, 1859, 460.

toutes les libertés légales ». (1) Toutes les opinions pouvaient s'exprimer chez elle, le charme et le talent de la maîtresse de la maison évitant les chocs trop rudes et les discussions trop passionnées. C'est un terrain neutre, et par conséquent un terrain favori pour les étrangers qui veulent s'éclairer sur le courant politique et social en France. Ticknor fait dans son journal un éloge enthousiaste de la duchesse et du charme de son salon, qu'il fréquentait beaucoup en 1818 et 1819 (2) ; des diplomates et hommes d'Etat anglais s'y trouvent, Canning par exemple (3), et Sir Charles Stuart, ambassadeur à Paris. Des amies anglaises des jours d'exil passent chez elle à Paris : la duchesse de Devonshire (4), M^me^ d'Arblay (Fanny Burney), et Miss Berry qui ne manque jamais de la voir quand elle vient à Paris; cette dernière paraît avoir pénétré plus avant peut-être qu'aucune de ses compatriotes dans l'intimité de cette nature un peu timide et réservée; elle s'intéresse beaucoup aux productions littéraires de la duchesse, qu'elle entend lire plusieurs fois à la campagne de M^me^ de Duras à Andilly. (5)

Une élite peu nombreuse d'Anglais se trouve, comme on l'a vu, dans tous ces salons. On peut cependant signaler quelques dames du faubourg St-Germain qui paraissent avoir eu un cercle très étendu de connaissances anglaises, et leur avoir facilité l'entrée dans d'autres groupes de leur monde. La princesse de Vaudémont avait des amies dans les cercles diplomatiques : Lady Elizabeth Stuart, l'ambassadrice, et Lady Hardwicke sa mère, avec leur amie Miss Berry, qui était presque aussi connue dans la société de Paris que dans celle de Londres (6) ; elle était amie également de Lady Granville, qui remplaça Lady Elizabeth à l'ambassade anglaise en 1824. Lady Granville trouve sa compagnie bien agréable après celle de la coterie dédaigneuse et superficielle qu'elle avait connue tout d'abord; elle goûte beaucoup sa franchise, son bon sens, son naturel, et elle va avec plaisir la voir dans sa jolie campagne à Surènes — malgré son singe et des chiens innombrables (7). Henry Fox y va aussi — et c'est une preuve que M^me^ de Vaudémont n'était pas ultra intransi-

(1) Villemain : « *Souvenirs contemporains* », 461.
(2) Ticknor : « *Life, letters,, and Journals* », I, 254-5.
(3) M^me^ de Boigne : « *Mémoires* », II, 278-9.
(4) Pailhès : « *La Duchesse de Duras et Chateaubriand* », 389.
(5) Miss Berry : « *Journals, etc.* », II, 317, 344.
(6) *Berry Papers*, p. 326 ; Miss Berry : « *Journals, etc.* », 100, 183.
(7) Lady Granville : « *Letters* », I, 320, 385.

geante et bornée. (1) Une autre grande dame qui reçoit souvent des amis anglais, c'est Mme de Coigny. Celle-ci avait fait plusieurs voyages en Angleterre avant la Révolution, et s'y était fait des amis, entre lesquels la duchesse de Devonshire, et Ladies Jersey, Melbourne, Spencer, Foster (2e duchesse de Devonshire). Amie de Marie-Antoinette, et émigrée à Londres en 1791, elle appartenait par ses traditions au milieu ultra ; cependant elle admirait beaucoup Napoléon, et à son retour à Paris en 1814 ses sympathies la portèrent vers les libéraux, malgré ses liens avec l'ancienne cour et les émigrés. Elle était des premières à recevoir les Anglais, et ses amis comprenaient Lady Granville, avec laquelle elle se promenait constamment en 1815: Lord et Lady Holland et leur entourage — Henry Fox, Lord John Russell, John Wortley, Lord Thanet, et d'autres. Elle avait beaucoup d'esprit et de charme, et animait toute réunion à laquelle elle assistait.

*
**

Un rapprochement intéressant entre l'aristocratie des deux pays s'est fait, surtout vers la fin de la Restauration, au moyen des cercles.

Les « *clubs* » en Angleterre étaient déjà vieux, datant du XVIIIe, quelques-uns du XVIIe siècle; les uns étaient surtout sociaux, avec ou sans couleur politique : tel White's, Brook's, Boodle's, Arthur's ; d'autres, comme Crockford's, étaient célèbres surtout pour le jeu et pour les bals. Ces cercles étaient bien connus des Français émigrés et des voyageurs d'avant la révolution, qui pouvaient y aller comme hôte d'un membre anglais. (2)

Au commencement du XIXe siècle les cercles prirent à Londres une extension considérable ; c'est en effet de ce temps que date le « *club* » dans le sens moderne du mot : le local bien installé, confortable, muni d'une bibliothèque, d'un restaurant, de salons et de salles de lecture, destiné à donner aux membres des avantages et des ressources qu'ils ne sauraient se procurer autrement. Les trente premières années du siècle virent se fonder à Londres beaucoup de nouveau « *clubs* », dont la plupart existent encore aujourd'hui; ils comprenaient le « Travellers'Club (1819), l' « Athenaeum » (1824)

(1) H. Fox : « *Journal* », p. 81. Cf. aussi Mme de Bassanville : « *Salons d'autrefois* », Paris, 1878, I, 43, 69, etc.

(2) Cf. F. Baldensperger: « *Le mouvement des idées dans l'émigration française* », Paris 1925, t. Ier, ch. III; t. II, épilogue, p. 303.

le « Windham » (1828), outre plusieurs clubs militaires et universitaires. Dans la plupart de ces cercles le comité pouvait nommer membres honoraires les ambassadeurs étrangers, les ministres et attachés accrédités auprès du roi d'Angleterre; il pouvait aussi nommer membres des étrangers de distinction pour la durée de leur séjour à Londres, et les membres anglais avaient naturellement le droit d'introduire des hôtes étrangers.

D'une façon ou d'une autre, un assez grand nombre de Français connurent ces cercles de Londres, soit pendant l'émigration, soit plus tard. C'étaient sans doute les diplomates surtout qui en profitaient, (1) mais aussi les voyageurs, rares d'abord, mais dont le nombre augmentait d'année en année après 1820. (2) Le « Travellers'Club » au moins portait sur sa liste de membres honoraires une trentaine de noms français avant 1830 (3), et il est probable que beaucoup d'autres y entraient comme invités pendant de courts séjours. (4)

Il n'est pas étonnant que certains de ces Français émigrés ou de ces voyageurs aient eu l'idée de fonder à Paris un cercle analogue à ceux de Londres. Le premier cercle de Paris, le « Cercle Français », devenu plus tard « Cercle de l'Union », fut fondé en 1824; les promoteurs visaient à créer en même temps un cercle social sur le modèle de ceux de Londres, et aussi un terrain de rapprochement où les Français et les étrangers, les Anglais surtout, apprendraient à mieux se connaître. Je dois la plupart de mes renseignements sur le Cercle à l'amabilité de M. le marquis de l'Aigle, et je ne pourrais mieux faire ici que citer ce qu'il en dit : « C'est à cette époque que deux cousins, l'un français, l'autre anglais, eurent l'heureuse idée de fonder à Paris le trait d'union qui manquait alors aux deux pays, et qui devait rendre les plus éminents services à leur société respective. Ils avaient vécu, côte à côte, en Angleterre, et avaient cultivé

(1) Cf. L. Séché: « *Les Amitiés de Lamartine* », Paris, 1911. Une lettre de Louis de Vignet, secrétaire d'ambassade de la Sardaigne à Londres ; il va passer ses soirées libres au « Travellers' Club ».

(2) Cf. Chapitre X.

(3) La direction du Club a bien voulu me communiquer la liste de membres honoraires étrangers avant 1830, ce dont je la remercie. Je me suis adressée également à « l'Athenæum », mais ses archives ne remontent pas jusqu'en 1830.

(4) Il est bien possible que des Français lettrés et artistes aient reçu l'hospitalité des clubs de Londres vers la fin de la Restauration. Sutton Sharpe fit recevoir Stendhal à « l'Athenæum » en 1838; il peut bien l'avoir introduit dans des clubs dès 1827, et Delacroix également, qu'il connaissait et qui passa trois mois à Londres en 1825 (Cf. Chapitre X, p. 184-6).

ensemble les clubs londoniens dont ils avaient apprécié la parfaite tenue, l'installation confortable, les ressources de tout genre qu'ils y trouvaient, et enfin les rapports agréables et cordiaux entre collègues que l'on entretenait dans leurs salons. Ils se disaient qu'ils devraient bien chercher, dans l'avenir, à réaliser, à Paris, un ensemble pareil à ces installations. Leur but était de rapprocher entre elles les différentes nationalités, anglaises et autres, sur un terrain où régnerait la plus parfaite cordialité. »

Ces deux cousins fondateurs du Cercle étaient, le Français, le comte Jean de Greffulhe, et l'Anglais, M. Urbain Sartoris. Comme collaborateurs, ils eurent plusieurs Français qui avaient beaucoup demeuré ou voyagé en Angleterre, et dont quelques-uns avaient des parents anglais : le duc de Grammont et son fils le duc de Guiche; le comte Alfred d'Orsay ; le duc de Mouchy (1) ; le comte de Montalembert, et d'autres. Le cercle s'appela à l'origine « Cercle Français », et ne prit qu'en 1828 le nom de « Cercle de l'Union » en même temps qu'il adoptait pour armes celles des Maisons de France et d'Angleterre qu'il a conservées jusqu'à nos jours; mais il paraît avoir eu, dès le début, ce caractère international que voulaient lui donner les fondateurs. Il fut composé moitié de Français, moitié d'étrangers (2), et, comme dans les clubs de Londres, les ambassadeurs pouvaient devenir membres de droit sans subir le ballottage ; le corps diplomatique usait pleinement de ce privilège, et le cercle eut toujours un certain caractère diplomatique. De plus, un article spécial du règlement conservait leurs privilèges aux membres qui quittaient momentanément Paris par suite de leurs devoirs diplomatiques.

Le cercle acquit vite une haute réputation des deux côtés de la Manche. On lit dans une lettre de Palmerston, écrite en décembre 1829 : « Le nouveau club qui a été établi ici l'année passée (3) est fort prospère; j'en ai été élu membre. C'est fort commode pour le voya-

(1) Cf. p. 173, pour les voyages de ceux-ci en Angleterre et leurs rapports avec les Anglais. Dans le premier Comité du Cercle (la direction a bien voulu m'en donner la liste) figurent plusieurs Français qui fréquentaient les clubs de Londres : trois d'entre eux étaient membres honoraires du « Travellers' Club », à voir : le comte Jules de Polignac, le duc de Talleyrand et le comte de Pourtalès.

(2) D'après Yriarte (« *Les Cercles de Paris* », Paris, 1864), c'est de 1830 que date le 1er article additionnel : « Le nombre des membres du cercle étant de 300, il y aura 150 Français et 150 étrangers. »

(3) Cette phrase paraît indiquer que ce n'est qu'avec le changement de nom en 1828 que les membres anglais furent admis de moitié avec les français.

geur de passage à Paris : on a un pied-à-terre où l'on peut recevoir tout de suite les nouvelles, trouver de la société, apprendre qui est ici et ce qui se passe. (1)

Ainsi, « l'Union », fidèle à son nom, facilitait les rapports entre une élite anglaise et française sous les dernières années de la Restauration et plus tard. Environ cent cinquante Anglais éminents : — hommes d'Etat, nobles, officiers de l'armée ou de la marine — fréquentaient le cercle comme membres permanents; en outre, il y avait de nombreux membres honoraires (parmi le corps diplomatique, attachés militaires, etc.) et quelques membres temporaires; et tous ceux-ci étaient mis en rapport, dans les salons de l'Union, avec les hommes les plus distingués et les plus intéressants de la France, dont beaucoup appartenaient à l'ancienne noblesse légitimiste, mais qui comprenaient aussi des hommes d'autres idées et traditions comme Sébastiani, par exemple, et Flahault. Ce contact permettait à des gens des deux nations qui dirigeaient en partie les destinées de leur pays, de mieux se connaître, et par là, de mieux se comprendre.

Enfin un signe de sympathie entre les deux aristocraties se voit dans les nombreux mariages anglo-français qui eurent lieu vers cette date. Dans certaines familles c'était presque une tradition que de rechercher des alliances dans l'autre nation (2). Pendant la Révolution et sous l'Empire, des émigrés français se marièrent avec des Anglaises : le comte René de Montalembert, par exemple, épousa Miss Forbes, et M. d'Arblay prit une femme anglaise, Miss Fanny Burney. Sous la Restauration les mariages anglo-français étaient communs : le prince Jules de Polignac épousa une Anglaise en premières et en secondes noces, d'abord Miss Macdonald, ensuite Miss Campbell ; le comte de Flahault, fils de M^me^ de Souza, épousa Lady Keith, le duc de Coigny Miss Dalrymple-Hamilton, Sir Charles Potter

(1) Citée par Lady Airlie, dans « *Lady Palmerston and her times* », Londres, 1922, I, 167.

(2) Ce serait tout naturel, par exemple, pour les familles catholiques de l'Angleterre, et pour les descendants français de réfugiés jacobites.

Mlle de Vaublanc, Lord Tankerville la sœur du duc de Guiche; et l'on pourrait ajouter bien d'autres noms à la liste. (1)

A vrai dire, un motif pécuniaire commençait à entrer en ligne de compte dans ces mariages sous la Restauration. Beaucoup de nobles français, ayant perdu leur fortune, rétablissaient leur position par un mariage riche, et cherchaient une héritière anglaise pour redorer leur blason. La chose était connue; les contemporains la signalent. M^me^ de Boigne, demeurant à Londres au commencement de la Restauration, note dans ses « *Mémoires* » : (2) « Le duc de Rohan vint étaler son importance en Angleterre dans l'espoir que son titre lui procurerait la main d'une riche héritière. » Un Anglais affirme que tous les jours on voyait dans les journaux des annonces insérées par ceux qui désiraient épouser une riche Anglaise; et il déclare que beaucoup de familles trop crédules, et qui n'appartenaient pas à la bonne société anglaise, se laissaient duper par de faux comtes et barons français qui n'étaient que des aventuriers. (3)

Mais à part ces mariages de pur intérêt, le grand nombre de mariages anglo-français faits sous la Restauration ne pouvaient que rapprocher les familles intéressées, et concilier pour la génération nouvelle les traditions et la culture des deux pays.

(1) Egalement M. de Chevigné à Miss Seymour ; M. de Delamarre à Miss Caulfield; M. de Nadaillac à Miss Mitchell; le comte de Chabannes à Miss Ellice ; le duc de Castries à Miss Coghlan ; le marquis de Choiseul à la fille de Lord Southwell; A. de Vigny à Miss Bunbury; et A. de Lamartine à Miss Birch (Cf. ch. VIII, p. 158).

(2) II, 286.

(3) T. Raikes : « *Journal* », London, 1858, I, 258-9.

CHAPITRE VI

LIBERAUX ANGLAIS ET FRANÇAIS

Une libérale des Royaumes-Unis : Lady Morgan. — Sa visite en France en 1816; impressions sur la société parisienne; succès auprès de tous les partis. — Publication de « la France » *en 1817; manifeste inattendu de libéralisme; critique français et anglais; satisfaction des libéraux; opportunité et utilité du livre. — Séjour en France en 1818-19; persécution par les ultras; accueil enthousiaste chez les libéraux; succès de son salon. — Relations intimes : La Fayette, Denon, les Broglie, A. de Staël, B. Constant, etc. — Relations avec l'opposition extrémiste : M^me^ d'Houchien, Manuel, Rouget de Lisle, les francs-maçons, Béranger; départ 1819. — Rentrée en France en 1829; son deuxième livre; peu de bruit; relations avec les romantiques; respect de la jeune école.*

C'est peut-être entre les libéraux des deux nations que s'établirent sous la Restauration les relations sociales les plus nombreuses et les plus cordiales. Ils avaient en effet une grande communauté d'intérêts et de sympathies, et les Français avaient bien des raisons pour étudier et pour imiter l'Angleterre, et pour bien accueillir leurs confrères Whigs.

Mais avant d'étudier d'une façon générale le rapprochement qui eut lieu sur ce terrain, signalons de la part du libéralisme britannique un manifeste éclatant et isolé, et qui eut en France un grand retentissement. Il s'agit du livre de Lady Morgan, « *La France* », paru en 1817.

D'humble naissance irlandaise, Sydney Owenson parvint à faire son chemin dans la vie, grâce à ses talents littéraires, à son esprit, à son goût pour la conversation, et grâce surtout à son énergie infatigable. Aidée par des protecteurs, elle put suivre son penchant pour la littérature, publia plusieurs romans, et acquit ainsi une certaine réputation. A son mariage avec Sir Charles Morgan elle fit son début dans le grand monde à Londres. Ses romans, qui décrivaient la vie en Irlande, avaient été traduits en français et eurent du succès à Paris, où l'on s'intéressait toujours vivement au sort de l'Irlande. Lady Morgan fut donc précédée par sa réputation d'auteur, et à son arrivée à Paris au printemps de 1816 toutes les portes s'ouvrirent pour elle.

C'était le moment où les étrangers avaient beaucoup de difficultés à pénétrer dans la société française; Lady Morgan elle-même en convient. Mais elle ajoute qu'une réputation littéraire et des recommandations personnelles étaient un passe-partout infaillible, et ne manquaient jamais de procurer un accueil hospitalier. Elle fut ainsi reçue dans des maisons de toutes les nuances politiques; ses sympathies personnelles la portaient de préférence vers les libéraux, mais en 1816 elle ne s'exprimait pas trop haut sur la politique, et les ultras la fêtaient autant que personne. « Il m'est souvent arrivé », dit-elle, (1) « d'entendre dans la même soirée les discussions les plus opposées et les opinions les plus contradictoires, assistant à un dîner de royalistes, prenant le thé chez les ultras, soupant avec des républicains, et parcourant ainsi l'échelle politique tout entière. » Comme elle était venue dans l'intention d'écrire un livre sur l'état actuel de la France, cette entrée libre était une aubaine; tandis que l'attente de son livre excitait la curiosité et l'intérêt.

Enchantée de ce bon accueil, Lady Morgan était déterminée à profiter de chaque instant; elle voulait tout voir, tout faire, tout entendre, pendant son séjour à Paris. Elle va à l'Opéra, au spectacle de la cour, elle assiste à la première séance de l'Institut royal, à l'exposition du trousseau de la duchesse de Berry; elle visite tous les monuments et tous les musées, et fait de longues courses autour de Paris, essoufflant ses amies françaises; et le soir elle va d'un salon à un autre, animée d'un enthousiasme inépuisable. Elle se fait un devoir de connaître toute célébrité : écrivain, savant, homme d'Etat — ou duc. Dans

(1) Lady Morgan : « *La France* », Paris, 1817, I, 161. C'est la traduction de Lebrun des Charmettes, dans laquelle je prendrai les citations.

son livre défile une longue suite de personnages éminents qu'elle a connus, accompagnés chacun d'une petite notice flatteuse : entre autres Denon, Cuvier, l'abbé Morellet, Suard, Ginguené, Lemercier, Ségur, Talma. Avec certains, il ne s'agit que d'un simple échange de politesses ; et il arrivait que ce fût voulu : — certaine petite notice malicieuse sur Chateaubriand donne à entendre qu'il ne recherchait pas la compagnie de « milady Morgan »; elle l'aperçoit dans le salon de la princesse de la Trémouille, entouré « de quelques ultra-douairières; et lui qui salua toutes les rivières, tous les arbres, tous les rochers depuis Paris jusqu'à Constantinople, semblait dans la société ne pouvoir saluer que sa propre importance ». (1) En d'autres cas ces rencontres furent le commencement d'une vraie amitié, avec Denon, par exemple, avec Cuvier aussi et Ségur.

Lady Morgan désirait tout naturellement faire la connaissance des femmes auteurs à Paris, et elles de leur côté s'empressèrent de la recevoir. M^me^ de Staël ne s'y trouvait pas alors, mais Lady Morgan alla voir M^me^ de Souza, et M^me^ de Genlis. Celle-ci s'était retirée dans un couvent de Carmélites, n'allait plus dans le monde, et ne recevait guère, même ses amis intimes; de sorte que Lady Morgan à son arrivée à Paris, craignait ne pouvoir la voir. Mais n'ayant pas l'habitude de s'arrêter devant les obstacles, elle lui écrivit; M^me^ de Genlis fit exception en sa faveur, répondant en anglais que « The name of the author of such charming works is as well known to M^me^ de Genlis as it ought to be ; althrough she lives in a great solitude, she will be charmed to know personally her, the sentiments of whose soul she already loves and adores. » (2) Lady Morgan alla donc la voir au couvent, et leur premier entretien fut suivi d'autres, aussi fréquents que le permettaient la retraite de M^me^ de Genlis et les engagements nombreux de Lady Morgan. La vive Irlandaise plut à M^me^ de Genlis, qui nota dans une lettre écrite vers ce temps : (3) « Lady Morgan est gaie, naturelle, et très aimable. »

Malgré son assiduité aux réceptions, Lady Morgan avoue que les salons parisiens lui paraissaient souvent froids et cérémonieux et qu'elle aimait infiniment mieux les réunions en petit comité où l'on pouvait causer et discuter d'une façon plus intime. Les salons royalistes surtout la gênaient. « Dans les cercles de l'ancienne noblesse,

(1) Lady Morgan : *France*, I, 322.

(2) Lady Morgan: « *Memoirs; autobiography diaries and correspondence* », Londres, 1863, II, 41 (lettre du 8 juin 1816).

(3) M^me^ de Genlis : « *Lettres inédites à son fils adoptif Casimir Baecker* », Paris, 1902, p. 224.

tout est formel et guindé, à un point qui impose une contrainte continuelle. Les dames sont toutes assises en rond ; les messieurs s'appuient sur le dos de leur chaise, ou se rassemblent en petits groupes. Chacun se lève quand un nouveau personnage arrive, et reprend aussitôt sa place, qu'il ne quitte définitivement qu'à l'instant de son départ. On ne s'y donne ni peine ni mouvements pour se faire remarquer, et l'on n'y change pas de place par esprit de coquetterie. Tout est en repos, tout est paisible, au milieu du peuple le plus animé et le plus enjoué de l'univers. » (1) Cette tranquillité n'était pas le fait de Lady Morgan, et l'on se figure bien que l'activité fiévreuse de la petite Irlandaise étonnait fort dans quelques-unes de ces dignes assemblées ; elle-même le constate : (2) « Mon agitation continuelle et mon activité causaient autant de surprise que d'étonnement, et l'on citait comme une chose sans exemple dans l'histoire des promenades des femmes, ma marche constante à pied dans les rues et dans les jardins publics de Paris, et la course que j'avais faite autour des murs de presque toute cette ville. » Elle n'était pas sans étonner parfois jusqu'aux gens du peuple par ses habitudes ; toujours prompte à rapporter une anecdote amusante, qu'elle ait ou non prêté à rire dans la circonstance, elle décrit une rencontre d'Irlandaises sur le Pont Neuf. Deux femmes du peuple, témoins de leurs embrassements affectueux, « s'en amusèrent au point de ne pouvoir s'empêcher d'en rire, et l'une dit à l'autre avec un ton de gaieté ironique : « Seigneur Dieu ! A-t-on jamais vu une pareille amitié ? Comment donc ! c'est une passion, c'est une rage ! » (3)

Mais, somme toute, Lady Morgan acquit en 1816 les suffrages de la société parisienne; on lui passait des excentricités, des extravagances, en faveur de sa gaieté, de sa vivacité, de sa franchise, de sa bonne humeur, qualités d'autant plus appréciées qu'on les considérait comme rares chez une Anglaise : — car Lady Morgan, bien qu'Irlandaise, s'identifiait presque entièrement, et dans sa propre pensée et dans la pensée des Français, avec les Anglais d'Angleterre. S'il est vrai qu'elle se soit plu à exagérer son succès, notant soigneusement dans son journal chaque visite, faisant imprimer avec une vanité assez puérile les billets flatteurs qui lui furent adressés, donnant à entendre qu'on la recherchait là où souvent elle faisait elle-même les premières avances — s'il en est ainsi, on ne peut pourtant pas nier que son succès ait été considérable, bien que de courte durée.

(1) « *La France* », I, 165.
(2) *Ibid*, I, 166.
(3) *Ibid*, II, 102-3.

Son passage à Paris a peut-être laissé moins de traces qu'on n'aurait cru dans les mémoires et les lettres de l'époque; mais les libéraux étaient préoccupés de questions graves, et les ultras, un an plus tard, se seraient bien gardés d'avouer les attentions qu'ils prodiguaient en 1816 au futur auteur de *la France*. Les allusions des critiques, les notices des journaux quand parut son livre, confirment la description que fait Lady Morgan de sa réception à Paris : dans un article du *Journal de Paris* (1) on lit : « Cette femme n'est pas jolie; mais elle a beaucoup d'esprit, une physionomie animée, des yeux vifs, une sensibilité de roman; elle a été courue, fêtée, adorée dans nos cercles. »

Des témoignages extérieurs par-ci par-là lui donnent également raison. M^me^ Patterson Bonaparte, l'Américaine, première femme de Jérôme Bonaparte, et qui était à Paris en 1816 et liée avec Lady Morgan, lui écrit après son départ pour exprimer les regrets de ses amis de Paris en la perdant ; ils en parlent toujours, lui envoient des messages : Denon, M^me^ d'Houchien, Gérard, les Beauvau, les Rochefoucauld, les Suard, M^me^ de Villette. A l'entendre, Paris résonne encore des louanges de Lady Morgan : (2) « Les Français vous admirent plus que toute autre Anglaise qui se soit montrée ici depuis Waterloo ; ... tout le monde dit que vous êtes dépourvue de toute affectation et pédantisme, et qu'il n'y eut jamais personne d'une aussi haute réputation qui se donnât moins d'airs en société. Bref, je vous assure en toute vérité que jamais de ma vie je n'ai entendu louer personne à ce point. » Deux mois plus tard elle écrit : (3) « Si j'écrivais tout ce que me disent vos amis et admirateurs, je ne poserais jamais ma plume. M^me^ d'Houchien, les Gérard, etc., me demandent de vous parler d'eux ; ils trouvent tous qu'il est absurde que vous ayez quitté Paris. » Et encore, au mois de mai 1817, à la veille de la publication de « *la France* » : (4) « C'est en France que vous devriez demeurer, car on vous aime et admire tant ici. Aucune Anglaise n'a reçu les mêmes égards depuis vous. » Et pour montrer ce qu'on pouvait dire à cette date et ce que Lady Morgan peut avaler (c'est elle qui l'imprime), citons la conclusion de cette lettre : « Comme vous devez être heureuse de faire résonner ainsi le monde de votre

(1) Le 25 juillet 1817.

(2) Lady Morgan : « *Memoirs*, etc. », II, 42 (Lettre de M^me^ Bonaparte, septembre 1816).

(3) *Ibid*, II, 45.

(4) *Ibid*, II, 63.

nom ! Mme de Staël et Mme de Genlis sont oubliées ; et si la gloire vaut quelque chose à vos yeux, votre visite à Paris était un succès brillant. Je vous assure (et vous me savez sincère) qu'on parle de vous plus que de toute autre personne de nos jours. »

Après une tournée en province, au cours de laquelle elle fit un séjour chez Ginguené à Eaubonne, et un autre à Lagrange chez Lafayette, l'objet de sa plus haute admiration, Lady Morgan retourna en Angleterre pour écrire son livre sur la France. En attendant, comme on l'a vu, elle ne fut pas oubliée à Paris, où l'on attendait avec impatience la publication de l'ouvrage.

*
**

Quand *la France* de Lady Morgan parut en juillet 1817, en anglais et en français simultanément, les ultras s'aperçurent qu'ils avaient recueilli un serpent dans leur sein ; car le livre respirait à chaque page du mépris pour l'ancien régime, de l'admiration pour les progrès faits depuis la révolution. Tout en déplorant les excès et les crimes de la révolution, Lady Morgan reconnaît les bienfaits immenses qu'elle a rendus à la nation, aux paysans surtout, en les délivrant de la féodalité, en les rendant propriétaires de leurs terres. Elle ne perd aucune occasion de blâmer l'ancien régime, dont les dernières années étaient, à son avis, l'époque la plus noire qui puisse exister. Elle affirme que le despotisme et la corruption du 18e siècle furent la cause de la révolution, que celle-ci fut d'abord un mouvement noble et généreux vers la liberté, mais que l'excès de misère qu'avait souffert auparavant le peuple le fit tomber dans l'excès de la cruauté lorsqu'il arriva au pouvoir. Elle fait remarquer que la génération coupable des atrocités de la Révolution a disparu, et elle blâme ceux qui en veulent encore à la France actuelle des crimes de la Terreur.

Elle ne se fait pas faute de dire leurs vérités aux ultras de 1816, qui entretiennent encore les vieilles rancunes au lieu de travailler à la paix : (1) « Les mêmes gens qui confondent à dessein les principes constitutionnels avec les idées démocratiques, se plaisent à rappeler et à mettre en avant les horreurs de la Révolution, comme les fantômes dont on veut effrayer les enfants. On conjure l'ombre des

(1) « *France* », I, 118-9.

crimes ensevelis depuis longtemps, pour répandre la terreur, éveiller l'indignation, ranimer les préjugés, et rendre le peuple de deux grandes nations victime de l'anciennne maxime politique : « Divisez pour régner. » Mais on devrait se rappeler qu'on a vu disparaître la génération qui s'est rendue coupable de ces atrocités. » Elle a des mots aussi durs que justes sur les émigrés rentrés, sur leur attitude intransigeante envers la masse de la nation qu'ils stigmatisent du nom d' « enfants de la Révolution ». Ce sont ces derniers qui, à son avis, sont les vrais Français, l'essence de la nation ; et pourtant (1) « C'est parmi ces gens qui méprisent les vieux systèmes, ces disciples vigoureux d'une philosophie pratique, ces « enfants de la Révolution », qu'une race qui ne peut secouer ses anciens préjugés, voudrait encore répandre sa froide influence sur une énergie brûlante. » Elle jette à pleines mains le ridicule sur les émigrés, et condamne sans merci le parti des ultras, composé (2) « de jeunes gens conduits par des chefs encore plus jeunes, ayant plus d'ambition que de cupidité, plus attachés à leur faction qu'au représentant des Bourbons, [et qui] voulaient tenir le gouvernail de l'Etat, diriger sa course, et jouir de tous les honneurs du triomphe ».

On pense bien qu'une telle attaque fit jeter les hauts cris aux ultras, et que toutes les louanges prodiguées à quelques individus en particulier ne firent pas pardonner cette âpre critique. On cria tout de suite à la révolution, à la trahison ; dans les salons on tonnait contre Lady Morgan, et journaux et périodiques s'en donnaient à cœur joie. On lui reprochait d'avoir trahi la confiance qui lui fut accordée, d'être venue dans l'intention mercenaire de convertir en argent comptant les connaissances qu'elle avait acquises comme amie ; mais avant tout, on portait sur son livre ce jugement qu'exprime « *la Quotidienne* » (3) : « ce n'est pas un tableau de la France, c'est une apologie de la Révolution ». La « *Gazette de France* » également lui consacra deux articles sévères (4), blâmant ses sympathies révolutionnaires, l'accusant d'avoir fait un ouvrage superficiel, d'après des renseignements peu dignes de foi, et des observations peu étendues. La discussion ne se borna pas aux propos de salons et aux articles de journaux ; un petit livre, « *Observations sur le livre de Lady Morgan*

(1) *Ibid*, I, 138-9.
(2) *Ibid*, I, 140.
(3) *Quotidienne*, le 5 août 1817.
(4) Les 8 et 16 août 1817.

intitulé « *la France* », (1) fut publié par Defauconpret, auteur d'une traduction interdite de « *la France* », (2) Defauconpret reconnaît à Lady Morgan une impartialité et un souci de la vérité inconnus aux autres auteurs d'ouvrages analogues, il constate qu'elle parle de ce qu'elle a vu, et qu'elle tient ses renseignements de première main. Mais lui aussi déplore le parti pris qui, à son avis, fausse tout l'ouvrage : « C'est d'attribuer exclusivement à la Révolution tout ce que la France offre d'utile, de sage, de louable ; de blâmer sans pitié tout ce qui existait avant cette époque, et de montrer le même esprit d'hostilité contre le système de Gouvernement sous lequel elle a le bonheur de vivre aujourd'hui. »

De l'autre côté de la Manche s'élevèrent également des clameurs ; les Tories attaquaient le livre sur le même terrain que leurs confrères en France, condamnant les tendances révolutionnaires de l'auteur, l'accusant de fomenter des discordes et de vouloir susciter des troubles contre l'autorité tant en Angleterre qu'en France. La « *Quarterly Review* » publia une attaque violente, écrite par Croker; d'autres périodiques — « *Blackwood's* », « *the Mail* », « *the Packet* », adoptèrent la même attitude. Le professeur Playfair entreprit une réfutation en forme, et publia un livre : « *France, as it is, not Lady Morgan's France* », (3) où il conteste en tout point les assertions de Lady Morgan, cherche à réhabiliter l'ancien régime, à prouver que la Révolution n'avait pas amélioré le sort du paysan, et que la prospérité actuelle du pays est moins grande que ne le croyait Lady Morgan. Il l'accuse également d'avoir fait beaucoup de tort aux Anglais venant en France, en rapportant dans son livre les entretiens privés, en y nommant sans autorisation ceux qu'elle avait connus.

Si les ultras s'indignaient du livre, les libéraux par contre l'approuvaient fort, et en savaient bon gré à l'auteur. L'attente des libéraux avait été pleinement justifiée, et chez M^me^ de Staël, M^me^ de Labriche, et dans les cercles moins royalistes encore où Lady Morgan était connue, tout le monde en parlait avec enthousiasme. La presse libérale louait l'ouvrage, au moins dans sa partie politique ; le « *Journal de Paris* » publia un article flatteur, (4) et Benjamin Constant le loua dans le « *Constitutionnel* ».

(1) Paris, 1817.

(2) Cf. Lady Morgan : « *Passages from my autobiography* », p. 117-8.

(3) Londres, 1819.

(4) Le 25 juillet 1817.

Une partie du livre de Lady Morgan fut universellement condamnée — celle qui traite de la littérature anglaise et française. L'école romantique et anglophile n'existait guère en France en 1817, et les jugements littéraires de Lady Morgan firent scandale ; ceux même qui louaient sa politique déploraient son goût en fait de littérature ; plusieurs hommes de lettres (1) entreprirent de lui faire voir son tort, et aucune voix ne se leva pour défendre les jugements de celle qui ne goûtait pas la littérature classique, et qui préférait Shakespeare à Racine.

Reste à déterminer si ce livre de Lady Morgan méritait de faire tant de bruit, d'exciter une discussion aussi vive. Convenons tout de suite que certaines parties du livre ne valent rien, que l'auteur montre, dans son insistance sur ses relations avec la noblesse, une vanité puérile et un snobisme en pleine contradiction avec ses principes libéraux ; qu'elle flatte tout le monde, même ceux qu'elle attaque autre part ; qu'elle forme des conclusions générales sur des observations peu étendues ; ses critiques avaient raison aussi quand ils disaient que ses sympathies pour la Révolution l'aveuglaient parfois, la portaient à croire que 1789 avait réalisé l'âge d'or. Mais, toute part faite à la mesquine vanité et aux erreurs, il n'en reste pas moins vrai que « *La France* » renferme beaucoup d'observations fines et intéressantes, de jugements justes et pénétrants. Ce franc manifeste de libéralisme venant d'un sujet britannique méritait de faire sensation ; c'était en quelque sorte l'antidote aux ouvrages du genre de ceux de John Scott ; Lady Morgan le voulait ainsi, ayant l'intention de réfuter les calomnies de ceux qui passaient trois semaines à Paris, n'en voyaient que les dehors, et retournaient en Angleterre publier leur « *Voyage à Paris* ». En décrivant les progrès faits depuis la révolution, elle insiste sur la fausseté des assertions de Scott, en ce qui, par exemple, concerne la mendicité : (2) « Les lois dirigées en France contre la mendicité ont été rigoureusement exécutées depuis le commencement de ce siècle, et les effets de cette mesure salutaire se font encore sentir ; mais la meilleure loi, la loi qui combat son existence le plus sûrement, c'est la sobriété qui règne universellement parmi le peuple, et son industrie naturelle » ; on doit avoir remarqué « que les rues de Paris offrent aux yeux moins de misère, moins de besoin, moins de mendicité, que n'y en avaient

(1) Cf. Defauconpret : « *Observations,* etc. » ; Dupin : « *Lettre à Milady Morgan sur Racine et Shakespeare* », Paris, 1818.

(2) « *La France* », II, 97.

trouvé les voyageurs qui avaient visité cette capitale avant cette époque ».

Lady Morgan contribuait ainsi à éclairer le public anglais sur la France nouvelle, sur les effets de la Révolution, et à défendre les Français contre des attaques répétées. Elle voyait souvent plus juste et se montrait plus impartiale que ses critiques français ; on pourrait mettre en parallèle deux aperçus sur les partis politiques de l'époque. Lady Morgan en distinguait quatre en France : les ultras, qui voulaient faire revivre l'ancien régime ; les royalistes modérés, qui voulaient conserver par la prudence ce qu'ils avaient gagné ; les constitutionnels, attachés au gouvernement libéral indépendamment de telle ou telle dynastie ; et les impérialistes. Defauconpret, l'un des plus modérés de ses adversaires, la reprend sur cette division, disant qu'elle paraît ignorer (1) « que si quelques légères différences d'opinion séparent les trois premières classes, toutes ces nuances se confondent dans une seule couleur, l'attachement au gouvernement établi, l'amour pour l'antique dynastie qui nous a été rendue, et qu'au moindre choc on verrait ces trois partis se rallier autour du trône et ne former qu'un seul faisceau. Quant aux autres, ce n'est plus en France qu'il faut les chercher; ou s'il s'en trouve encore quelques-uns dans ce royaume, honteux de leur petit nombre, cachant dans l'ombre des sentiments qui attireraient sur eux plus de mépris encore que d'indignation, le seul soin qui doit les occuper est celui de faire oublier leur existence. »

Somme toute, malgré les critiques défavorables, Lady Morgan avait écrit un livre sain et libéral, qui provoqua une discussion utile, et qui justifia ces lignes de son traducteur : (2) « L'esquisse que Lady Morgan a tracée de notre pays se distingue par un caractère qui ne s'est présenté jusqu'ici dans rien de ce que les Anglais ont écrit sur la France depuis deux ans : la justice et l'impartialité. Elle a secoué le préjugé national, ou plutôt elle ne l'avait pas conçu. Si elle commet quelques erreurs, on voit qu'elles sont indépendantes de sa volonté. Elle repousse, en plusieurs endroits, les calomnies imprimées contre les Français par des auteurs ses compatriotes; et dans les diverses comparaisons qu'elle établit entre nos mœurs et celles de sa patrie, elle porte souvent la candeur jusqu'à nous donner une préférence décidée. »

*
**

(1) « *Observations, etc.* », p. 137-8.
(2) « *La France* », Préface du traducteur, p. VI.

Au plus fort de la tempête provoquée par « *La France* », Sir Charles et Lady Morgan avaient, paraît-il, (1) reçu du gouvernement français la défense de revenir en France. Mais, s'appuyant sur les avis rassurants de leurs amis parisiens, ils ne firent aucune attention à cette consigne, et revinrent à Paris au mois d'août 1818, pour se fixer en France pendant neuf mois. Cette visite est racontée tout au long dans le journal (2) que Lady Morgan tient au profit de ses amis en Angleterre, et où elle fait entrer de nombreux billets et lettres reçus de ses amis français.

A son retour à Paris Lady Morgan, comme on le pense bien, trouva fermée la porte des ultras. Quelques-uns restèrent fidèles à leur amitié, tout en désapprouvant ses opinions : telle la princesse de Craon, (3) parente de la famille Beauvau, avec laquelle Lady Morgan conservait des relations très amicales. Quelques rares ultras surmontèrent leur dégoût pour « la révolutionnaire », attirés qu'ils étaient par sa réputation de femme d'esprit; Lady Morgan décrit la visite du vicomte d'Arlincourt, qui se fait annoncer chez elle en disant : (4) « Je me présente, milady, sans introducton, vous connaissez mes ouvrages sans doute; on m'appelle ici « le Virgile français »; exagération ! J'admire vos sentiments quoique je ne partage pas vos opinions, et je viens vous offrir mes hommages en fraternité d'auteur. » Mais les ultras en général ne se privaient pas de médire d'elle et de son livre; nous avons déjà raconté (5) la « persécution » qu'elle subit, et comment elle se décida à quitter le faubourg St-Germain, ce quartier « démodé et morne » « forteresse de tous les vieux émigrés ultras », (6) pour s'établir dans la rue d'Anjou, faubourg St-Honoré, « dans le quartier brillant ». Dès lors elle se jeta dans les bras des libéraux, et profita pleinement du succès qu'on était tout prêt à lui accorder dans ce milieu.

Le moment était, en effet, singulièrement favorable à la réception de l'auteur de *la France*. Les années 1817 à 1819 furent témoins, en

(1) Cf. W. Fitzpatrick : « *Lady Morgan ; her career, literary and personal, with a glimpse of her friends, and a word to her calumniators* », Londres, 1860, p. 195. Cf. aussi Lady Morgan : « *Passages from my autobiography* », p. 52, 118, 152, 223.

(2) « *Passages from my autobiography* », Londres, 1859. (La reliure porte simplement comme titre : *Diary.*)

(3) Cf Lady Morgan, *ibid*, p. 58.

(4) *Ibid*, p. 171.

(5) Cf. Chapitre III, p. 44-5.

(6) Cf. « *Passages from my autobiography* », p. 123-4.

France, d'un puissant élan de libéralisme. L'opposition avait remporté un premier triomphe avec la dissolution de la Chambre « introuvable » en septembre 1816; sous le ministre Richelieu on vit la réduction de l'armée d'occupation en 1817, puis son départ au printemps de 1818; et pendant ce temps le pouvoir des libéraux grandissait, pour aboutir à la formation du ministère Dessoles-Decazes à la fin de 1818. Un grand enthousiasme et une activité intense animaient le parti à cette époque, se manifestant tant par des brochures et des pamphlets, (1) que dans les discussions de salons, qui, au dire de plusieurs contemporains, se transformaient en véritables salles de débats, où l'on agitait des questions politiques et où l on développait les idées des libéraux. Lady Morgan est très frappée de cette poussée libérale, et en fait mention à plusieurs reprises : « Il y a en ce moment », écrit-elle, (2) « vingt fois plus de libéralisme et d'enthousiasme national [public spirit] en France qu'en Irlande, ou même qu'en Angleterre. Chaque vitrine est remplie de gravures de Lafayette et d'autres patriotes, et l'on publie ici des pamphlets qui seraient proscrits chez nous. Beaucoup le sont en effet ici; mais il ne paraît exister qu'un seul sentiment par tout le pays. La liberté de la presse n'existe pas pour les journaux, tout misérables qu'ils sont, dépourvus de nouvelles et de discussions; mais la nation s'en dédommage par le pamphlet et la caricature. » Elle constate également un grand progrès depuis sa première visite à Paris : « Il y eut ce soir », dit-elle, à propos d'une soirée chez Denon où Decazes était parmi les hôtes, « une liberté de parler, sur les hommes et les choses, qui me frappa beaucoup. C'est le moment le plus libre, pour l'expression dans le privé des opinions libérales, de même que c'est la période la plus tranquille que la France ait connue depuis 50 ans. Le changement qui s'est opéré depuis la publication de notre « *France* » en 1816 (3) est remarquable, et pourtant compréhensible. »

C'est donc dans ce foyer libéral que Lady Morgan entra en 1818, et elle fut tout de suite acclamée par les libéraux comme une des leurs. On considérait en effet qu'elle avait contribué par son livre à la cause du constitutionnalisme, la faisant connaître et la justifiant à l'étranger, et même en France : lors des élections de 1818, quand Lafayette parvint enfin à vaincre l'opposition des royalistes et à se

(1) Cf. surtout B. Constant.

(2) « *Passages from my autobiography* », p. 86.

(3) Préparé en 1816, le livre ne fut publié qu'en 1817.

faire élire, Lady Morgan note : (1) « Le triomphe est universel, et tout le monde dit que mon livre « *La France* » a fait la meilleure propagande pour Lafayette. »

Après un séjour chez Lafayette à Lagrange, Lady Morgan s'établit à Paris pour tout l'hiver de 1818 à 1819. Elle ouvre son salon, et reçoit tous les mercredis, jouissant pleinement de son succès, en faisant la chronique avec une vanité qui ne se rachète que par sa naïveté. Elle ne cache pas combien l'accueil de Paris lui tient au cœur : « Bien que Paris soit encore relativement vide », écrit-elle à son retour de Lagrange, « nous avons reçu beaucoup d'invitations dans les quelques jours suivant notre retour, et il est évident que j'ai gagné cent pour cent depuis ma dernière visite. » Ses premières réceptions eurent un succès qui alla au delà même de ses espérances ; ses salons étaient remplis « de tout ce qu'il y avait de plus distingué à Paris » ; (2) « personne ne s'en alla avant une heure environ — chose inconnue ici ; et tout le monde parut étonné de trouver à cette saison une assemblée si nombreuse et si distinguée... M. Constant me dit que dès qu'on saurait que j'ouvrais mon salon le soir, la moitié de Paris essayerait de s'y faire admettre ; et l'on nous a persuadés de louer un appartement plus grand, ce que je fais à contre-cœur, car nous sommes très bien ici. » Elle compte parmi ses admirateurs des artistes qui lui offrent leurs talents pour ajouter à l'agrément de ses soirées : tels Talma et M^lle^ Duchesnois, qui viennent jouer des scènes de « *Macbeth* » et du « *Sylla* » de Jouy ; (3) tel aussi ce M. Boucher, violoniste, qui, après avoir donné à son intention une matinée musicale où il la vante comme « son inspiration, » promet de venir jouer aux mercredis, et d'amener sa femme, « première harpiste de Paris », et tous les autres grands artistes. (4) Une assemblée de plus en plus nombreuse se réunit dans son salon, au point que l'on y étouffe, et que les messieurs restent debout dans l'antichambre : « Chaque jour nous allons davantage dans le monde, ou plutôt le monde vient davantage chez nous. La foule de personnes de toute nationalité qui se rassemble ici le mercredi soir est prodigieuse. Tout le monde demande la permission d'amener quelqu'un d'autre. » (5)

(1) « *Passages from my autobiography* », p. 151.

(2) *Ibid*, p. 125.

(3) *Ibid*, p. 216, 226.

(4) *Ibid*, p. 146, lettre de M. Boucher ; et p. 190-11, description de la matinée.

(5) *Ibid*, p. 216.

A côté de ses mercredis, les autres jours de la semaine se remplissent de visites; selon l'usage français, chaque salon s'ouvrait un jour de la semaine, et Lady Morgan va ainsi chez ses meilleurs amis un soir de chaque semaine, retrouvant du reste à peu près la même société : « Nous allons chez la princesse Jablonowski le dimanche, le lundi chez le duc de Broglie, le mardi chez le duc de la Rochefoucauld, le mercredi je reçois moi-même, et ainsi de suite toutes les semaines sans beaucoup changer, ce qui est beaucoup plus agréable que nos invitations formelles. » Partout elle est fêtée, flattée, et reçoit tous les témoignages d'une vive admiration : « J'ai eu une sorte de petit triomphe l'autre soir à l'Athénée », note-t-elle en décembre, « quand je suis allée entendre l'oraison de Constant sur Sir S. Romilly. Je suis entrée en retard, et toutes les places étaient prises. La princesse Jablonowski, qui était assise en avant, dit assez haut qui j'étais. Tout le monde s'est levé; on m'a fait place à l'instant, et tout le monde m'a offert sa place. On m'a enfin donné une chaise à côté de la princesse, qui jouissait fort de toute cette petite comédie. »

Faisons toujours la part de l'exagération dans la chronique de ce succès parisien si précieux pour Lady Morgan; toujours est-il qu'elle fut, pendant neuf mois, en relations journalières avec les principaux libéraux français, à un moment très important dans l'histoire du constitutionnalisme. Quelques-unes de ces relations, plus durables et plus étroites, méritent d'être étudiées en détail.

Le général Lafayette était en quelque sorte le héros de Lady Morgan. Il représentait à ses yeux tout ce qu'il y avait eu de noble, de généreux dans la Révolution; son enthousiasme pour la liberté, son désintéressement, son courageux refus de manquer à ses principes et de servir sous un pouvoir absolu — tout ceci lui valut l'admiration fervente de l'Irlandaise qui aurait bien voulu voir dans son pays un chef pareil. Aussi à son arrivée en France en 1816 fut-elle très désireuse de connaître le grand homme ; malheureusement il n'habitait plus Paris; il s'était retiré dans sa campagne de Lagrange, où il demeurait entouré d'une foule d'enfants et de petits-enfants. Lady Morgan se croit donc obligée de renoncer à le connaître ; mais voilà que le général, apprenant sa présence à Paris, l'invite avec son mari à faire un séjour à Lagrange. Pour Lady Morgan c'est le comble de la joie : (1) « nous entreprîmes notre voyage à Lagrange avec le même plaisir que le pèlerin fait les premiers pas qui doivent le con-

(1) « *La France* », II, 250.

duire au but que cherche sa dévotion. » Elle est enchantée de son séjour; enfin elle peut s'entretenir avec Lafayette des effets de la Révolution, de l'état actuel de la France, et se promener avec lui autour de la propriété en écoutant ses opinions sur la condition des paysans, sur les devoirs du propriétaire. Lui de son côté s'intéresse beaucoup à l'Irlande, aux malheurs et aux aspirations de ce pays.

De retour en Angleterre Lady Morgan consacra un long chapitre de sa « *France* » à la description de son séjour à Lagrange et de ses conversations avec son hôte, dont elle parla dans les termes les plus élogieux. Pendant ce temps, ils correspondaient; en août 1818 Lafayette écrit (1) pour presser les Morgan de revenir en France, les rassurant sur l'état du pays que certains disaient fort agité. A leur arrivée à Paris dans le cours du même mois, il écrit (2) de nouveau plusieurs fois, leur souhaitant la bienvenue, et les invitant à venir de nouveau à Lagrange, ce qu'ils font en septembre 1818.

Dans ce deuxième séjour à Lagrange Lady Morgan fit connaissance avec quelques-uns des hommes de la jeune génération libérale, qui faisaient partie du cercle cosmopolite qui se réunissait autour de Lafayette : Augustin Thierry, « jeune littérateur de beaucoup d'avenir »; (3) Ary Scheffer, le jeune artiste déjà connu et qui faisait en ce moment le portrait de Lafayette; Carbonel, « ce charmant compositeur de salon » ; et Auguste de Staël, qui « parle l'anglais comme nos jeunes Anglais du grand monde, auxquels il ressemble du reste beaucoup par sa mise et sa manière ». (4)

De retour à Paris au commencement d'octobre, Lady Morgan voit constamment Lafayette et les autres membres de sa famille au cours de l'hiver, les rencontrant presque tous les jours dans les salons libéraux qu'elle fréquente, ou chez elle. Après 1819, année où s'arrête son « Journal », les témoignages de leur amitié manquent; mais il paraît qu'ils correspondaient au moins de temps à autre. (5)

Parmi tous ses amis français, c'est peut-être pour le baron Denon que Lady Morgan avait l'amitié la plus profonde. Elle fit sa connais-

(1) « *Passages from my autobiography* », p. 3.

(2) *Ibid*, p. 61, 73.

(3) *Ibid*, p. 77.

(4) *Ibid*, p. 103. Cf. Aussi Mme de Broglie : « *Fragments sur divers sujets de religion et de morale* », Paris, 1840, p. 218. « Walter Scott a dit qu'il [A. de Staël] était le seul étranger qui parlât cette langue comme un homme du pays. »

(5) Cf. « *Passages, etc.* », Appendice, II, 455, lettre de Lafayette décrivant la révolution de 1830 et le rôle qu'il y joua.

sance en 1816 quand il était directeur du Louvre ; il lui fit les honneurs du musée, et également de sa collection privée d'antiquités et d'œuvres d'art, et il s'établit entre eux une amitié tendre et qui devait durer jusqu'à la mort de Denon. Lady Morgan venait souvent chez lui en 1816, se faisait montrer toutes les curiosités de son cabinet, depuis la main de Cléopâtre jusqu'au modèle du pied de la princesse Borghèse, et écoutait les souvenirs et les anecdotes de cet homme, qui avait été « page, ministre, et gentilhomme de la chambre de Louis XV, ami de Voltaire, intime de Napoléon, voyageur et historien de l'Egypte moderne, directeur du « Musée de France » alors que Paris était le musée du monde ». (1) Malgré de grandes différences de caractère et d'âge, (2) une grande sympathie s'établit entre eux ; après le départ de Lady Morgan, Denon lui écrit souvent, évoquant le souvenir de leurs bonnes heures de causerie, de leur parfaite entente. Il la tient au courant de ce qu'on dit sur son livre, qu'il loue beaucoup ; « Ma chère amie », écrit-il (3) le 12 août 1818, « les choses vont de mieux en mieux. Les journaux vous déchirent en morceaux, ce qui renforce votre parti ; on vous lit... On trouve très mauvais votre traduction ; on demande partout le texte anglais, et tout le monde se dispute les quelques exemplaires qui se trouvent ici. » Il lui donne des renseignements sur ses critiques, sur l'attitude des journaux, des conseils pour sa deuxième édition, et une note justificative contre ses détracteurs. (4) Autre part il dit : « On commence ici à pardonner votre ouvrage, et à vous rendre justice. On dit du mal du livre mais on l'achète, en anglais. Vous voyez donc que vos affaires ne vont pas mal. » (5)

Quand Sir Charles et Lady Morgan reviennent à Paris en 1818 Denon est entre les premiers à les accueillir, et dès lors c'est le compagnon le plus assidu de leur séjour à Paris ; il est de toutes les parties, de toutes les soirées, jouissant du succès de « sa bonne chère enfant », faisant faire son portrait, la conseillant en tout comme le fidèle ami qu'il était. Denon mourut en 1825 ; quand Lady Morgan revint à Paris en 1829, ses premières pensées se portèrent vers cet

(1) Lady Morgan : « *France in* 1829 », Londres, 1830, I, 40.

(2) Denon avait 70 ans en 1816.

(3) Lady Morgan : « *Passages from my autobiography* », p. 50-1.

(4) *Ibid*, p. 50-1.

(5) *Ibid*, p. 22.

ami disparu, et elle nota en des accents émus ses regrets, et ses souvenirs d'une grande amitié. (1)

Parmi les autres relations de Lady Morgan on trouve plusieurs chefs des libéraux. On a vu qu'elle allait régulièrement chez le duc et la duchesse de Broglie; la jeune duchesse, qui venait de perdre sa mère, M^me^ de Staël, et commençait à tenir son propre salon, témoigna une grande admiration pour Lady Morgan; M^me^ de Staël, sur son lit de mort, s'était fait lire « *la France* », et avait exprimé un vif désir d'en connaître l'auteur. Lady Morgan voyait également très souvent Auguste de Staël, frère de la duchesse de Broglie, et elle en parle souvent dans ses livres. C'était aussi chez les Broglie, en même temps que dans d'autres cercles libéraux, qu'elle voyait Constant, l'un de ses compagnons favoris. Constant avait écrit un compte rendu élogieux de « *la France* » lors de son apparition, et il s'empressa de faire la connaissance de son auteur à son retour à Paris; Lady Morgan se trouvait bien souvent dans sa compagnie, soit chez lui ou à ses propres mercredis, ou chez d'autres libéraux de leurs amis. Un autre collaborateur du « *Mercure de France* », et qui avait rendu compte de son livre dans ce journal, Jay, était de son entourage; tantôt il parlait littérature, tantôt il se récriait avec violence contre le gouvernement. Lady Morgan se trouvait aussi dans les bonnes grâces de Grégoire, évêque de Blois, qui louait beaucoup son livre; malgré la présence de deux évêques italiens, il embrassa Sir Charles Morgan, tout hérétique qu'il était, en lui disant que sa femme avait fait un bon ouvrage et qui exercerait une influence fort salutaire. (2)

En 1818, les « doctrinaires » n'étaient guère connus ; le groupe en était encore à son commencement, et n'avait que récemment pris le nom qui devint célèbre plus tard. Lady Morgan ne faisait pas beaucoup de cas de ce cercle qui devait compter ensuite plusieurs hommes qu'elle respectait beaucoup; en 1818 elle les trouve lourds et ennuyeux, très entichés de leurs propres opinions: elle leur accorde du mérite, mais pas de charme. Elle fait exception en faveur de Duvergier de Hauranne, qui offrait à son intention le dîner où elle fit connaissance du groupe; mais elle se trouva déplacée dans cette assemblée grave qui n'approuva pas ses essais de conversation frivole. (3)

(1) Cf. *France in* 1829 », I, 39-41.
(2) « *Passages from my autobiography* », p. 57.
(3) *Ibid*, p. 197-8.

A côté de ses amis de l'opposition constitutionnelle, Lady Morgan s'était liée avec l'élément plus extrémiste, républicain ou bonapartiste, donnant ainsi quelque prise à ses critiques qui l'accusaient d'intriguer contre le pouvoir. Elle était en relations intimes avec M^me^ d'Houchien, autrefois dame d'atours de l'impératrice Joséphine, et dont le salon était « bonapartiste tout pur » (1) ; on y voyait beaucoup de ceux qui avaient servi l'Empire, y compris Denon, Ségur, et le baron Benéval, autrefois secrétaire privé de l'Empereur. Lady Morgan connaissait également Manuel, pour qui elle avait une profonde admiration, et qu'elle appelle (2) « Manuel le pur et le brave, homme à racheter toute une génération de girouettes politiques ». Rouget de Lisle aussi s'approche de Lady Morgan, par l'intermédiaire de Grégoire, lui fait hommage d'un poème, et lui offre ses services de traducteur pour ses ouvrages futurs. (3) Il y a une petite teinte d'intrigue révolutionnaire dans les relations de Lady Morgan avec les Francs-Maçons; sous les auspices de M^me^ de Villette elle devint, au commencement de 1819, membre de la loge écossaise, et fut reçue avec des discours flatteurs et de longs applaudissements. Lady Morgan elle-même avoue (4) que c'était en somme une société anti-Bourbon, ce qui était à ses yeux un attrait de plus.

Il est difficile de dire si Lady Morgan connut Béranger en 1818; lors de sa visite à Lagrange, elle note qu'elle regrette bien de l'avoir manqué, ajoutant qu'elle fit sa connaissance dix ans plus tard; mais lorsqu'elle parle de lui dans sa « *France in* 1829 », elle dit expressément l'avoir rencontré en 1818 chez Jouy. En tout cas, qu'elle l'ait connu alors ou non, elle était du nombre de ses admirateurs dès 1818; aux soirées de Lagrange, les chansons de Béranger, rendues par Ary Scheffer, étaient très goûtées de la compagnie, et Lady Morgan parlait beaucoup du poète avec Lafayette. Quand elle revint en France en 1829, Béranger, condamné pour libelle, se trouvait à la prison de la Force, où il était du reste installé avec assez de confort, et où il pouvait recevoir ses amis. Lady Morgan, accompagnée de David et de Dumas, lui rendit visite, et eut avec lui de longs entretiens; elle lui consacra un chapitre de sa « *France in* 1829 », lui prodiguant de grandes éloges.

Lady Morgan quitta Paris le 3 avril 1819, excédée enfin, à l'en

(1) *Ibid*, p. 200.
(2) *Ibid*, p. 183.
(3) *Ibid*, p. 142.
(4) *Ibid*, p. 255.

croire, de son succès, et presque dégoûtée de sa « célébrité européenne. » En traversant la France en route pour l'Italie, elle put reconnaître que sa réputation s'était étendue au delà de la capitale. A Lyon, à son grand étonnement, on lui dit que les principaux habitants l'attendaient depuis plusieurs jours, qu'elle y était mieux connue qu'à Paris, et qu'on y avait lu tout ce qu'elle avait écrit. Le Maire de la ville allait leur rendre visite, avec les directeurs du Musée, de la bibliothèque : « et le meilleur, c'est que tout cela était littéralement vrai ». (1)

*
**

La célébrité de Lady Morgan, réelle cependant en 1818, était en grande partie due à l'à-propos de son livre et aussi de sa visite à Paris; elle fut de courte durée. Quand Lady Morgan revint en France en 1829, et qu'elle publia l'année suivante sa « *France in* 1829 » (2) l'ouvrage attira beaucoup moins d'attention. C'est qu'en Angleterre la première curiosité était passée, ses idées politiques ne faisaient plus scandale, tandis qu'en France elle n'était plus l'adhérent inattendu à la jeune cause du constitutionnalisme. Elle retrouva à Paris de vieux amis : les Ségur, le comte de Tracy, parent de Lafayette. Mais l'intérêt de sa visite de 1829 consiste surtout dans ses relations avec les jeunes artistes.

En effet, les idées littéraires de Lady Morgan avaient fait du chemin depuis 1816, et son enthousiasme pour Shakespeare, sa condamnation du théâtre classique, se trouvaient en 1829 en accord avec les théories de la jeune école romantique. Aussi la voit-on en 1829 entourée de jeunes artistes et écrivains : Mérimée, Stendhal, Dumas, Mignet, Pigault Le Brun, Cavé, Dittemar, de Montrol, David, Lefèvre. Elle assiste à des séances de sociétés littéraires, à des dîners littéraires, à la réunion des abonnés de la *Revue Encyclopédique,* — grande assemblée où toutes les nations sont représentées. Elle fait une grande place à la littérature dans son livre de 1830, et y reproduit des conversations avec un romantique et un classique. Le premier acclame en elle un précurseur du romantisme : (3) « On vous a longtemps considérée en France comme le champion du roman-

(1) *Ibid,* p. 327.

(2) « *France in* 1829 », Londres, 1830.

(3) « *France in* 1829 », I, 198.

tisme. J'étais enfant lorsque votre ouvrage sur ce pays a paru, et j'ai puisé dans votre « *France* » mes premières opinions littéraires. Quelque renommée littéraire que vous ayez ici, vous la devez à cette considération. » Il lui reproche d'être rétrograde, parce qu'elle ne partage pas l'exagération à laquelle on a porté ses idées. Le classique, de son côté, reconnaît en elle l'ennemi du classicisme, et l'accuse d'avoir égaré le goût de la jeune génération; il cite contre elle une satire sur le romantisme :

« *Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,*
On ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut nous dire.
Stendhal, Morgan, Schlégel — ne vous effrayez pas,
Muses, ce sont des noms fameux dans nos climats,
Chefs de la propagande, ardents missionnaires,
Parlant de romantique, et prêchant ses mystères. »

Ainsi Lady Morgan, un peu oubliée, se trouvait pourtant toujours mêlée à un mouvement, non plus politique, mais littéraire.

CHAPITRE VII

LIBERAUX ANGLAIS ET FRANÇAIS
(Suite)

Intérêt pris par les libéraux français dans les institutions anglaises. — Détente produite par la politique de Canning. — Les doctrinaires et la procédure anglaise : de Broglie; Sutton Sharpe et ses amis du barreau français. — Contact personnel ; hommes politiques anglais en France : Brougham, Lansdowne, Harrowby, Canning, Russell, Palmerston. — Rendez-vous de libéraux français et anglais à Paris : salons de Mmes de Rumford, de Flahault, de Lady Holland. — Un terrain favorable entre tous : salon de Mme de Broglie ; liens de Mme de Broglie avec les Anglais : éducation, tempérament, religion; ses relations avec les abolitionnistes; témoignages extérieurs sur les Anglais de son milieu.

Plus important à la longue que le succès éclatant, mais passager, de Lady Morgan à Paris, est le contact personnel qui s'établit assez souvent dans les salons parisiens entre les libéraux français et les Tories modérés et les chefs du parti Whig.

La France de la Restauration faisait son apprentissage du gouvernement constitutionnel; on apercevait le parallèle entre les Révolutions anglaise et française, on désirait profiter de l'expérience de l'Angleterre, en imitant le bon et en évitant, s'il était possible, le mauvais. Guizot décrit d'une façon bien juste les libéraux, et, parmi eux, le petit groupe de penseurs qu'on appelait les «doctrinaires» : (1)

(1) Guizot : « *Le Duc de Broglie* », Paris, 1872, p. 91.

« au sein de cette majorité modérée dans ses idées et ses désirs, un petit groupe d'hommes plus prévoyants, ou plus exigeants, se préoccupaient vivement de l'exécution effective de la charte, du mouvement qu'imprimerait aux esprits le développement des institutions qu'elle consacrait, et de la nécessité, pour le gouvernement lui-même comme pour le pays, de résoudre d'avance les principales questions qui ne manqueraient pas de s'élever, au lieu d'attendre que l'opposition en réclamât la solution comme une promesse impérieuse qu'il n'était pas permis d'ajourner. » C'étaient ces penseurs qui tournaient les yeux vers l'Angleterre, étudiant son histoire et ses institutions, cherchant le juste milieu et la meilleure façon d'adapter, au profit de la France, les essais de la nation voisine.

L'histoire anglaise était beaucoup étudiée à cette époque; on trouve, en effet, que de nombreux ouvrages sur la révolution anglaise, sur l'administration et les institutions, parurent en France à cette époque, surtout vers 1817 et 1818 (1) ; et les lettres et les mémoires des libéraux fournissent de nombreux témoignages de cet intérêt. Pour n'en citer qu'un, regardons la correspondance de Charles de Rémusat, qui était en 1814 un jeune homme sérieux de dix-sept ans se formant à la vie politique. Dans cette correspondance avec sa mère (2), racontant au jour le jour la vie politique des sept premières années de la Restauration, il est constamment question de l'Angleterre. M^me^ de Rémusat, qui admire ce pays moins que son fils, (3) discute de tout avec lui, essayant de l'éclairer et de modérer ses tendances anglomanes. « Je voyais hier un Anglais, ami de Pitt », écrit-elle en mai 1816, (4) « homme d'esprit et de raison, qui raisonnait sur tout cela, et disait absolument comme votre père : « Notre constitution, grâce au ciel, » disait-il, « n'est point écrite, et quand vos Français proclament qu'il faut l'adopter, ils me donnent envie de rire, et je leur demande où elle est. Si vous vous éloignez du gouvernement représentatif je vous regarde comme perdus; mais vous l'êtes également si vous vous calquez absolument sur nous, et la raison et l'expérience vous conduiront au juste milieu entre tout cela ». « Mais si elle est moins anglomane que son fils, M^me^ de Rémusat n'est pourtant pas moins enthousiaste pour l'étude de l'histoire d'Angleterre, qu'elle regarde comme

(1) Cf. *Journal de la Librairie.*

(2) C. de Rémusat : « *Correspondance* », Paris, 1883.

(3) Elle l'appelle « petit anglomane » ; *ibid,* I, 395 ; mais il faut noter que tous les deux admiraient l'Angleterre plutôt que les Anglais.

(4) *Ibid,* II, 23-4.

indispensable : « Je me suis mise jusqu'au col dans l'histoire d'Angleterre, » écrit-elle vers la même date, (1) « et j'y trouve un tel intérêt que je suis obligée de faire un effort pour employer quelques moments de ma journée à autre chose que cette lecture; c'est l'abrégé de M. Bertrand de Molleville (2), qui est assez bien fait, qui m'a rejetée dans le Hume et dans le Clarendon. Cette nation anglaise a toujours eu un instinct pour sa liberté, dont il est bien curieux de lui voir conserver les clartés, au milieu du plus aveugle et du plus âpre fanatisme. »

Cette jeunesse sérieuse, dévouée à la Charte, et déterminée à faire réussir en France le gouvernement constitutionnel, étudiait donc de près l'exemple de ses voisins, en même temps qu'elle forgeait l'instrument de son travail en apprenant la langue (3) : Berryer, donnant des conseils à un jeune homme qui se préparait à la vie politique, lui dit (4) : « Traduis du latin — de l'anglais surtout, tu acquerras de la sorte une facilité d'expression, des habitudes de langage, et avec les orateurs du Parlement britannique les formes parlementaires. » Et, le jeune homme ajoute : « en rentrant, je me mis à l'œuvre et c'est ainsi que j'ai traduit près de deux volumes de Georges Canning. »

C'est justement Canning qui, en grande partie, fut cause de l'admiration des libéraux français pour l'Angleterre; il y eut en effet une détente politique très marquée entre les deux pays lorsqu'il entra au pouvoir. Aux yeux de la France, Castlereagh représentait, à tort ou à raison, l'Angleterre illibérale, jalouse, vouée à la politique de la Sainte-Alliance et au maintien des traités de 1815. Avec sa mort en 1822, les liens du passé furent brisés, et les Français commencèrent à voir une autre Angleterre plus sympathique. La politique extérieure de Canning s'accordait bien avec les idées du parti libéral en France; et si celui-ci doutait souvent du désintéressement des Anglais, il approuvait quand même le refus d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Espagne, la décision de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles du Nouveau Monde, et l'intérêt de Canning pour la cause des Grecs.

(1) *Ibid*, II, 35.

(2) « *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de* 1763, *avec des tables généalogiques et politiques* », Paris, 1815, 6 vol.

(3) Délécluze note (*Souvenirs*, 324) que l'anglais devenait indispensable aux publicistes; il voit le contre-coup de ce fait dans l'intérêt croissant qu'on a pour la littérature anglaise.

(4) Alton Shée : « *Mes Mémoires* », Paris, 1869, I, 195.

Donc à partir de 1822 l'Angleterre redevient pour les libéraux français le pays de la liberté qu'elle était au XVIII[e] siècle; les contacts se multiplient, et le nombre des voyageurs va en croissant (1). Les Français étaient d'autant plus disposés à faire cause commune avec leurs confrères anglais qu'ils se sentaient de plus en plus menacés dans leur liberté de parole et d'action, sous la réaction des dernières années de Louis XVIII et sous le règne de Charles X. Ils se préparaient pour la lutte à venir, et ils cherchaient en Angleterre un appui moral, et des connaissances pratiques nécessaires pour faire triompher leur cause, et pour vaincre la tyrannie qui les menaçait.

Ce lien entre les partis libéraux des deux côtés du détroit, forgé pendant le ministère de Canning, dura après sa mort prématurée en 1827, qui provoqua en France des regrets très sincères. Les Tories rentraient au pouvoir en Angleterre; mais dorénavant certains Français au moins jugent l'Angleterre indépendamment de son gouvernement : ainsi l'avocat Bouchené-Lefer, écrivant en 1829 à Sutton Sharpe, le prie de lui donner des détails sur l'état moral et politique de son pays, auquel, dit-il, « je m'intéresse, et que je me plais à séparer, ainsi qu'on a dû le faire jusqu'à ce jour à notre égard, de son gouvernement... Nous avons tous deux, je crois, même devise, celle de votre Canning : « Liberté civile et religieuse dans les deux mondes. » (2)

*
**

L'un des plus ardents à profiter de l'expérience anglaise, c'était le jeune duc de Broglie. Admirateur de M[me] de Staël, (dont il épousa la fille), fréquentant son salon avec sa réunion cosmopolite de libéraux, il apprit à apprécier l'Angleterre et à voir dans quelle mesure la France de 1815 pourrait l'imiter à son avantage. « J'étudiais passionnément, le mot n'est pas trop fort, l'histoire, la constitution, la législation de l'Angleterre », écrit-il en 1817 (3). « J'étudiais, avec une affection devenue filiale, dans les écrits de M. Necker, l'histoire de notre Révolution, les erreurs de l'Assemblée constituante, les crimes de l'Assemblée législative et de la Convention, les turpitudes du Directoire. J'acquérais, dans ces écrits, l'intelligence des insti-

(1) Cf. Chapitre X.

(2) D. Gunnell : « *Sutton Sharpe et ses amis français* ». p. 101.

(3) V. de Broglie : « *Souvenirs* », Paris, 1886, I, 376.

tutions anglaises et des institutions américaines, fidèlement exposées avec une grande hauteur de vues et une grande finesse de pénétration. »

Mais le duc de Broglie ne s'arrêta pas à une connaissance générale de ce terrain; il poussa ses études plus avant en plusieurs directions, principalement en ce qui concernait la justice et la législation: il reconnaît dans ses « *Souvenirs* » sa dette envers un grand avocat anglais Henry Brougham, qu'il connut à cette époque. En 1816, Brougham alla à Coppet, « et durant son séjour entrecoupé par diverses excursions, je mis sa complaisance à l'épreuve, en l'interrogeant sur les règles de la procédure anglaise. J'étais alors occupé d'un grand travail sur la liberté individuelle, travail auquel je n'ai donné aucune suite, mais qu'on retrouvera dans mes papiers et dans lequel il y aurait, si je ne me trompe, quelques idées à recueillir. M. Brougham écrivit pour moi, au courant de la plume, un mémoire assez étendu sur ce sujet, qu'on trouvera également dans mes papiers, et c'est des conversations auxquelles il donna lieu entre nous que je fais dater mon ardeur à étudier la législation anglaise, étude qui m'a coûté tant de peine et de temps. » (1) Il connut également à Coppet un autre célèbre avocat anglais, Sir James Scarlett. (2)

Le duc de Broglie, qui se rapprochait peu à peu des doctrinaires, se joignit à eux en 1817; il apporta au groupe d'utiles connaissances sur l'Angleterre; c'est ainsi qu'il aida Benjamin Constant « à enseigner le gouvernement représentatif à la nation nouvelle » : « Je l'assistais dans ce travail en qualité de manœuvre, je l'aidais à faire passer dans le langage technique de notre législation, des idées empruntées à la législation britannique. » (3) C'est aussi lui qui, lors de la discussion sur la réforme du jury, réclama l'unanimité du jury, s'appuyant sur l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique. Il raconte comment on en fit l'expérience à la cour d'assises présidée par M. Girod, collaborateur du duc dans ce projet de réforme : « En contemplant ce spectacle, avec un amour-propre d'auteur, si j'ose ainsi parler, je me rappelais, bon gré mal gré, que quelques mois auparavant, j'avais conduit à cette même cour d'assises, le vieux lord Ellenborough, le « chief justice du banc du roi », archi-tory assurément, à peu près le plus illibéral de tous les Anglais, et qu'il n'était

(1) V. de Broglie : *Souvenirs*, I, 366.
(2) *Ibid* : II, 238.
(3) *Ibid* : 283.
(4) *Ibid* : II, 81.

pas resté dix minutes à l'audience, prenant son chapeau avec colère, et me disant à demi-voix : « For shame ! (Quelle honte !) »

Le duc était également de ceux qui soutenaient M. de Serre, président de la Chambre en 1818, qui « entreprit d'inaugurer sa présidence par la réforme, ou plutôt par la refonte, du règlement de la Chambre. en prenant pour thème le règlement de la Chambre des Communes ». (1) Cette tentative échoua : la routine des premières assemblées était un obstacle insurmontable ; mais le duc ajoute : « Je l'ai bien souvent regretté depuis, et je demeure convaincu que les principales dispositions de ce règlement, s'il eût été adopté, auraient exercé sur la marche des discussions, et, par cela même, sur la direction générale des affaires, une grande et salutaire influence. »

L'intérêt du duc de Broglie pour la législation anglaise était partagé par un assez grand nombre de ses compatriotes. Nous en avons la preuve dans l'étude de Miss Gunnell sur « *Sutton Sharpe et ses amis français* » (2) ; elle y montre les rapports étroits qui existaient entre ce jeune avocat anglais et le monde du palais en France. Sutton Sharpe, venu à Paris en 1819 (3), se lia avec certains avocats français, et entra par eux en rapports avec un milieu d'hommes de loi, d'hommes politiques et littéraires, tous curieux de l'Angleterre par un côté ou par un autre. Après 1818 Sharpe vint presque tous les ans à Paris, et trouva parmi ces connaissances des amis intimes, qui lui étaient également dévoués. Dans ces visites il fréquentait Stendhal, Mérimée, Delacroix, Jacquemont, le baron de Mareste, Taillandier, Buchon qui l'avait introduit dans ce cercle, et bien des autres encore. Il était assidu aussi dans le salon du savant Cuvier, au Jardin des Plantes ; il connut là et aima M^lle^ Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier, qu'il faillit épouser, et pour laquelle il était, en 1829, sur le point de s'établir à Paris.

La correspondance de ces amis français avec Sutton Sharpe, publiée en partie par Miss Gunnell, (4) laisse apercevoir tout un groupe de Français qui s'intéressaient vivement à l'Angleterre, y voyageaient, lisaient les journaux et revues anglais, et exigeaient de leur ami anglais un commentaire des nouvelles d'outre-Manche. Tantôt ils lui demandent des renseignements sur quelque question de loi, tantôt ils

(1) *Ibid*, II, 2.

(2) Reims, 1925.

(3) Cf. p. 85-6.

(4) « *Sutton Sharpe et ses amis français* », Reims, 1925.

le mettent à contribution pour des articles de journaux ; sans cesse ils lui recommandent des amis qui vont en Angleterre, ou lui demandent des services quand ils pensent eux-mêmes faire le voyage ; et à côté de cet échange d'idées et de services, les lettres indiquent un échange (1) de brochures et de livres, dans des quantités étonnantes. Buchon surtout a l'appétit vorace ; attaché au *Constitutionnel*, il se croit obligé de se maintenir au courant des affaires d'Angleterre ; il fait une grande collection de revues anglaises, et demande à Sharpe de lui procurer une quantité de livres de toutes espèces : littéraires, historiques, et autres.

Par ses relations avec les Français, Sutton aiguise et satisfait en même temps la curiosité d'un groupe d'hommes qui suivent avec intérêt les affaires d'Angleterre, la politique, les publications, et qui étaient contents de pouvoir en parler à leur aise avec un Anglais sympathique et éclairé.

***

Voyons maintenant quelques hommes politiques anglais qui venaient faire un séjour plus ou moins long à Paris, et se retrouvaient volontiers dans les cercles libéraux. Nous avons remarqué parmi les amis du duc de Broglie Henry Brougham, que le jeune Français connut à Coppet, et qui fit un court séjour à Paris en 1817 (2). Également de ses amis était Lord Lansdowne, qui voyageait souvent en France ; lui aussi s'était lié avec M^me^ de Staël, alla lui rendre visite à Coppet, et montra beaucoup de bienveillance pour le jeune duc de Broglie ; ce fut le commencement d'une amitié qui dura toute leur vie. (3) Lord Harrowby aussi, vieux ministre rompu à toutes les affaires du gouvernement, venait à Paris et à Coppet, et mettait à la disposition des jeunes libéraux sa riche expérience politique. (4)

Parmi les visites les plus commentées furent celles de Canning, qui fit un séjour à Paris en 1816 et un autre en 1826. En 1816, alors que les passions politiques en France étaient enflammées au plus

(1) Ils faisaient encore des échanges moins légitimes, et profitaient d'amis voyageurs ou de connaissances diplomatiques pour faire passer des articles en contrebande. Il est rare qu'une lettre de Buchon ne contienne pas quelque commission : tantôt une boîte de rasoirs, tantôt un imperméable, et presque toujours « une douzaine de bas de coton lavés et marqués. »

(2) H. Brougham : « *The life and times of Henry, lord Brougham, written by himself* », Edimbourg, 1871, II, 325-30.

(3) Cf. Broglie : « *Souvenirs* », 1, 365-6, et II, 489 : en 1825, les Lansdowne vont à Broglie chez le duc et la duchesse.

(4) Cf. Broglie : « *Souvenirs* », et M^me^ de Broglie : « *Lettres.* »

haut point, chaque parti politique faisait des avances au ministre anglais, lui prodiguait ses soins, cherchant à capter son bon vouloir et à s'assurer, dans sa personne, l'appui de l'Angleterre. Canning alla donc partout, fut reçu dans force salons, charmait par son esprit, son talent pour la conversation et la plaisanterie. Mais l'astucieux homme d'Etat n'avait garde de se compromettre, et évitait soigneusement de montrer aucun parti pris politique, malgré les intrigues dont il se trouva l'objet. « Passe encore pour quelques semaines », écrit-il, (1) « mais après un mois ou six semaines il faudrait de l'adresse pour tenir l'équilibre entre ces partis. » C'étaient surtout les ultras, se fiant à l'influence anglaise, qui poursuivaient Canning; aux libéraux il était à cette époque quelque peu suspect. Associé qu'il était à la politique détestée de Castlereagh, complice, du moins selon les apparences, du projet de la Sainte Alliance, Canning était loin d'évoquer en 1816 les sympathies des libéraux. Lui-même se méfiait d'eux, et c'était, à son avis, de ce quartier-là que pourraient venir des troubles nouveaux ; et il parle d'un ton assez hostile de « ces Jacobins » et de leur chef, M^me^ de Staël. (2) Quand celle-ci le rencontra dans les salons, il y eut, paraît-il, des passes d'armes assez vives. (3) On ne s'étonne donc pas de voir que le duc de Broglie le trouvait « hautain et dédaigneux », qu'il l'évitait à cette époque, bien qu'il le connût et l'appréciât mieux plus tard.

Le séjour de Canning à Paris en septembre et octobre 1826 fut tout autre que le premier, surtout en ce qui concernait les libéraux. Ces dix années avaient vu l'éloignement de l'Angleterre de la Sainte Alliance, et, sous la main de Canning, une avance constante vers une politique libérale qui s'accordait bien avec les idées des libéraux français. Canning arrivait donc en 1826 avec sa réputation de grand homme d'Etat libéral ; en même temps il avait réussi à établir une bonne entente avec Charles X et son ministre Villèle, de sorte qu'il remporta les suffrages de tout le monde. A vrai dire, il était toujours aussi circonspect, et dans les salons, ne laissait rien percer de sa politique vis-à-vis de la crise portugaise qui l'occupait fort en ce moment. Mais les salons le recevaient à bras ouverts ; Lady Granville, toujours son amie fidèle, en était enchantée : « tout le monde

(1) Cf. A.-G. Stapleton : « *George Canning and his times* », Londres, 1859, p. 258-9 (lettre à lord Morley).

(2) *Ibid.*

(3) Cf. Gronow : « *Reminiscences* », II, 273, et Broglie : « *Souvenirs* », I, 274.

s'est montré on ne peut plus empressé et poli », écrit-elle, (1) « et aucun ressentiment ne s'est montré insurmontable ; » « je l'ai présenté aux élégants, qui le trouvent « superbe », « magnifique » ; il en est fort content », (2) La mort subite de Canning l'année suivante provoqua en France des manifestations de regret et de sympathie vraies et spontanées ; on sentait qu'on avait perdu là l'homme qui avait montré une voie où les deux nations auraient pu marcher côte à côte.

On voit aussi passer dans les salons Lord John Russell. Il fréquentait le salon de la belle Lady Blessington, qui s'était établie à Paris en 1828, et recevait beaucoup les élégants et les jeunes libéraux. Lord John Russell rencontrait chez elle Thiers et Mignet, qui déjà se faisaient remarquer parmi la jeune génération des libéraux. (3) Un autre Anglais qui se trouvait à ces mêmes réunions était Sir Francis Burdett, ce fougueux libéral qui venait de contester les élections de Westminster, et qui avait acquis la sympathie des libéraux français par suite de la persécution qu'il subissait de la part du gouvernement. Au dire de Lady Blessington, Sir Francis Burdett se plaisait beaucoup dans la société parisienne : « J'ai rarement vu un Anglais jouir de la société française autant que ce digne baronnet », écrit-elle. (4) « Il parle la langue très couramment, connaît fort bien la littérature, et n'a aucun des préjugés qui font tant obstacle à l'acquisition d'une parfaite connaissance des mœurs et coutumes d'un pays étranger. »

Voici encore Lord Palmerston qui, à partir de 1828, fait plusieurs courts séjours à Paris. On le retrouve, lui aussi, auprès de Lady Blessington, avec tout son beau monde d'élégants. (5) Mais ses intérêts sérieux le poussent vers les libéraux ; il fréquente les maisons de M^me^ de Broglie, de M^me^ de Flahault, la femme anglaise du jeune comte de Flahault, de M^me^ de Girardin, et s'y retrouve avec Constant, Royer-Collard, Pasquier. (6) Il trouve même le temps de suivre à la Sorbonne des conférences de Dupin, de Villemain et de Guizot. (7)

(1) *Letters*, I, 396.

(2) *Ibid*, I, 397.

(3) Lady Blessington : « *The Idler in France* », Paris, 1841, p. 237....

(4) *Ibid*, p. 124.

(5) Cf. *Idler in France*, p. 245-6.

(6) Bulwer : « *The Life of Henry John Temple, Viscount Palmerston* », Londres, 1870, I, 320.

(7) *Ibid*, p. 358-9.

Il fréquente, pendant ses séjours à Paris, le cercle de « l'Union, » ce foyer de rapports franco-anglais établi vers la fin de la Restauration. (1)

*
**

Certaines maisons de Paris étaient comme un rendez-vous convenu des libéraux, et accueillaient de même beaucoup d'Anglais de passage ou fixés à Paris. Telle par exemple le salon de M^me^ de Rumford, veuve de Lavoisier. On voyait chez elle les célébrités sérieuses de l'époque, des savants de tous les pays, et les soirées se passaient en discussions le plus souvent graves et philosophiques. M^me^ de Rumford réunissait autour d'elle les libéraux modérés, et choyait fort les doctrinaires ; parmi ses habitués se trouvaient le duc de Broglie, Auguste de Staël, Molé, Pasquier, Gallois, Guizot, Villemain, et Charles de Rémusat (2) ; et, entre autres Anglais : Lord Lansdowne, Lord et Lady Holland et leur fils Henry Fox, Miss Berry, Miss Edgeworth, les Granville.

Une autre maison libérale fréquentée par les Anglais était celle du comte et de la comtesse de Flahault. Le jeune Flahault, fils de M^me^ de Souza, et ex-aide de camp de Napoléon, s'était retiré en Angleterre au commencement de la Restauration, et en 1817 il épousa Miss Mercy Elphinstone, fille de Lord Keith. Ils vécurent quelques années en Ecosse, mais ensuite rentrèrent à Paris. Ce fut surtout après 1830 que leur salon prit une importance politique ; mais déjà en 1820, c'était un foyer de libéralisme où se réunissait l'opposition (3) ; et les relations anglaises de la comtesse lui amenaient naturellement beaucoup d'hôtes d'outre-Manche. (4)

Une maison anglaise à Paris contribuait parfois à réunir Anglais et Français. Les réunions de Holland House à Londres sont bien connues, et la maison était célèbre pour sa liberté de pensée et de discussion, surtout en politique. Lady Holland était, comme on le sait, une maîtresse femme ; elle avait beaucoup d'esprit, une grande force

(1) Lettre de 1829, citée par Lady Airlie dans « *Lady Palmerston and her times* », I, 167. Cf. p. 97-8.

(2) Cf. Comtesse Dash : « *Mémoires des autres* », Paris, 1896, p. 201-5; H.-E. Fox: « *Journal* », passim.

(3) Cf. Ch. Greville : « *Diary* », Londres, 1927.

(4) Cf. Th. Moore : « *Memoirs*, etc. », III, passim. Il voyait beaucoup les Flahault, et nomme un grand nombre d'Anglais qui formaient leur compagnie.

de caractère, et elle menait à la baguette tous ceux qui l'entouraient. Après 1814 les Holland, comme tant d'autres Anglais, recommencèrent leurs voyages interrompus à travers l'Europe. Ils voyageaient, eux, leurs gens, leurs bagages — un véritable convoi, qui n'était pas sans avoir son côté grotesque, car, au dire de Lord Holland : « Milady a horriblement peur d'un carrosse et ne veut faire que quelques milles par jour. Elle ne peut pas descendre à une mauvaise auberge. elle ne peut pas manger un mauvais dîner — et elle aime beaucoup voyager. » (1) Et partout où elle se trouvait, Lady Holland maintenait sa réputation de rebelle à l'autorité : dès sa première visite en France elle se trouva aux prises avec la douane ; elle emportait, paraît-il, pour sept cents livres de marchandises de contrebande, cachées dans un matelas. (2) Ils se trouvaient constamment à Paris, s'y arrêtant six jours ou six mois selon l'humeur de milady. Toutes les fois qu'ils faisaient un séjour assez long, Lady Holland ouvrait son salon, et recréait à Paris la société et l'atmosphère de Holland House. (3)

Autour d'elle se réunissaient des Whigs, des libéraux français, et beaucoup de ceux qui avaient servi l'empereur et qui chérissaient son souvenir ; car la haute admiration de Lady Holland pour Napoléon était bien connue ; elle se faisait honneur de ses attentions pour lui pendant son exil, et la tabatière qu'il lui légua à sa mort était un de ses biens les plus précieux. On voit passer chez elle les anciens maréchaux, des hommes de l'Empire tels que Talleyrand, Denon, Bertrand. Ceux qui pouvaient parler de l'Empereur étaient sûrs d'être bien accueillis et de trouver le chemin des bonnes grâces de Milady ; Talleyrand, par exemple, revenait sans cesse au sujet favori ; le jeune Henry Fox, fils de Lady Holland, note dans son journal spirituel et malicieux les événements du jour : « Lord Thanet, Talleyrand et Montrond à dîner ; Talleyrand parla volontiers et franchement de Napoléon. Il paraissait fort désireux d'amener ce sujet » ; (4) et plus loin : « Talleyrand passa chez nous avant le dîner, et se montra remarquablement agréable et spirituel. Sa politesse envers ma mère est au delà de tout. Il semble tenir étonnamment à être dans ses bonnes grâces. Il souffre maintenant beaucoup de ses méfaits, et regrette la perte de tous ses amis d'autrefois, qui maintenant le

(1) Lady Granville : « *Letters* », I, 126 (1).

(2) Lady Granville : « *Letters* », I, 73.

(3) Cf. L. Sanders : « *The Holland House circle* », Londres, 1908.

(4) H.-E. Fox : « *Journal* », p. 72 (le 12 juin 1821).

méprisent et lui tournent le dos. Il ne cesse de parler de l'Empereur quand il est chez nous, et les descriptions qu'il en donne sont fort dramatiques. » (1)

Talleyrand, qui dans ses mauvais jours quêtait sans doute l'appui des Whigs, avait l'adresse de s'en tenir aux sujets qui plaisaient à Milady : d'autres sujets étaient complètement défendus, et malheur à quiconque s'y aventurait ! Elle tyrannisait ses hôtes comme sa famille : « elle était hautaine, exigeante, acariâtre », dit le duc de Broglie (2), et ne se gênait pas pour dire leurs vérités à ses habitués ; plus d'un se rebuta devant ses tyrannies capricieuses ou ses répliques blessantes ; mais ils manquaient rarement de revenir à la longue, et ceux qui la connaissaient le mieux reconnaissaient dans cette grande dame autoritaire une femme remarquable et une amie fidèle. (3)

*
**

Mais de tous les salons parisiens, le mieux fait pour attirer des Anglais, ceux surtout qui n'étaient pas simplement des gens du monde curieux ou frivoles, comme il en venait tant à Paris, c'était peut-être celui du duc et de la duchesse de Broglie. Nous avons déjà parlé du duc (4), de ses relations anglaises, et des raisons nombreuses qu'il avait pour s'intéresser à l'Angleterre et aux Anglais ; regardons maintenant la maîtresse de la maison. Il me semble, en effet, qu'elle a beaucoup de commun avec les Anglaises, et qu'il y aura intérêt à parler d'elle plus longuement.

La duchesse de Broglie était Albertine de Staël, fille de M^me^ de Staël. Elle passa une grande partie de son enfance à l'étranger, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre (pays protestants, remarquons-le en passant) et en Italie, où la société de M^me^ de Staël se composait

(1) *Ibid*, p. 75-6.

(2) « *Souvenirs* », II, 244.

(3) Gronow raconte l'incident suivant : Le jeune comte d'Orsay, à sa première visite en Angleterre, fut invité à Holland House. Lady Holland, s'attendant à trouver le jeune étranger gauche et timide, le fit asseoir à côté d'elle; elle laissa tomber sans cesse sa serviette, en priant chaque fois le Français de la ramasser. Il obéit poliment plusieurs fois, mais à la fin, fatigué de ce manège, il dit, au grand étonnement de Milady : « Ne ferais-je pas mieux, madame, de m'asseoir sous la table afin de pouvoir vous passer la serviette plus rapidement ? » (Gronow : « *Reminiscences* » I, 279.)

(4) Cf. p. 124-6.

en bonne partie d'Anglais. (1) A leur retour à Paris en 1814, elle continua de vivre chez sa mère jusqu'à la mort de celle-ci en 1817, au milieu de la société cosmopolite dont Mme de Staël peuplait son hôtel de Clichy. A Paris, à Coppet, ou en Italie, Mme de Staël était entourée d'amis anglais ; et au mariage de sa fille Albertine avec le jeune duc de Broglie à Livourne en 1816, le service protestant fut célébré par un pasteur irlandais de l'église anglicane ; tandis que « Bobus » Smith, frère de Sir Sydney Smith, leur servit de témoin. (2)

Albertine de Staël passa donc les années impressionnables de sa jeunesse dans un milieu cosmopolite, savant, philosophique, et libéral ; elle apprit de bonne heure à s'intéresser aux questions graves, à la politique, à la morale ; et elle ne pouvait manquer de se dévouer, à l'instar de sa mère, à l'idéal de la liberté. Quoi d'étonnant si elle prit un sérieux, une teinte de mélancolie même, qui la distinguaient des autres jeunes filles de son monde, et faisaient qu'elle se sentait souvent dépaysée dans la société parisienne. Non pas qu'elle manquât d'entrain ni de gaîté naturelle ; à son retour à Paris elle paraissait à tous une jeune fille charmante, naïve, et gaie, qui s'amusait de bon cœur et était infatigable au bal : « Mme de Staël, avec une complaisance charmante », écrit Mme de Chastenay, (3) « faisait son métier de mère, comme elle disait, c'est-à-dire qu'elle restait la dernière au bal, et jusqu'aux départ des violons, et croyait n'avoir rien à reprendre à une gaîté parfaitement innocente. »

Mais déjà toute jeune fille, Albertine de Staël se sentait comprimée dans le monde auquel elle était entrée à Paris : « Les jeunes filles d'ici », écrit-elle (4) (juillet 1814), « sont élevées avec une gêne qui les empêche de sentir et de penser ; on leur défend de songer à autre chose qu'à une contredanse et à leurs leçons de musique. On les prépare à se marier à un homme dont elles ne se soucieront point, et c'est ce qu'elles font toutes. »

Au bout de quelques années elle se sent de moins en moins de goût pour la vie de Paris. Les femmes de sa société l'ennuient ; elle est constamment entourée de connaissances, et ne peut guère compter une amie intime. De plus, elle trouve que des questions sérieuses sont bannies des salons, ou bien qu'elles y sont débattues avec une fureur,

(1) Cf. V. de Broglie : « *Souvenirs* », I, 342.

(2) *Ibid.:* I, 340.

(3) « *Mémoires* », II, 446.

(4) Mme de Broglie : « *Lettres* », Paris, 1896, p. 2.

une violence de méchanceté et de haine qui l'écœurent. (1) Au commencement de 1821 elle écrit : (2) « Je sors très peu, je veux éviter les disputes ; et puis je ne peux dire à quel point le mépris du monde a crû dans mon âme. Cette impossibilité de faire entendre un sentiment sérieux à qui que ce soit, cette pédanterie de la frivolité vaniteuse qui va toujours son train comme le cours de la nature physique, au milieu des situations les plus dangereuses, cela me révolte peut-être plus encore que la méchanceté, la rage, la fureur avouée. — Il y a je ne sais quoi de si inflexible dans l'insouciance de ce pays-ci ; il y a quelque chose de si dur dans cette légèreté qui ne laisse pas une demi-pensée à la pitié, à l'humanité, que je ressens souvent ce que dit Werther : Qu'il croyait serrer une main de bois, chaque fois qu'il serrait la main d'un homme du monde. »

Peu de gens devinaient chez la duchesse de Broglie ce goût de la solitude, cette répugnance à la vie de salon, car elle les cachait soigneusement, ne voulant pas se rendre à ce qu'elle considérait une faiblesse, un trait d'égoïsme ; et par le sentiment du devoir, par égard pour la carrière de son mari, elle surmontait son penchant personnel. Ce n'est que par sa correspondance (3) qu'on l'apprend, et surtout par les lettres écrites à son amie M^me^ Anisson du Perron. A cette amie M^me^ de Broglie avoue ses pensées secrètes, ses ennuis, ses espérances. « La vie de Paris me dessèche », écrit-elle (4) ; elle se réjouit pour la fin de saison, où elle pourra quitter Paris, et se retirer à la campagne. Là, à Coppet, ou à Broglie, entourée de sa famille, elle aura le loisir de lire, de réfléchir, de surveiller l'éducation de ses enfants, de travailler avec son mari ; elle vivra simplement au milieu de gens simples. Au lieu de réunions successives chez des gens qui souvent ne lui plaisent pas, il y aura quelques amis venus en visite ou demeurant dans le voisinage, et l'on causera dans l'intimité sans songer à un auditoire.

Il me semble que par ce côté de son caractère, M^me^ de Broglie ressemble aux Anglais. Combien de Françaises intelligentes et bien nées aimaient alors la vie de campagne ? En Angleterre un grand nombre de familles de haute naissance habitaient leurs terres la plupart de

(1) Cf. « *Lettres* », p. 37. Après l'assassinat du duc de Berry : « Je crois que la société ne sera bientôt plus tenable; il y a des maisons où, quand on défend M. Decazes, on vous dit qu'il a été votre amant. »

(2) « *Lettres* », p. 85-6.

(3) « *Lettres*, 1814-1838 », Paris, 1896.

(4) « *Lettres* », p. 289.

l'année. Serait-il téméraire de dire que les femmes se divisent en deux classes : celles qui sont mondaines de nature, et celles qui ne le sont pas. La plupart des Françaises appartiendraient à la première catégorie ; beaucoup d'Anglaises — et des meilleures — à la deuxième : M^me^ de Broglie aussi. Il y a une ressemblance frappante entre deux correspondances de cette date : celle de M^me^ de Broglie et celle de Lady Granville, ambassadrice anglaise à Paris de 1824 à 1828. Celle-ci faisant son entrée dans la société parisienne, tomba d'abord dans un milieu tout à fait pareil à celui que peint M^me^ de Broglie, et, écrivant à sa sœur ses plus intimes impressions, elle le caractérise presque dans les mêmes termes. « Les jeunes filles d'ici sont élevées avec une gêne qui les empêche de sentir et de penser », avait écrit M^me^ de Broglie ; « *sentir* » et « *penser* », voilà précisément les mots qui reviennent sur les lèvres de Lady Granville. Elle reproche aux Françaises d'être factices, de ne voir que l'extérieur — la mise, le brillant superficiel, l'esprit, (1) et de s'arroger là-dessus une supériorité absolue, sans se soucier de qualités plus solides (2) ; et elle ajoute : « Il est curieux qu'elles arrivent à m'accabler du sens de mon infériorité, tandis qu'en même temps j'étouffe de la certitude de ma propre supériorité. Quelle chose à écrire ! mais ce n'est qu'à toi. Le fait est qu'elles ont un aplomb, un langage et une mise de convenance qu'il m'est aussi impossible d'atteindre qu'il leur serait impossible de réfléchir cinq minutes comme une Anglaise profonde de pensée et de sentiment. » (3) Autre part elle dit : « Le défaut des plus aimables femmes ici, c'est leur manque de naturel. Elles font des phrases, elles ont l'air d'avoir préparé leurs mots. Elles ont de petites disputes, elles se querellent amicalement, — se complimentent de même. On est convaincu qu'elles réfléchissent un jour à ce qu'elles diront le lendemain. En somme, quand elles font de l'esprit, j'ai une sorte de fier désir d'être bête. » (4)

Lady Granville reconnut bientôt qu'elle n'avait vu qu'une partie de la société parisienne. Elle eut tôt fait de tâter d'autres terrains,

(1) M^me^ de Broglie disait : « Il faut bien faire cas de la bonté; nous sommes trop accoutumés à ne compter que l'esprit, et les gens d'esprit nous laissent dans la souffrance sans aucun souci. » (« *Lettres* »,p. 248.) Et autre part : « Cette gaîté qui s'emploie à déjouer tous les sentiments vrais, j'en fais très peu de cas, même sous le rapport de l'esprit. » (Ibid, p. 122.)

(2) Lady Granville : « *Letters* », I, 319-321.

(3) *Ibid.*, I, 321. Dans le texte : « ...like a deep-thinking, deep-feeling Englishwoman. »

(4) *Ibid*, I, 339.

et de trouver des Françaises plus à son goût, — entre lesquelles Mme de Broglie. Voici la description qu'elle en fait : (1) « Mme de Broglie est venue me voir hier... C'est vraiment un ange. Imagine-toi une femme très belle, encore jeune, tout aussi stricte et pieuse que la duchesse de Beaufort et Mrs Money, sans une ombre de singularité, point de fausse dévotion, point d'hypocrisie, (2) mais qui vit dans le monde et va au théâtre, admirée et louée de tous. Elle dit que, pour quelqu'un comme elle, se retirer du monde serait un plaisir et la plus grande des satisfactions ; mais elle trouve, comme moi, que ce serait imprudent, vaniteux, et lâche. Elle dit, et à la voir dans le monde on la croit, que la fadeur et l'ennui du monde pour celle qui s'efforce de combattre la vanité et de résister aux tentations de toutes sortes, sont impossibles à décrire ; mais qu'au milieu de la société, dans une loge au théâtre, elle se sent tout aussi recueillie que quand elle est seule dans sa chambre ; et alors elle a la satisfaction de savoir qu'elle n'a offensé ni rebuté personne qui soit d'un autre avis là-dessus, qu'elle ne s'est pas singularisée, ni fait applaudir par les *exaltés,* mais que sa religion est restée pure, une religion toute de l'âme. »

Lady Granville fut frappée de ce caractère ; elle reconnut en Mme de Broglie une femme qui avait en bonne partie ses propres goûts, et qui jouait un rôle analogue dans la société ; elle admira sans réserve le courage que la Française mettait à vaincre ses faiblesses, à cacher ses dégoûts, et le succès avec lequel elle tenait sa place dans la société. (3) Chacune semblait trouver dans l'autre « une personne vraie dans une société factice » (4). Lady Granville croyait comprendre Mme de Broglie mieux que les Parisiens ; elle poursuit : « Et maintenant, chère G., écoute ce qu'en disent les Parisiens. Ils s'extasient sur sa beauté ; mais ils ne parlent que des effets de son beau caractère, jamais de la source. Ils vous disent : « C'est la meilleure

(1) *Ibid,* I, 344.

(2) No cant, no humbug.

(3) Lady Granville elle-même remplissait consciencieusement et avec beaucoup de succès ses devoirs sociaux d'ambassadrice. Elle leur consacrait tant d'heures par jour, et pendant ces heures elle donnait de son mieux; mais c'était toujours son métier, jamais sa vie. Une Française pénétrante lui dit un jour : « Mme l'Ambassadrice, vous êtes une femme unique. Vous menez avec une grâce parfaite la vie du monde que vous détestez le plus. A vous voir, on ne s'en douterait pas, et on vous en sait doublement gré. » (Lady Granville : « *Letters* », I, 339.)

(4) C'est le mot que Sainte-Beuve appliquait à Mme de Duras. Cf. Pailhès : « *La duchesse de Duras* », p. 422.

mère, la meilleure épouse » ; ils louent sa charité, ses soins infatigables pour les pauvres ; mais ce n'est que très rarement que j'ai entendu dire : « Je crois qu'elle est devenue bien sérieuse, qu'elle s'occupe de la religion. » Or, cela n'est-il pas admirable ? Elle a désarmé les hommes politiques ; ils déplorent ses idées libérales, mais ils disent toujours : « Cette petite femme est si excellente qu'il faut lui pardonner ses opinions. » Voilà en effet, une religion qui était bien le fait de Lady Granville, religion qui était l'inspiration d'une belle vie, mais qui était entièrement sans parade.

Il apparaît donc qu'il y avait en M^me^ de Broglie quelque chose qui la rapprochait des Anglais, et qui la distinguait à leurs yeux de ses compatriotes. Lady Granville dit même : « Elle ne ressemble en rien à une Française » (1) ; et d'autres remarquaient le contraste : on lui trouvait une réserve, une froideur même, qu'on voyait très souvent chez des Anglaises, et aussi peut-être un certain sans-gêne peu français ; M^me^ de Chastenay dit qu'elle « avait dans ses manières toute la liberté qu'ont généralement les demoiselles étrangères » (2). Lady Morgan, cette vive Irlandaise qui ressemble peut-être plus à une Française qu'à une Anglaise, la trouve « réservée et simple » (3) ; elle continue (4) : « La duchesse était remarquable, pendant le séjour de sa mère en Angleterre, pour sa grâce douce et timide ; elle est maintenant froide et pensive, comme si la grandeur de sa mère lui avait jeté une ombre (5) ; ou peut-être était-ce la réapparition du tempérament de sa grand'mère M^me^ Necker.... ; Genève et Calvin peuvent bien y être aussi pour quelque chose. »

En effet, le protestantisme sans doute était pour beaucoup dans cette ressemblance de tempérament. Albertine de Staël avait été élevée dans le protestantisme et avait passé une bonne partie de sa jeunesse dans des pays protestants. Elle était profondément religieuse, et en se mariant elle resta protestante ; toute sa vie les questions religieuses furent pour elle du plus vif intérêt. Peut-être se

(1) « *Letters* », I, 379.

(2) M^me^ de Chastenay : « *Mémoires* », II, 446.

(3) Lady Morgan : « *Passages from my autobiography* », p. 151.

(4) *Ibid*, p. 183.

(5) Lady Morgan voyait juste; cf. dans les *Lettres* de M^me^ de Broglie, p. 11 : « On s'imagine que je dois être une personne d'esprit à cause de tout ce à quoi je tiens, mais on verra bientôt que je suis fort ordinaire, et cela n'en sera que plus triste. Dans mon enfance, j'annonçais une certaine distinction, mais une fée Carabosse a tout gâté, et je ne sens plus à présent rien de supérieur en moi. »

sentait-elle plus à son aise avec des Anglais en matière de religion ; toujours est-il qu'elle leur en parlait volontiers — au pasteur Stanley, dès son entrée dans le salon de M^me^ de Staël (1) ; à Lady Granville (2) ; à l'Américain Ticknor aussi, qui fréquentait son salon pendant les six mois qu'il passa à Paris en 1817, et qui en parle souvent dans son journal. « Parlez-moi un peu de l'état religieux de l'Ecosse, et de l'Angleterre. Vous savez que ce sujet m'intéresse », écrit-elle (3) en 1819 à Ticknor qui voyageait en Angleterre : et cet intérêt pour les Protestants d'outre-Manche se montre souvent dans les « *Lettres* ». Ecrivant en 1818 à M^me^ du Perron (4), elle dit encore : « C'est inouï ce que les Anglais impriment d'ouvrages de ce genre [religieux], tout ce qu'ils distribuent de Bibles, tout ce qu'ils envoient de missionnaires ; il y a dans ce moment chez eux une réaction religieuse bien curieuse à observer, quelque opinion qu'on professe. » Il se passait en effet, un réveil religieux en Angleterre à cette époque ; M^me^ de Broglie profitait de toutes les occasions pour interroger des Anglais là-dessus ; elle lisait des ouvrages anglais sur ce sujet, et s'occupait de les faire connaître en France : c'est ainsi qu'elle a écrit la préface de la traduction de l'*Histoire des Quakers*, de Clarkson, qui parut en 1820, et de même la préface de la traduction d'un ouvrage de Thomas Erskine, de la même date (5). Son frère Auguste de Staël partageait son intérêt pour les questions religieuses ; tous les deux avaient aidé à fonder en France une Société biblique protestante, à l'exemple de la « Bible Society » d'Angleterre ; et l'un des objets d'Auguste de Staël lors de sa visite en Angleterre en 1822 était d'entrer en relation avec ses confrères protestants. (6)

Dans une de ses préfaces, M^me^ de Broglie parle ainsi de la religion en Angleterre : « C'est un des caractères de la religion en Angleterre, aujourd'hui, de se mêler à la vie sociale et civile, beaucoup plus qu'à aucune autre époque. Cet avantage immense est dû sans doute au progrès de la foi chrétienne, dont l'empire s'étend tous les jours ;

(1) Stanley : « *Before and after Waterloo* », p. 127.

(2) Voir plus haut, p. 136.

(3) Ticknor : « *Life, letters and journals* », I, 312.

(4) « *Lettres* », p. 12.

(5) Ces deux préfaces sont publiées dans un recueil de « *Fragments sur divers sujets de religion et de morale* », par M^me^ de Broglie, Paris, 1840.

(6) Dans une notice sur son frère, M^me^ de Broglie écrit : « Un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1822, exerça sur lui une grande influence. Dans ce voyage, il entra en relation avec tous les hommes religieux; il fut tendrement accueilli, » (*Fragments*, etc. », p. 199.)

mais il est dû aussi en grande partie à la liberté religieuse que le protestantisme laisse aux esprits, et à la liberté civile que les lois assurent à tous les Anglais. La liberté religieuse donne à tous le droit de s'occuper des plus hautes questions, et la liberté civile donne à tous le pouvoir d'influer puissamment sur la conviction et la destinée de leurs semblables. Ainsi l'on voit aujourd'hui en Angleterre des hommes de toutes les professions, sans négliger leur but particulier, tendre tous au grand but de propager le christianisme. » (1)

Cette tendance de la religion à « se mêler à la vie sociale et civile », voilà précisément ce qui plaisait à M^me^ de Broglie chez les Anglais. La première moitié du 19^e^ siècle comprenait plusieurs exemples éclatants de l'influence religieuse sur l'opinion publique, notamment pour l'abolition de la traite des noirs ; il n'est pas étonnant de trouver M^me^ de Broglie en sympathie et en relations avec les abolitionnistes anglais et français. M^me^ de Staël avait attiré chez elle en Angleterre en 1814 Wilberforce, le chef des abolitionnistes. A la restauration, Wilberforce et ses confrères firent de grands efforts pour intéresser à leur cause l'opinion publique en France, et pour faire accepter l'abolition de la traite ; ils rencontrèrent beaucoup d'indifférence et d'opposition, mais M^me^ de Staël était des leurs, et dans son salon, où se réunissaient les « Amis des Noirs » français, tels que Lafayette et Grégoire, et des abolitionnistes anglais, tels que Clarkson et le général Macaulay, les efforts en faveur des nègres évoquaient toujours une vive sympathie. La jeune Albertine de Staël s'enthousiasma pour la cause, et traduisit une partie de la *Lettre à ses électeurs* de Wilberforce; à cette occasion le général Macaulay lui fit cadeau d'une plume en or de la part de l'auteur. (2)

Les efforts des abolitionnistes en 1814 et 1815 échouèrent; mais Albertine de Staël, devenue M^me^ de Broglie, resta, avec son frère et son mari, fidèle à la cause, et c'est vers elle que Wilberforce et ses amis se tournent quand ils essayent de pousser leur campagne en France. On a de Wilberforce une lettre quasi officielle sur la traite des noirs, écrite à M^me^ de Broglie en août 1821 (3) ; il la remercie, elle et son mari, de leurs efforts en faveur de la cause , les exhorte à travailler encore pour réveiller l'opinion publique en France, et offre de

(1) « *Fragments, etc.* », p. 25-6.

(2) Cf. R. et S. Wilberforce : « *Life of William Wilberforce* », Londres, 1838. IV, 216-17.

(3) Wilberforce : « *Correspondence* », Londres, 1840, II, 455-7.

leur fournir tous les renseignements qui pourraient leur servir. Son appel fut renforcé par une visite du général Macaulay, qui put discuter la question en personne chez Mme de Broglie, se rendre compte de l'état de l'opinion en France, et expliquer ensuite à ses confrères anglais les difficultés et les obstacles dont parle la duchesse elle-même dans sa réponse à Wilberforce (1) : mauvaise volonté du gouvernement, indifférence du public, et surtout « un fort préjugé national contre tout ce qui nous vient de l'Angleterre ». Mais malgré ces difficultés, « les amis des noirs » ne les oublient pas, et le duc de Broglie promet de faire tout son possible à la Chambre des Pairs.

Mme de Broglie voyait en Angleterre d'autres cas où la religion « se mêlait à la vie sociale et civile ». « *L'histoire des Quakers* » lui avait fait connaître l'exemple des femmes quakers, et leurs œuvres telles que la réforme de la prison de Newgate; elle voyait dans ce genre de travail social un nouveau champ d'activité pour les femmes. (2) Elle s'intéressait à tous ceux qui travaillaient pour améliorer la société, quelque extravagantes que fussent leurs idées; « tu vois que l'Angleterre offre toute espèce de gens », écrit-elle (3) à propos d'un visiteur à Coppet, « un certain M. Owen, un riche manufacturier qui court le monde pour prêcher la réforme de la société; il veut qu'on donne à chaque homme un acre de terre et qu'on abolisse le mariage, qu'il trouve « *a most immoral institution !* »

Les Anglais trouvaient donc chez Mme de Broglie un milieu accueillant et sympathique, et un nombre assez considérable dut la visiter. Malheureusement, Mme de Broglie elle-même nous donne très peu de détails sur ces hôtes; sa correspondance avec Mme du Perron ne couvre guère que les mois d'été passés à la campagne; le reste de l'année les amies étaient toutes deux à Paris et ne s'écrivaient plus;

(1) Mme de Broglie: « *Lettres* », p. 91-5.

(2) Il est tout naturel de trouver Mme de Broglie entre les premiers à accueillir Mrs. Fry, la réformatrice de Newgate, à son arrivée à Paris en 1837. Cf. Ticknor : « Life, etc. », II, 134-5 : « Mrs. Fry, — la célèbre Mrs Fry — a passé quelques jours ici, avec son mari et un « ami Josiah », et a fait une certaine sensation. Son but est de faire faire quelque chose pour les prisons françaises, qui sont assez mauvaises sans doute; et bien que son projet ne réussisse probablement pas, elle laisse ici la même impression de bonté que partout. Nous avons été invités chez les de Broglie ce soir pour la rencontrer. Il y avait peu de monde : les Sainte-Aulaire, Guizot, Portalis, Pasquier, Villemain, Eynard — bref, la petite coterie, plus Barante et deux ou trois autres... Mme de Broglie était parfaitement en sympathie avec ses sentiments religieux, et en parla avec moi après son départ avec beaucoup de sensibilité, et une sorte de désespoir de voir triompher son esprit en France. »

(3) « *Lettres* », p. 16.

on aurait bien voulu posséder pour la saison de Paris le commentaire franc et intime que donnent les *Lettres* pour la période des vacances.

Il faut donc se rapporter aux témoignages extérieurs. Ceux-ci sont nombreux, et s'accordent pour montrer que beaucoup d'Anglais se réunissaient autour de M^me^ de Broglie, qu'ils se plaisaient dans la société de sa maison, et se trouvaient souvent plus à leur aise chez elle qu'ailleurs. En plus des Anglais dont on a déjà parlé, on y voit Miss Berry, amie intime de l'ambassadrice Lady Elizabeth Stuart, et qui, dans ses nombreux séjours à Paris, allait un peu partout, cherchant à se maintenir au courant des affaires du jour. Les deux sœurs Maria et Fanny Edgeworth, venues à Paris en 1820, trouvèrent chez la duchesse un accueil particulièrement gracieux, et en gardèrent un souvenir reconnaissant : « elle semble fort désireuse non seulement de voir Maria, mais de la connaître », écrit Fanny Edgeworth (1) ; et à la fin de la saison mondaine les deux sœurs furent invitées à Coppet. Dans une lettre écrite pendant ce séjour, Fanny remarque : « Avec M. de Staël et M^me^ de Broglie, Maria était particulièrement heureuse. »(2) Encore du monde littéraire, on voit Thomas Moore, qui pendant son exil à Paris de 1819 à 1822 fut un habitué du salon de M^me^ de Broglie ; « Anacréon » Moore était en ce moment-là un peu l'enfant choyé de la société parisienne, qui se pressait pour l'entendre chanter ses « *Mélodies irlandaises* ». La duchesse de Broglie goûtait beaucoup sa musique, et parfois elle chantait elle-même avec le poète. (3) Dans son journal, Moore nomme en passant des Anglais qu'il rencontrait parmi les hôtes de cette maison : Lord et Lady Fielding, Lord et Lady Bessborough, Lord Bristol, les Jersey. On peut aussi citer le jeune Américain Ticknor, pour qui le salon des Broglie était le salon préféré, et dont le journal montre bien le charme de la duchesse, ses égards pour les étrangers, et l'intérêt qu'elle portait aux Anglais et aux Américains. (4) De plus M^me^ de Broglie avait cons-

(1) Lettre citée par C. Hill : « *Mary Edgeworth and her circle in the days of Buonaparte and Bourbon* », Londres, 1910, p. 232.

(2) *Ibid*, p. 275.

(3) Cf. Moore : « *Memoirs, etc.* », III, 306.

(4) A son retour à Paris vingt ans plus tard, Ticknor reçut le même accueil cordial, et trouva M^me^ de Broglie toujours aussi prête à parler religion et politique: « Elle parla de sa famille, de sa vie depuis vingt ans, et parla beaucoup de ses opinions religieuses, qui sont calvinistes (elle sait que je suis unitarien). De sa famille, de son mari et de sa carrière publique, elle parla avec toute sa franchise ordinaire; elle est curieuse de l'Amérique et de nos institutions, mais elle est évidemment moins démocratique que quand je l'ai connue autrefois. » (Ticknor : « *Life*, etc. », II, 104.) Et encore : M^me^ de Broglie nous fit une lon-

lamment auprès d'elle une Anglaise, une Miss Randall, vieille amie et compagne de M^me^ de Staël, et qui, après la mort de celle-ci, continua de vivre chez sa fille.

Donc les Anglais pouvaient bien se sentir à leur aise chez les Broglie; la maîtresse de la maison avait beaucoup de commun avec eux, elle portait un intérêt tout spécial à leur religion, à leurs institutions, à leur littérature (1) ; et puis, il ne faut pas oublier que M^me^ de Broglie (comme son frère) parlait parfaitement l'anglais, et disposait ainsi de l'instrument indispensable pour bien comprendre tous ses hôtes d'outre-Manche et pour s'en faire apprécier. (2) Son salon était ainsi un champ favorable au contact entre les deux nations, un sol propre à faire germer une entente vraie et profonde.

gue visite ce matin, et parla religion et politique en abondance. Elle est fort agréable à écouter, car elle est si franche et sincère; mais nous ne pouvons nous accorder, puisqu'elle est calviniste convaincue, et devenue beaucoup moins favorable qu'autrefois aux institutions démocratiques. » (*Ibid.* II, 105.)

(1) On relève dans les *Lettres*, avant et après 1830, de nombreuses traces de lectures anglaises: elle parle de Byron, qu'elle admire et plaint; de Bacon, du docteur Chalmers; elle remarque la foule de livres pour les enfants qui existent en anglais, et qu'elle aimerait voir traduire en français.

(2) Son mari, au contraire, ne parlait pas l'anglais, et était ainsi gêné dans l'échange des idées avec certains hôtes; cf. M^me^ de Broglie : « *Lettres* », p. 307 : Quand le docteur Chalmers se trouve à Coppet, le duc de Broglie ne peut pas parler avec lui.

CHAPITRE VIII

RAPPROCHEMENT LITTERAIRE

Etude de la langue anglaise; Délécluze et son cercle; lectures anglaises. — Relations personnelles de Scott avec les Français; visite de 1816*; pèlerins à Abbotsford; visite à Paris en* 1826*; son succès, son attitude aux Français. — Relations françaises de Byron; M^me^ de Staël à Coppet; Stendhal à Milan. — Fortune de Shakespeare en France; transformation de l'opinion après l'échec de* 1822*; acteurs anglais de* 1827*; succès de l'entreprise; enthousiasme des romantiques; Berlioz et Miss Smithson. — Moore à Paris, relations dans la société parisienne. — Moindres célébrités littéraires : Miss Edgeworth. — Un salon d'Anglaise à Paris : Miss Mary Clarke ; interprète de Scott dans son entourage. — Voyageurs littéraires; Stendhal et les revues anglaises. — Mariages anglo-français : Lamartine et Vigny.*

Le terrain de rapprochement entre Anglais et Français le plus étudié, c'est sans doute celui de la littérature. Les influences anglaises dans le mouvement romantique ont été le sujet de nombreuses études (1) ; de même, chaque auteur français a été considéré dans ses rapports avec la littérature anglaise. Je ne m'occuperai point ici des affinités entre les auteurs français et anglais, ni de leurs dettes littéraires : il faudrait pour cela parcourir tout le champ de la littérature française de l'époque. J'essayerai seulement d'indiquer quelques cas de contact personnel; de suivre quelques gens de lettres

(1) Notamment Maigron : « *Le Roman historique à l'époque romantique* », Paris,1898 ; Estève : « *Byron et le romantisme français* », Paris, 1907.

qui entrent dans la société de l'autre pays, y font des amis; de noter leurs impressions et l'accueil qui leur est accordé.

Il suffira donc de résumer très sommairement l'influence anglaise sur la littérature romantique. Dès les premières années de la Restauration, la littérature d'outre-Manche pénétrait en France d'un mouvement lent, mais continu, — mouvement qui s'accéléra après 1820. Nous avons déjà noté que beaucoup de jeunes gens — des libéraux surtout — qui se destinaient à la politique lisaient couramment les auteurs anglais. Beaucoup d'artistes et d'étudiants tournaient les yeux vers l'étranger, vers l'Angleterre principalement, et cherchaient dans sa littérature les germes d'un art nouveau.

Nous connaissons un de ces cercles d'études anglaises par les « *Souvenirs* » (1) de Délécluze. Celui-ci, au commencement de la Restauration, était professeur de peinture à Paris. Il décrit les maisons qu'il fréquentait, entre autres le salon Monod, « où se réunissaient habituellement chaque semaine beaucoup d'hommes distingués de la France, et la plupart de ceux venant d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre pour s'arrêter à Paris ». (2) Dans cette atmosphère cosmopolite se développait le goût de la littérature anglaise; toute la famille Monod parlait couramment l'anglais, et déjà en 1816 se passionnait pour Byron, qu'elle lisait dans le texte avant qu'il ne fût traduit. Dans un autre salon aussi, chez la famille Stapfer, Délécluze se trouvait dans une société enthousiaste de la littérature anglaise : « les ouvrages de Lord Byron et de Walter Scott préoccupaient vivement tous ceux qui pouvaient les lire, et faisaient déjà naître des discussions auxquelles Etienne (3), faute d'entendre leurs textes, ne pouvait prendre part ». (4)

Se trouvant de plus en plus isolé, et impatienté de ne pouvoir prendre part à ces discussions, Délécluze céda enfin aux instances de ses amis et se décida à apprendre l'anglais. Désormais il y consacra tous ses moments libres. Il fut encouragé par Louis Simond, Français qui avait vécu en Amérique, qui avait fait un voyage en Angleterre en 1810 et 1811, et avait publié ses impressions sur le pays, ses mœurs et sa littérature. (5) Il fréquentait les salons de Monod et de

(1) E. Délécluze : « *Souvenirs de soixante années* », Paris, 1862.

(2) Délécluze : « *Souvenirs* », p. 118.

(3) Délécluze lui-même.

(4) « *Souvenirs* », p. 123.

(5) L. Simond : « *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années* 1810 *et* 1811 », Paris, 1816.

Stapfer, y prononçait des jugements paradoxaux sur l'art, mettait en question les idées reçues, soutenait des usages anglais et américains. Il s'intéressa à Délécluze, et le présenta à une famille anglaise habitant alors Paris : « cette présentation qui semblait devoir se résoudre en de simples politesses, prit aussitôt un caractère plus sérieux. Etienne reçut de la famille Nightingale un accueil qui le toucha profondément, et un mois était à peine écoulé que de là s'était formée une de ces amitiés à l'anglaise, qui aujourd'hui, après bien plus de trente années, dure encore dans toute sa vivacité ». (1) Les membres de cette famille aident Délécluze avec son anglais, lisent avec lui des textes, et contribuent à former son goût pour la littérature anglaise.

Le jeune Français saisit toutes les occasions d'étendre ses connaissances en langue et en littérature anglaises : pendant un séjour à Clermont, il se lia avec une famille anglaise, et en fit sa société presque exclusive, passant toutes ses soirées à causer littérature, à s'exercer en anglais, à s'initier aux usages de l'autre pays.

Délécluze se trouva enfin à même de se mêler aux discussions sur la littérature anglaise qui préoccupaient de plus en plus son entourage : « Arrivé au point de pouvoir en apprécier le caractère et les beautés, il invita quelques-uns de ses jeunes amis, Ampère fils, Monod, A. Stapfer et son cousin A. Bouffé, à se réunir le mercredi de chaque semaine pour faire des lectures. On lut et l'on expliqua tantôt des chants de Milton, mais plus habituellement les drames de Shakespeare. Le « *Paradis Perdu* » avait déjà une teinte classique dont les jeunes lecteurs ne s'arrangeaient pas, tandis que l'auteur d' « *Othello* » et d' « *Hamlet* » convenait infiniment mieux à de jeunes imaginations ébranlées déjà par les hardiesses de lord Byron. » (2) Entre 1820 et 1830 (3) se réunit ainsi chez Délécluze un groupe d'hommes, libéraux et romantiques, l'avant-garde politique et littéraire, comprenant des noms qui appartiennent aux deux catégories : Courier, Beyle, Mérimée, Duvergier de Hauranne, Rémusat, Vitet, Mignet, et d'autres (4). Après quelque temps, l'assistance devenant plus nombreuse, les réunions eurent lieu le dimanche, et se transformèrent en causeries littéraires ; mais Délécluze garda un jour anglais, où, avec des intimes, il lisait des auteurs anglais : Byron, Scott et

(1) Délécluze : « *Souvenirs* », p. 126.

(2) « *Souvenirs* », p. 222.

(3) Avec interruption pour l'année 1823, où Délécluze fait un séjour en Italie.

(4) Cf. « *Souvenirs* », p. 225, note.

Shakespeare. A ces dimanches, la campagne des romantiques était menée avec vigueur, et Beyle, en tête des anglophiles, malmenait Racine, qualifiait de « cache-sottise » le vers alexandrin, louait Shakespeare, s'extasiait sur Byron, — même sur « *Don Juan* », qui pourtant causa une vive déception à bien des admirateurs du grand proscrit.

*
**

C'est ainsi que se préparait en petit comité la vogue qui atteignit peu à peu le grand public. Le premier auteur anglais qui acquît une renommée populaire en France, c'est Sir Walter Scott, dont les romans furent traduits en français à partir de 1816. Entre 1820 et 1826 la gloire de Scott fut à son apogée en France; l'enthousiasme pour ses œuvres gagna tout le monde — gens de lettres, peintres, sculpteurs, musiciens, et le grand public — et fut poussé jusqu'à l'engouement.

Sans nous arrêter à la popularité des œuvres de Scott en France, ni à son influence littéraire, regardons ses relations personnelles avec les Français. Scott avait fait un court séjour en France en 1815 mais, comme nous l'avons déjà remarqué (1), il ne fréquenta alors que peu de Français. Il retrouva, certes, quelques amis parmi les émigrés rentrés, entre lesquels le vénérable Chevalier, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, qu'il avait connu en Ecosse, et qu'il revit avec plaisir (2) ; mais il ne forma pas de relations nouvelles à cette date. Du reste il ne faisait que commencer alors la série de ses romans, et le nom anonyme sous lequel ils parurent n'était pas encore percé; de sorte qu'il ne fut pas recherché à cause de sa renommée littéraire.

Plus tard, lorsque le grand Ecossais fut devenu célèbre en France, beaucoup de ses admirateurs voulurent faire sa connaissance, et allèrent en pèlerinage à Abbotsford; entre les plus connus sont (3) Nodier (1821) et Pichot (1822).

Il faut avouer que Scott ne portait pas très gracieusement sa célébrité; il supportait avec impatience, souvent même avec humeur, ces visites multiples dans lesquelles il croyait voir la preuve d'une curiosité souvent vulgaire. Il détestait ou semblait détester les compliments

(1) Ch. II. p. 31.
(2) Voir ch. V. p. 86.
(3) Nodier ne réussit pas à voir Scott. Cf. ch. X. p. 181-2.

qu'on lui adressait personnellement; il se montrait alors souvent brusque et maussade. Son « *Journal* » porte maints traits d'humeur contre ces gens qui le « poursuivent de compliments. » «Aujourd'hui,» écrit-il en septembre 1826, (1) « deux jeunes Français se sont introduits dans notre présence sublime, en vertu d'un volume de vers élogieux envoyé la veille, sans doute en guise d'« *ouvre-toi Sésame* ». Je ne les ai pas lus, ni ne les lirai jamais. Nul écrivain n'a jamais méprisé la flatterie plus profondément que moi... Les gens qui se donnent la peine de vous louer ont presque toujours un motif intéressé — celui de se distinguer, ou de satisfaire à leur curiosité. D'habitude leur but est de se faire louer en retour » (2).

Au mois d'octobre 1826 Scott retourna à Paris, pour réunir des matériaux pour une « *Vie de Napoléon* ». Cette intention avouée refroidit un peu quelques-uns de ses admirateurs (3) ; il reçut pourtant un accueil enthousiaste, qui le flatta et le vexa tout à la fois. Scott recherche ceux qui peuvent le renseigner sur Napoléon ; il parle souvent avec Gallois, et a un long entretien avec le maréchal Macdonald; il décrit aussi un dîner chez ce dernier, en compagnie de Marmont, de Molé et du marquis de Lauriston (4).

Scott se trouva malgré lui lion de la société. A l'ambassade anglaise il est entouré de belles dames qui débordent de louanges; la princesse Galitzin écrit qu'elle « voulait traverser les mers pour voir Sir Walter Scott, » (5) et à une soirée chez elle le romancier rencontre « toute une couvée de princesses vêtues de *tartan* » (6). Dans son hôtel il est assiégé à tout moment par ses admirateurs, et il a beaucoup de peine à écarter la foule d'artistes qui cherchent à faire son portrait, son buste; une dame a raison de sa résistance — l'écrivain lui cède pour éviter un flot de larmes. Les classes populaires même veulent lui rendre leur hommage, et les dames de la Halle viennent lui offrir un discours et un bouquet.

Au fond, Scott fut certainement flatté de sa réception en France;

(1) *Journal*, Edimbourg, 1890, p. 255.

(2) Quand il le voulait, pourtant, il était parfaitement aimable avec les Français. Cf. Pichot : « *Voyage* », III, 302: « On ne saurait trouver un conteur plus agréable et un hôte plus poli. » Il détestait se sentir poursuivi. Cf. p. 186 : David d'Angers, qui espérait le modeler, est assez durement éconduit.

(3) La publication en 1822 d'une traduction des « *Lettres de Paul* » avait également jeté un froid.

(4) Sir W. Scott : « *Journal* », p. 298-9.

(5) *Ibid*, p. 294.

(6) *Ibid*, p. 299.

il l'avoue lui-même, et note dans son journal (1) : « Avant de quitter « *la belle France* », il est juste que je dise combien je suis reconnaissant de l'accueil extrêmement bienveillant qu j'ai reçu partout. Ce serait une affectation puérile que de nier que j'ai été heureux — fort heureux — de trouver que des ouvrages destinés uniquement à mon pays ont été reçus si favorablement et si généralement dans un pays étranger, où tant de bonnes raisons devaient nécessairement s'opposer à leur succès. » Et pourtant, comme à Abbotsford, il est souvent impatienté des compliments : témoin cette boutade dans son journal : « Je crois qu'il me faudra renoncer à mon journal jusqu'à mon départ de Paris. Les Français sont littéralement « outrageux » dans leurs politesses, se précipitent chez vous à toute heure et vous rendent à demi-fou avec leurs compliments. » (2).

A vrai dire Scott n'est guère fait ni pour aimer les Français, ni pour leur plaire. Il garde toujours les préventions qui paraissent dans les « *Lettres de Paul* » (3) ; malgré son amitié sincère pour des individus et son admiration pour certaines qualités françaises, il persiste à regarder les Français en général avec un léger mépris. Il ne se soucie pas de leur plaire, et se montre souvent silencieux et peu aimable, trompant ainsi l'attente de ceux qui sont venus l'admirer (4). Somme toute, les relations personnelles de Scott avec la France ne contribuèrent guère à augmenter sa popularité ; mais ses ouvrages avaient servi la cause de l'entente franco-anglaise en éveillant l'intérêt d'un grand public jusqu'alors indifférent à l'Angleterre.

***

Après Scott, l'auteur anglais qui devint le plus vite célèbre en France, c'est Byron. Parmi les Français anglophiles, il fut apprécié presque aussi tôt qu'en Angleterre : ainsi Délécluze rapporte dans ses *Souvenirs* : « C'était pendant les années 1817 et 1818 que ces étranges idées sur les arts commençaient à prendre quelque consis-

(1) *Ibid*, p. 301.

(2) *Ibid*, p. 297.

(3) Cf. Ch. II, p. 33.

(4) Cf. Mme de Bassonville : « *Salons d'autrefois* », p. 224 ; elle décrit le déjeuner chez le maréchal Macdonald, et la déception des admirateurs de Scott.

tance, et lorsque la littérature était elle-même menacée d'une révolution radicale par l'admiration poussée jusqu'à l'engouement pour le caractère et les poésies de lord Byron » (1). Les traductions commencèrent à paraître en 1818, et Byron compta dès lors de fervents admirateurs; mais il n'eut pas le grand public de Scott. Il y avait tant de personnalités en lui, et si différentes! — l'aristocrate, le libéral, le Don Juan, le « vampire » — l'opinion hésitait à l'accepter en bloc. Sa véritable vogue commença vers 1830, quand on s'accorda pour voir en lui l'homme malheureux, ennuyé, le type de « l'homme fatal » du romantisme.

Byron paraît avoir eu peu de liens personnels avec la France. Admirateur passionné de Napoléon qu'il était, on comprend qu'il n'ait pas eu envie de connaître la France de la Restauration ni de s'associer avec les royalistes. Mais il se fit quelques relations parmi des Français à l'étranger. Etabli près du lac de Genève en 1816, il fréquentait la maison de M^me^ de Staël à Coppet. Nageur accompli et intrépide, malgré son pied bot, il faisait souvent des excursions autour du lac, à la nage ou à la voile, et les terminait chez « Notre Dame de Coppet », comme il l'appelle. Le duc de Broglie, beau-fils de M^me^ de Staël, parle du poète dans ses *Souvenirs,* et en fait un portrait bien peu flatteur, tant au physique qu'au moral : « son extérieur était agréable sans avoir rien de très distingué. Sa figure était belle, mais dépourvue d'expression et d'originalité; sa taille était ronde et courte; il ne manœuvrait pas ses jambes estropiées avec autant d'aisance et de nonchalance que M. de Talleyrand. Sa conversation était lourde, fatigante à force de paradoxes, assaisonnée de plaisanteries impies, fort usées dans la langue de Voltaire, et de lieux communs d'un libéralisme vulgaire. M^me^ de Staël, qui tirait parti de tout le monde, s'évertuait à le mettre en valeur sans y réussir; en tout, le moment de curiosité passé, sa société n'était pas attrayante, et personne ne le voyait arriver avec plaisir » (2).

Byron, au contraire, semble s'être plu à Coppet, et avoir apprécié M^me^ de Staël avec une impartialité de plus en plus grande. Il l'avait prise un peu en grippe en 1813, lors de sa visite à Londres, où il n'entendait parler que d'elle; mais ses lettres et son journal contiennent plusieurs mentions reconnaissantes de son hospitalité à Coppet. En avril 1817 il écrit au poète Rogers : « Je suis redevable de maintes at-

(1) « *Souvenirs* », p. 119.

(2) Broglie : « *Souvenirs* », I, p. 361-2.

tentions bienveillantes à Notre Dame de Coppet, et je l'aime maintenant autant que j'ai toujours aimé ses œuvres; de celles-ci j'ai toujours été, et suis encore, l'admirateur sincère » (1). A la mort de M^me^ de Staël, il exprime ses regrets, en ajoutant : « elle laissera un grand vide dans la société et dans la littérature » (2).

Un autre Français qui connut Byron à l'étranger, c'est Stendhal. Tous deux se trouvaient à Milan en 1816 (3), et un soir, à l'opéra, Stendhal fut présenté à Byron. Il était alors admirateur passionné de sa poésie, et dès le premier moment il se prit d'enthousiasme pour le poète, pour sa personne, son caractère, sa conversation. Byron de son côté paraît avoir été attiré vers ce Français qui, connaissant déjà assez bien le caractère anglais, se garda de le flatter ni de chercher à entrer trop vite dans son intimité. Byron, parlant mal le français, et très susceptible du ridicule sur cet article, était sans doute content de rencontrer quelqu'un qui pût lui parler anglais; du reste il se trouvait en sympathie avec Stendhal sur plus d'un point. Tous deux très sincères, et ennemis acharnés de l'hypocrisie dans toutes ses formes, ils étaient victimes de leur mépris pour les conventions. Ils s'accordaient également par leurs sentiments libéraux, et Stendhal devait plaire à Byron par sa grande admiration pour Napoléon. Leurs relations, poursuivies pendant quelques semaines, furent interrompues par le départ de Byron et ils ne devaient plus se revoir. On sait cependant que Byron garda un bon souvenir de cette courte liaison, car il en parle dans une lettre qu'il adressa à Stendhal en 1823, en défense du caractère de Scott que Stendhal avait attaqué. Quant au Français, il parle de Byron avec la plus grande admiration dans plusieurs de ses ouvrages.

De retour à Paris, Stendhal se constitua champion de son poète, en parlant dans les salons, le louant comme le plus grand poète de l'Angleterre, peut-être même du monde. Le cercle de Délécluze se mit à le lire — Délécluze lut « *Don Juan* » avec Mérimée — et dans toutes les discussions Stendhal prenait fait et cause pour son héros, et surtout pour « *Don Juan* », ce poème où, selon Délécluze, (4) « rien de ce qui est respectable n'est respecté » (5).

*
**

(1) Byron : « *Life, Letters and Journals* », Londres, 1875, 574.
(2) *Ibid*, p. 595.
(3) Cf. D. Gunnell : « *Stendhal et l'Angleterre* », Paris, 1909, p. 31.
(4) Délécluze : « *Souvenirs* », p. 156.
(5) Byron paraît aussi avoir connu Fauriel, car il donne une lettre d'introduction auprès de lui. Cf. Ticknor : *Life, etc.*, I, 68.

C'est à la fin de la Restauration que la France commença à se passionner pour Shakespeare. Lu dans le texte par une petite élite, il n'était guère admiré dans la traduction de Letourneur; ce ne fut qu'en 1827, quand il fut révélé par des acteurs anglais à un public littéraire avide de nouveautés, que Shakespeare fut proclamé le sublime homme de génie, et accepté comme l'idole des romantiques.

Déjà en 1826, grâce aux succès de Scott et de Byron, l'opinion commençait à favoriser le projet de jouer en anglais à Paris des pièces anglaises. En juillet 1826 un article de la « *Revue britannique* » (1) préconise l'établissement prochain d'un spectacle anglais à Paris. L'auteur fait remarquer que déjà depuis quelque temps un acteur anglais, Cooke, obtient de grands succès à la Porte-St-Martin, circonstance qui contribuera au succès d'une troupe anglaise. Il affirme que l'opinion devient tous les jours plus favorable à une tentative pareille; rappelant le malheureux essai de 1822, il continue : « Mais tout est, aujourd'hui, sur un pied bien différent. La langue anglaise devient chaque jour de plus en plus populaire, et ceux qui ne la connaissent pas lisent votre théâtre dans des traductions. Les meilleurs élèves de nos grandes écoles publiques sont partisans pour l'indépendance en matière de goût, et depuis que Potier a eu l'honneur de jouer devant Georges IV, nos monopoleurs littéraires n'ont plus de texte pour leurs clabauderies. Quelque spéculateur ne tardera pas à s'apercevoir du véritable état de l'opinion publique, et de la possibilité de faire jouer, à Paris, avec succès et profit, « *Othello* », « *le Roi Lear* », « *Macbeth* », etc. Toutes les hautes classes de la société qui apprennent la langue anglaise seront assidues au théâtre pour acquérir une bonne prononciation. » Il fait remarquer que ce projet, qui pourra se réaliser grâce aux meilleures relations politiques entre les deux pays, rendra service à son tour à ces mêmes relations : « L'établissement de ce théâtre, que toutes les personnes vraiment éclairées désirent, fort important sous le rapport littéraire, aura aussi des conséquences politiques d'un haut intérêt, puisqu'il tendra à faire exclure de la bonne société cette absurde antipathie nationale que nous avions contre vous... L'extinction totale de l'animosité qui existait entre la France et l'Angleterre quand des gouvernements rivaux les excitaient l'une contre l'autre, et que l'on croyait que le commerce d'une nation ne pouvait prospérer que par

(1) Première Série, vol. VII, p. 346. Traduit de « *The New Monthly Magazine* ». L'article est presque certainement écrit par Stendhal. Cf. Gunnell : « *Stendhal et l'Angleterre* », p. 278-9.

des lois prohibitives et des mesures hostiles contre celui des peuples étrangers, nous serait extrêmement avantageuse ; car plusieurs de vos plus utiles usages ne tarderaient pas à être introduits et à acquérir droit de cité à Paris. »

Le projet se réalisa l'année suivante; le mois de septembre 1827 vit commencer à l'Odéon une série de représentations par une troupe anglaise, comprenant Kean, Kemble, Macready, Miss Smithson. Le succès fut au delà de tout ce qu'on avait prévu, une véritable fureur (1). « Les Anglais ont ouvert leur théâtre », écrit Delacroix. « Ils font des prodiges, puisqu'ils peuplent la salle de l'Odéon à en faire trembler tous les pavés du quartier sous les roues des équipages. Enfin ils ont la vogue. » (2) Ils l'avaient en effet; toute la jeune école littéraire accourt à l'Odéon, s'enthousiasme, porte Shakespeare aux nues. Les classiques osent à peine élever la voix contre ce torrent d'applaudissements : « Les classiques les plus obstinés baissent pavillon. Nos acteurs vont à l'école, et ouvrent de grands yeux. Les conséquences de cette innovation sont incalculables. Il y a une M^lle^ Smytson [sic] qui fait fureur dans le rôle de Miss O'Neill » (3). Heureux jour pour ceux qui savent déjà l'anglais ! Mais ceux qui l'ignorent ne leur cèdent rien en enthousiasme; ils lisent la pièce dans la traduction, et la pantomime leur fait comprendre le reste. Berlioz, ne sachant pas un mot d'anglais, est pourtant transporté : « Shakespeare, en tombant ainsi sur moi à l'improviste, me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel de l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs. Je reconnus la vraie grandeur, la vraie beauté, la vraie vérité dramatique... Je vis — je compris, — je sentis que j'étais vivant et qu'il fallait me lever et marcher ». (4)

La visite des acteurs anglais eut pour Berlioz d'importantes conséquences personnelles. Ardent admirateur, comme tant d'autres, de Miss Smithson dans ses rôles d'Ophélia, de Juliette, il en tomba amoureux. Elle devint pour lui comme l'âme de Shakespeare, le hantait dans ses compositions, inspirait sa musique (5). Il chercha sans succès à la connaître en 1827. En 1832, après un séjour en

(1) Cf. Borgerhoff : « *Le théâtre anglais de Paris sous la Restauration* ». Paris, 1912. Les lettres et les mémoires de l'époque en parlent beaucoup.

(2) E. Delacroix : « *Lettres* », Paris, 1880, I, 129.

(3) *Ibid.*

(4) Berlioz : « *Mémoires* », Paris, 1878, I, 97.

(5) C'est à cette époque qu'il écrivit sa symphonie de « *Roméo et Juliette* ».

Hollande, elle revint à Paris; elle entendit à un concert la musique qu'elle avait inspirée, et Berlioz se fit présenter. Il l'épousa en 1833 (1).

Quel contraste entre ces applaudissements de 1827 et les huées de 1822! C'est sans doute le progrès des idées romantiques qui fit en grande mesure la fortune du théâtre anglais de 1827; mais la chose significative, c'est que les préventions nationales, les irritations politiques, étaient assez apaisées pour laisser prononcer librement un arrêt tout littéraire. L'année 1827 vit porter les fruits du rapprochement graduel des années passées.

*
**

Une des causes du succès de Scott en France était son caractère national. On louait le « barde écossais » d'avoir peint ses compatriotes, d'avoir donné une description vraie et vivante d'un peuple peu connu en France. Une raison d'ordre analogue valut en grande mesure sa popularité à Thomas Moore, « le barde irlandais » (2).

Moore avait des titres à l'affection des Français : ses poésies et ses chansons convenaient parfaitement aux concerts en chambre et aux représentations de salons, ensuite l'auteur lui-même était un parfait homme du monde, propre à briller dans les cercles mondains par son goût comme par son talent. Simple, gai, sociable, et sensible, il plaisait partout, et charmait souvent l'assistance en chantant quelques-unes de ses « *Mélodies irlandaises* ».

En 1819 Moore, se trouvant dans des embarras d'argent, vint s'établir à Paris, avec sa femme et ses enfants, et y resta trois ans. Pendant ces années il lia connaissance avec un grand nombre de Français, et fut adopté par la société parisienne. Il avait à Paris des amis anglais qui le présentèrent à leurs connaissances : Lord John Russell qui, pendant ses visites à Paris, était son compagnon inséparable ; Lord et Lady Holland ; M^me^ de Flahault (Lady Keith). Il devint vite un hôte favori en bien des maisons, libérales surtout, car son

(1) Leur vie conjugale ne fut pas bien heureuse. Ils étaient très pauvres, et après quelque temps le trouble entra dans le ménage. Ils se séparèrent en 1840.

(2) Cf. A. B. Thomas : « *Moore en France* », Paris, 1911.

irrévérence moqueuse envers le pouvoir le rendait suspect aux « bien pensants » (1).

Il fréquentait beaucoup le salon des Flahault, où se réunissaient les libéraux anglais et français. Un soir il y trouve Lady Morgan, escortée par une foule de libéraux : — Benjamin Constant, Sébastiani, le général Foy. Il va souvent aussi chez Mme de Broglie, qui aime parler littérature avec lui, et goûte beaucoup sa musique. Une fois elle chante avec lui sa chanson : « Go where glory waits thee », en prononçant l'anglais, dit Moore, avec un très joli accent. (3) Denon est de ses amis, et Gallois, et il est invité à plusieurs reprises chez le duc d'Orléans, qui se souvient de l'avoir connu en Angleterre. Il paraît avoir fréquenté un milieu politique plutôt que littéraire, et il ne parle dans son journal d'aucun des jeunes auteurs français. (4) Il connaissait bien et voyait souvent Mme de Souza ; celle-ci se servait de lui pour entrer en rapport avec des éditeurs anglais. Elle l'invitait aussi chez elle pour entendre lire son nouveau roman « *Adèle de Sénanges* ». Moore finit par la trouver un peu exigeante ; elle le pria de rendre compte de son livre dans la *Revue d'Edimbourg,* ce que Moore fit ; mais l'article ne plut pas à l'auteur, et à partir de ce moment leurs relations se refroidirent un peu.

Gronow a laissé dans ses « *Reminiscences* » (5) un portrait du poète tel qu'il le voyait alors à Paris. C'était un hôte recherché, dit-il, mais il était gourmet, et avant d'accepter une invitation à dîner dans une nouvelle maison, il s'informait toujours auprès de ses amis de la table et de la cave, car il leur accordait autant de prix qu'à la compagnie. Gronow affirme que Moore stipulait toujours que l'anglais fût parlé ; mais Moore lui-même nous apprend qu'il se tirait fort bien d'affaire quand il se trouvait seul parmi des Français, se trouvant gêné et timide seulement dans la présence de ses compatriotes. Il était fort spirituel, et lorsqu'il était à son aise il divertissait l'assemblée en imitant Curran ou d'autres grands hommes de son pays. Mais

(1) Cf. Pailhès : « *La Duchesse de Duras et Chateaubriand* », une lettre de Humbold, décrivant un entretien avec Moore. Le poète parle avec admiration de Lady Morgan, de Grégoire, et « de tous les grands hommes de cette couleur »; il étonne Humbold ensuite en admirant Chateaubriand : « Tout cela dans la même tête! » s'écrie le savant. (p. 139).

(2) Moore: « *Memoirs, journal and correspondence* », Londres 1853; III, 118

(3) *Ibid,* III, 306.

(4) Lamartine pourtant dit qu'il le voyait souvent chez Mme de Broglie. Cf. « *Souvenirs et Portraits* », III, 146.

(5) II, 96-8.

son plus grand succès venait quand, après le dîner, il s'asseyait au piano, et tout en s'accompagnant, chantait de sa voix riche et expressive des airs irlandais. Pour ceux qui l'entendaient, dit Gronow, c'était un plaisir inoubliable.

*
**

La bienveillance avec laquelle la société parisienne recevait les gens de lettres anglais s'étendait jusqu'aux plus insignifiants. Lady Morgan affirme que la moindre réputation littéraire ouvrait aux voyageurs la porte de tous les salons. Ce fut le cas pour elle, car à sa première visite à Paris elle fut accueillie dans tous les partis en vertu de ses romans. Ce fut l'expérience également d'une de ses compatriotes, Maria Edgeworth, qui vint faire un séjour à Paris, avec ses deux sœurs, en 1820. (1) Elle aussi était connue jusqu'à un certain point par ses écrits, et elle avait en outre des relations parmi le monde de l'ancien régime, étant parente de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI. Elle alla souvent aux réceptions de la duchesse d'Escars aux Tuileries, et chez le duc d'Orléans, qui lui fait le même accueil simple et chaleureux qu'à tous ses amis anglais ; elle était liée avec plusieurs grandes dames qu'elle avait connues en 1802, ou qui étaient amies de l'abbé : M^me^ de Pastoret, la princesse de Craon, la duchesse d'Uzé, M^me^ de la Rochejacquelin, la princesse de Beauvau.

En dehors de ce milieu, elle fréquentait les savants et les gens de lettres : les Suard ; Cuvier, qui l'invita à dîner au Collège de France, avec une compagnie distinguée, dans laquelle se trouve le Polonais, le prince Czartorinski. Elle alla aussi chez M^me^ Récamier, et chez M^me^ de Rumford, qui ne lui plut pas, mais qui réunissait dans son salon des libéraux que Miss Edgeworth désirait connaître : Benjamin Constant, Royer-Collard, Casimir Périer, Molé. Elle fréquentait aussi le salon des Broglie, et quand plus tard elle était à Genève, elle alla faire chez eux un séjour à Coppet. Le duc de Broglie, voyageant en Angleterre en 1822, ne se fit pas faute de renouer connaissance avec Miss Edgeworth, et assista chez elle à une intéressante réunion d'économistes (2).

(1) Cf. M. Edgeworth : « *Letres intimes* » Paris 1896; et C. Hill : « Mary *Edgeworth and her circle in the days of Buonaparte and Bourbon* », Londres, 1910.

(2) Broglie : « *Souvenirs* », II, 236.

Nous avons vu que Paris faisait bon accueil aux littérateurs anglais, et que des cercles français se mettaient à la tête d'un grand mouvement en faveur de la littérature anglaise. Mais n'y avait-il à Paris point d'Anglais propres à se faire interprètes de leur littérature ? Outre les voyageurs qui passaient dans les salons, et parlaient de la littérature anglaise — comme Lady Morgan qui en 1817 critiqua hardiment le système dramatique français, mais ne fut alors écoutée même par ses amis — il existait au moins un cercle où les écrivains anglais étaient commentés par une compatriote.

Miss Mary Clarke, (1) qui devint plus tard M^me^ Mohl, demeurait avec sa mère à Paris, et sous la Restauration, entre 1820 et 1830 surtout, rassemblait autour d'elle une société intellectuelle. Elle était anglaise, mais dans ces veines coulait du sang irlandais (2) et écossais ; comme elle avait été élevée en France, elle parlait la langue presque comme une Française ; mais elle gardait jusqu'à un certain point des goûts et des sympathies anglais, et avait beaucoup d'amis anglais. Elle était gaie, vive, spirituelle, assez coquette, et très franche, au point même de blesser souvent ses amis. Mais elle était intelligente, s'intéressait à tout, et savait rendre son salon agréable au groupe qui le fréquentait.

Les habitués de ces années comprenaient Victor Cousin, Thiers, Augustin Thierry, Mérimée, et Fauriel qui, après 1822, devint l'ami le plus intime de Mary Clarke et faillit l'épouser. On devine, d'après cette liste, que la conversation devait porter volontiers sur la littérature, à ce moment où Scott occupait tous les esprits. Le côté historique de ses romans ne pouvait manquer d'intéresser ces amis de Mary Clarke, et forma évidemment un sujet favori de conversation ; Thierry en effet, écrivit en 1820 pour le « *Censeur européen* » un article sur « *Ivanhoe* », et dans une correspondance avec Miss Clarke vers la même date il poursuit les discussions qui s'engagèrent sans doute chez elle (3). Miss Clarke était des premiers à apprécier dans les

(1) Cf. K. O'Meara : « *M^me^ Mohl, her salon and her friends* », Londres, 1885; et M. E. Smith : « *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration* », Paris, 1927.

(2) Il est intéressant de noter que plusieurs de ceux qui réussissaient le mieux dans la société parisienne, étaient d'origine irlandaise: à voir, Moore, Lady Morgan, Miss Edgeworth, Lady Blessington, et Mary Clarke. Ils profitaient sans doute de l'intérêt que portaient les Français à leur pays; mais ils devaient aussi avoir une vivacité, une facilité d'expression, qui les rapprochaient des Français.

(3) Cf. M. E. Smith : « *Une Anglaise intellectuelle, etc.* », p. 47-8.

romans de Scott la valeur pittoresque de la description des lieux, et l'intérêt des vieilles traditions écossaises. En 1822 elle fit un séjour en Ecosse, et se trouvant au milieu du pays des romans, dans ce « *border country* » si riche de légendes et de traditions, elle goûta un plaisir encore plus vif aux ouvrages de Scott, et essaya de les faire apprécier par ses amis. Elle écrivit à Fauriel de longues effusions sur le pays, le peuple, que Scott lui avait déjà fait comprendre et aimer ; Fauriel lui répondit d'un ton plus circonspect, admirant Scott, mais lui reprochant de s'être trop exclusivement occupé du passé et de l'avoir peint sous des couleurs trop belles.

Pendant sa visite en Ecosse, Mary Clarke ne réussit pas à voir le grand romancier lui-même ; pourtant de son excursion sur les lieux mêmes, elle dut rapporter en France matière à bien des conversations. Elle parla constamment de son auteur de prédilection avec ses amis, faisant ainsi cause commune avec Nodier et Pichot. Ces discussions sur Scott, et l'interprétation que Mary Clarke sut en donner, eurent probablement une certaine influence sur Thierry, sur Mérimée, sur Fauriel lui-même. (1)

***

L'intérêt croissant dans la littérature anglaise entraîna un bon nombre de voyages entre 1820 et 1830. Comme nous étudierons dans un autre chapitre (2) les voyageurs français en Angleterre, nous nous contenterons ici de nommer rapidement quelques-uns des voyageurs épris de littérature les plus connus. Nous avons vu que la renommée de Scott attirait en Ecosse beaucoup de ses admirateurs : Nodier, Pichot, Rémusat, Guizard, de Custine furent du nombre. On remarque encore Délécluze, Delacroix, Mérimée, (3) et Stendhal.

Stendhal en effet, était un des plus actifs parmi les vulgarisateurs de choses anglaises. C'était, on l'a vu, un ardent apologiste de la littérature anglaise, et il s'indigna du mauvais accueil fait aux acteurs anglais en 1822 (4) ; il prédit alors qu'en dépit des cabales d'auteurs jaloux, ils auraient prochainement un grand succès. Mais

(1) Cf. M. E. Smith, *op. cit.*

(2) Chapitre X.

(3) Délécluze dit que Mérimée était à Londres en 1826; mais les renseignements sur ce séjour nous manquent.

(4) Cf. Stendhal : « *Correspondance* », Paris, 1908, II, 255-60.

Stendhal s'intéressait aussi à l'Angleterre pour d'autres raisons ; il était un ami de l'avocat Sutton Sharpe, et profita d'un voyage en Angleterre en 1826 pour étudier auprès de cet ami la justice anglaise. C'est peut-être par Sharpe aussi qu'il entra en rapports avec des directeurs de revues anglaises ; car en 1822, Stendhal, se trouvant dans la gêne, et voulant gagner du « *fish* », comme il dit (de l'argent), se mit à écrire pour le « *New Monthly Magazine* », et deux ans plus tard pour le « *London Magazine* ». Dans les premières années ces articles furent simplement des comptes rendus de publications françaises ; mais entre 1826 et 1829 Stendhal écrivit pour le « *New Monthly* » une série de « *Lettres de Paris* », commentaire littéraire, politique, mondain, bien supérieur à ceux qui paraissaient en d'autres revues anglaises. Ainsi Stendhal, tout en faisant connaître la littérature anglaise en France, contribuait aussi à donner aux Anglais une plus juste idée de la France et des Français.

*
**

Comme Berlioz, Lamartine et Vigny se rapprochèrent de l'Angleterre par leur mariage. Il n'était point d'ailleurs dans leur cas question d'entraînement sentimental : tous deux avaient cherché un parti qui pût faciliter leur carrière et remédier à leur manque de fortune. Pour l'un comme pour l'autre, la hantise du rôle à jouer par l'aristocratie dans une « restauration » fut pour beaucoup dans un choix moins sentimental que politique.

Lamartine, sans fortune, n'arrivait pas à se pousser dans sa carrière diplomatique. De l'avis de ses amis, un mariage riche pouvait seul le tirer d'affaire, et ils l'y poussaient sans cesse. C'est ainsi qu'en 1820 il épousa Miss Birch, Anglaise dont la famille avait connu beaucoup d'émigrés, et qui était venue faire un séjour en France chez la marquise de la Pierre. Dans les salons de Paris vers la même date Lamartine dut rencontrer des Anglais : il a gardé au moins le souvenir de Thomas Moore, qu'il voyait souvent chez M^me^ de Broglie (1).

Vigny épousa en 1825 une Anglaise, Miss Lydia Bunbury, qu'il rencontra à Pau pendant qu'il s'y trouvait en garnison avec son

(1) Cf., p. 154 (4).

régiment. Comme Lamartine, Vigny aimait infiniment la littérature anglaise, et s'intéressait aux Anglais (1). De plus, réservé, assez froid, il avait avec les Anglais bien des affinités de caractère ; il devait les comprendre et les apprécier. Il visita l'Angleterre l'année même de son mariage ; mais ce fut surtout en 1836 et 1838 (2), au moment où il y fit des séjours assez longs pour s'occuper d'un procès, que Vigny fit de nombreux amis anglais (3).

(1) Cf. « *Chatterton* » ; et l'amiral Collingwood dans « *Servitude et Grandeur militaires* ».

(2) Cf. D. Gunnell : « *Quelques amis français d'Alfred de Vigny.* » (*Mercure de France*, 1er juin 1909.)

(3) Un grand nombre d'autres mariages anglo-français eurent lieu sous la Restauration. Cf. ch. V, p. 99.

CHAPITRE IX

« JOHN BULL » VU PAR LES FRANÇAIS

L'Anglais d'Angleterre inconnu à la plupart des Français ; on n'observe guère et l'on voyage peu au commencement de la Restauration. — Les écrits de 1814-17 ; *la caricature et le vaudeville ; l'impression qu'ils donnent de « John Bull ». — Spleen et suicide; flegme et bizarrerie; vente de femmes; les enlèvements; les élections; devoirs et plaisirs d'un milord.*

Nous avons constaté la curiosité intense des Anglais envers la France à la fin des guerres, curiosité portant autant sur les mœurs et sur le caractère national que, d'une façon plus générale, sur le nouvel ordre des choses. La foule d'Anglais en France observaient de leurs propres yeux ; les uns, certes, venaient « pour le plaisir de tout condamner » ; mais d'autres étaient plus raisonnables, et retournaient en Angleterre pour répandre des idées saines sur la France nouvelle.

La curiosité intelligente des Français envers l'Angleterre fut beaucoup moins forte et plus tardive. Je dis intelligente ; car il y eut, pendant les premières années de la Restauration, une curiosité populaire vive, et, très naturellement, assez malveillante, au sujet des Anglais. Les Français n'allaient guère en Angleterre, mais ils étaient friands d'anecdotes concernant leurs voisins d'outre-Manche. La vanité nationale porte toujours un peuple à prendre en pitié ceux qui sont du peuple étranger, à leur trouver des goûts, des usages barbares ; et l'orgueil blessé des Français de 1814 devait grossir ce travers. Les journalistes ne tardèrent pas à tirer parti de cette curiosité, ni à lui donner la nourriture qu'elle demandait. En 1814 et les années sui-

vantes parurent de nombreuses publications sur l'Angleterre et les Anglais ; ce sont, pour la plupart, des recueils d'anecdotes puisées dans les journaux, de traits singuliers, d'aventures bizarres : tels (1) « *Singularités anglaises, écossaises, et irlandaises* » ; (2) « *L'Angleterre et les Anglais* » ; (3) « *John Bull* » ; (4) « *Londres, la Cour, et les Provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande* ». Ils se répètent souvent les uns les autres, et l'on a même l'impression qu'ils utilisent parfois des écrits plus anciens, tels par exemple que celui de Grosley de 1770.

Les écrits de ce genre n'éclairaient aucunement les Français sur la vraie Angleterre ni le vrai caractère anglais ; et Lady Morgan pouvait encore écrire en 1829 : (5) « Il est singulier que, tandis que tant de modes, d'habitudes, de commodités anglaises s'infiltrent en France, tout ce qui concerne les mœurs du pays reste si complètement ignoré du public français. Les idées sur la société anglaise exprimées sur les scènes des théâtres sont encore empruntées aux romans de M^me^ Riccoboni, aux traductions des pièces de Wycherley, de Farquhar, et des écrivains de leur école. Il serait difficile de convaincre le parterre parisien que les messieurs anglais ne boivent pas le punch, comme le font les Français ; que la bière que ceux-ci estiment tant est proscrite du « *bon ton* » anglais; ou que ce serait aussi inusité et « *outré* » de voir un Lord Fingor, ou un Sir Acton, ivre après le dîner (à plus forte raison, avant le dîner) que de voir un duc Mathieu de Montmorency, ou un comte Alfred de Noailles, ivre en aucune occasion. Les auteurs dramatiques français sont, sur ce chapitre, presque aussi ignorants que nous l'étions des usages français, pendant les trente ans que le continent nous était fermé, quand le Français figurait sur nos planches comme une mangeur de grenouilles ; quand le fait de soutenir devant l'auditoire loyal de Drury Lane ou de Covent Garden que les Françaises sont aussi

(1) « *Singularités anglaises, écossaises, et irlandaises,* ou *Recueil d'anecdotes curieuses, d'actions bizarres, et de traits piquants, etc., extraites et traduites pour la plupart des journaux anglais, et des voyages les plus récents* », Paris, 1814.

(2) « *L'Angleterre et les Anglais,* ou *Petit Portrait d'une grande Famille* », Paris, 1817.

(3) « *John Bull,* ou *Londresiana, recueil d'originalités et de singularités anglaises* », Paris, s. d.

(4) « *Londres, la Cour et les provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande,* ou *Esprit, mœurs, coutumes, habitudes privées des habitants de la Grande-Bretagne, etc.* », Paris, 1816.

(5) « *France in* 1829 », II, 358-9.

vertueuses que les Anglaises et les Français aussi courageux que les Anglais, eût entraîné l'échec de la pièce, si les ciseaux du censeur n'avaient préalablement retranché le passage trop athée et jacobin pour la représentation. »

Mais si le peuple parisien ignorait le véritable Anglais, il connaissait fort bien « John Bull », grâce à la comédie et au vaudeville, à la caricature, aux ouvrages du genre de ceux qui ont été nommés ; grâce aussi à des originaux anglais qui s'établissaient volontiers à Paris, et qui, poussés par « la vanité de la bizarrerie » (1), étalaient leurs excentricités au vu et au su de tout le monde. On distinguait chez « John Bull » et son île certains traits caractéristiques, connus au point qu'on réclamait contre le peintre qui les omettait. (2)

*
**

Parmi ces traits on remarque d'abord « l'ennui », ou « le spleen », et sa conséquence naturelle — un penchant irrésistible pour le suicide. Voici un chapitre inépuisable, sur lequel les uns s'égayent, les autres raisonnent le plus gravement du monde. La plupart attribuent « cette cruelle maladie » à l'effet de la fumée et du brouillard de Londres ; un auteur l'identifie avec la consomption ; tous sont d'accord sur les affreux ravages qu'elle exerce dans le pays, et surtout à Londres. L'auteur de « *Londres, la cour,* etc., » précise les circonstances et les conditions qui la favorisent : « C'est principalement dans le mois de novembre », dit-il (3) « que les Anglais excédés de la vie, s'en défont plus volontiers, comme d'un fardeau incommode ; ils l'appellent le mois sombre et lugubre (gloomy-month). L'influence des vents contribue même beaucoup aux suicides, et l'on n'y aime point du tout le vent d'Est. Quand le vent d'Est souffle à Londres, on est sûr de trouver dans les gazettes une longue liste de gens qui se sont débarrassés volontairement du fardeau de la vie. Si, lorsque ce vent ne souffle pas, par exemple, dans l'été, cette liste est nombreuse, tout le monde éprouve une vive surprise, parce que la saison de se tuer n'étant point encore arrivée, il paraît extraordinaire

(1) Véron : « *Mémoires d'un bourgeois de Paris* », II, 298.

(2) C'est aussi la tradition du 18e siècle qui se perpétue. Cf. Dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse,* mai 1905, l'article de M. F. Baldensperger : « *L'Angleterre et les Anglais* ». M. Baldensperger étudie le type de l'Anglais dans ses modifications successives en France. Dans son *Fra Diavolo,* Scribe fixa pour longtemps, par le personnage de Milord Cokbourg, le type de l'Anglais de théâtre.

(3) « *Londres, la Cour, etc.* », I, 258.

qu'il y ait alors une si grande quantité de suicides. » Le même auteur observe (1) que l'autorité civile a dû prendre des précautions contre ce penchant, et que, par suite, tous les anciens ponts sur la Tamise sont munis d'un parapet assez haut pour cacher aux passants les flots tentateurs. Un autre décrit un cul-de-sac à Londres qui était un endroit tellement favorisé de ceux qui voulaient se pendre qu'on dut y placer une sentinelle. (2) Les recueils d'anecdotes citent de nombreux exemples de ce goût macabre.

La comédie ne tarde pas à s'emparer du sujet, et le grand seigneur dévoré du spleen et courant au suicide devient un personnage familier sur les scènes françaises. Dans une comédie qui met en scène des Anglais on est sûr de trouver au moins une allusion à la manie nationale ; il en est où elle devient le ressort de la pièce. Telle la comédie « *Les Deux Anglais* » (3) ; dans laquelle un marchand qui vient de perdre sa fortune, et un noble lord qui n'a plus rien à désirer au monde, se rencontrent au bord de la Tamise, où ils sont venus tous deux terminer leurs maux, telle aussi « *L'ennui* » (4), où de nouveau un grand seigneur désœuvré et ennuyé se serait suicidé s'il n'avait perdu à temps sa fortune et son rang ; et encore « *Le Spleen* » (5), où un jeune couple aspire au luxe du suicide, et la folie gagne jusqu'aux domestiques (6).

*
**

« Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens. » Telle est l'épigraphe du recueil de « *Singularités anglaises* », et de nombreux témoignages s'accordent pour désigner l'Anglais comme triste et

(1) *Ibid*, I, 3-4.

(2) « *Singularités anglaises* », I, 195.

(3) « *Les Deux Anglais* », par Merville, jouée à l'Odéon, le 3 juillet 1817.

(4) « *L'ennui*, ou *le comte Derfort* », par Scribe, Dupin et Mélesville, aux Variétés, le 2 février 1820.

(5) « *Le Spleeen* », par Scribe et Delestre-Poirson, au Vaudeville, le 20 mars 1820.

(6) Ces idées sur le suicide et le spleen, bien qu'exagérées, n'étaient pourtant pas sans fondement, et bien des circonstances contribuaient à les entretenir. C'était le moment où Byron jouait devant le monde le rôle du « grand ennuyé » ; la période vit d'ailleurs le suicide de plusieurs Anglais de marque : Whitbread, en 1815 ; Sir Samuel Romilly, 1818 ; Lord Londondery, 1822 ; Baron Tripp. En outre, la France étant le refuge de beaucoup d'Anglais poursuivis pour dettes, on vit assez souvent ces infortunés mourir de leur propre main.

silencieux. Un auteur déclare (1) qu'« il est parmi les Anglais une secte qui ne rit jamais; ce sont les presbytériens; on dit qu'ils ont fait du rire un huitième péché mortel. Sélon eux, une femme qui rit, pèche autant que pécherait, chez nous, une femme qui transgresserait les lois austères de la modestie et de la pudeur. On compte parmi eux des familles, qui, de père en fils, n'ont jamais ri. » Un autre, pourtant, assure que, malgré sa réputation, « ce peuple a des moments de gaîté tout comme les autres » (2). Il affirme même qu'un Français a voulu prouver ce fait en publiant un volume de plaisanteries et de bons mots anglais.

A son flegme et à sa taciturnité, John Bull ajoute un désir invincible de se faire remarquer, de faire le bizarre, d'aller à l'encontre de tous les usages reçus. Véron, répondant à une critique souvent faite aux Français, remarque finement que les Anglais, « s'ils n'ont pas la vanité de la mode, ... ont celle de la bizarrerie » (3) : et il rapporte le mot : « s'ils ne sont pas fous de la folie générale, ils le sont de mille folies particulières ». Sous prétexte d'éviter le conventionnel et de préserver « la nature », ils tombent dans l'extravagance. Les Français n'avaient pas à chercher loin la bizarrerie, car John Bull venait en France la promener sous leurs yeux. Les journaux et mémoires sont pleins d'anecdotes sur les excentriques anglais, depuis les habitués des maisons de jeu à Paris qui dépensaient prodigalement ou se brûlaient la cervelle avec un parfait sang-froid ; jusqu'à tel lord établi en France qui réservait à ses chiens une suite magnifique, les faisait servir par des domestiques, manger à table, sortir en voiture, et les traitait en tout point comme des hôtes distingués.

Il n'est donc pas étonnant que la bizarrerie ait été considérée comme un des traits essentiels de John Bull. Dans sa préface, l'auteur des « *Singularités anglaises* », tout en constatant que le caractère anglais offre plus d'originalité que celui de tout autre peuple, affirme que ce qui paraîtrait bizarre partout ailleurs, ne l'est point en Angleterre : « chez cette nation les traits singuliers abondent et n'étonnent point, parce que la singularité y est commune. Ce qui partout ailleurs serait noté comme un acte de folie, ou comme un écart d'une imagination peu réglée, est ici vu d'un œil indifférent, et regardé comme

(1) « *John Bull* », p. 96.
(2) « *Londres, la cour,* etc. », I, 49.
(3) *Op. cit.*, II, 297-8.

le fruit de cette excessive liberté dont y jouit l'individu dans toutes les classes de la société. » (1) D'autres voient là un commencement de folie, « vers laquelle plusieurs de ces insulaires ont un penchant presque insurmontable » (2).

On s'attendait à tout chez John Bull : Lady Morgan venait d'arriver à Paris. Un ami envoya sa bonne pour s'informer de son arrivée, et la fille attendait parmi les malles et les bagages le billet qu'elle devait porter à son maître. « Pendant que j'écrivais le billet, je vis ses yeux se fixer sur mon petit étui à harpe, et je l'entendis se murmurer de temps en temps : « Mon Dieu, est-il possible ! comment donc ! » Je la regardai, et elle me répondit en disant : « C'est un petit mort, n'est-ce pas, Madame ? » Elle expliqua qu'elle croyait que c'était là mon enfant mort, que j'apportais avec moi pour avoir l'honneur de l'enterrer au Père Lachaise ! Et moi à mon tour de m'exclamer : Mon Dieu ! et comment donc ! mais toute sa réponse fut : « Mais, Madame, vous autres dames anglaises, vous êtes si drôles ! » (3).

*
**

Une autre coutume anglaise qui frappait fort l'imagination française, et qu'on citait souvent comme exemple de la barbarie de John Bull, était le singulier procédé de divorce qui consistait dans le peuple à vendre sa femme. Il est vrai que les premiers ouvrages qui signalaient cet étrange usage le décrivaient avec modération, faisant remarquer qu'il n'existait que parmi la basse classe, les matelots surtout, et qu'il était toléré par la loi seulement à cause de sa rareté. En voici une description française faite en 1816 (4) : « Le peuple de quelques provinces, en Angleterre, a trouvé un moyen de divorcer fort expéditif, et aussi économique qu'il est singulier ; c'est de mener sa femme au marché, et de la vendre ainsi qu'une bête de somme. Mais ces sortes de ventes sont fort rares. Comme le divorce y est très dispendieux, et qu'il ne peut se faire que d'après un acte du parlement, les gens du peuple, et particulièrement les matelots, trouvent dans ce genre de séparation le terme de leurs querelles, et un moyen d'éluder la loi qui rend indissolubles des nœuds mal assortis. Le mari

(1) « *Singularités anglaises* », préface. i.
(2) « *Londres, la Cour, etc.* », I, 417.
(3) *Passages from my autobiography*, p. 52.
(4) « *Londres, la Cour, etc.* », I, 249.

qui se prête à cette humiliation, est ordinairement un homme, qui part pour un autre hémisphère, et qui ne reparaît plus dans le pays. La meilleure preuve qu'on puisse donner de la rareté de ces ventes, c'est que la justice ferme les yeux sur cet étrange abus de la liberté anglaise, mais qui, jusqu'à présent, ne lui a paru entraîner aucune conséquence dangereuse. L'acquéreur d'une femme ainsi vendue peut en faire tout ce que bon lui semble, la troquer, la revendre à son tour..... La loi civile ne s'oppose en aucune manière à ses sortes d'acquisitions ; elle exige seulement le consentement de la femme. » (1)

L'auteur ici considère le fait plutôt comme curiosité juridique ; mais d'autres à la suite le présentent comme caractéristique des mœurs anglaises, en rapportent beaucoup d'exemples. On trouve des caricatures comme celles-ci : (2) « *La Galanterie anglaise, ou La Femme vendue par son mari au Marché de Smithfield* » ; (3) « *Coutume anglaise, ou à 15 schellings ma femme* » ; et l' « *Album* » (4) de 1822 reproduit de même une lithographie représentant une vente de femme, accompagnée d'une notice pleine de mépris pour un pays aussi barbare (5). John Bull acquit ainsi la réputation d'être un mari grossier et cruel; une Française, se promenant aux Champs-Elysées avec Lady Morgan, et voyant approcher un couple anglais, se tourna vers sa compagne en lui disant : « Voilà milady... et son brutal » (6).

*
**

Dans l'esprit du Français, le mariage en Angleterre finissait souvent par une sorte de vente aux enchères ; mais il débutait tout aussi fréquemment par un enlèvement. On connaissait bien à Paris ce forgeron de Gretna Green qui mariait les jeunes couples après que

(1) Cf. Thomas Hardy : « *The Mayor of Casterbridge* ».

(2) Dans le recueil de Caricatures historiques, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (1817).

(3) *Ibid*, 1818.

(4) *Album*, septembre 1822, VI, 144.

(5) Cf. aussi Ricord : « *Correspondance entre un Anglais et un Français* », p. 106, Paris, 1820.

(6) Lady Morgan : « *La France* », I, 224.

ceux-ci avaient fui un père inexorable. Les recueils de « singularités » relevaient dans les journaux les faits divers de cet ordre; et dans le vaudeville l'enlèvement sauve les amants persécutés du suicide.

*
**

Un autre champ d'intérêt pour les Français de 1814, c'est tout ce qui concerne le système de gouvernement en Angleterre : les élections, la procédure parlementaire, etc. Il n'est pas surprenant que les Français aient tourné en ridicule certains abus politiques en usage chez leurs voisins, à une époque où le gouvernement français se modelait sur le gouvernement anglais, et où la masse de la nation la considérait comme imposée par les ennemis de 1815. On veut voir se manifester dans toutes les occasions la foi inébranlable de John Bull dans la toute-puissance de l'argent : il conduit tout à coups de guinées, depuis l'amour jusqu'à l'entrée au Parlement. Quant à la boxe, le sport favori dans toutes les classes de la société britannique, elle a son rôle tout marqué dans les élections, lorsqu'il s'agit d'obtenir des votes. Les livres et les caricatures nous fournissent de petits tableaux amusants des élections. Que d'anecdotes, que de détails sur le parlement ! on décrit les séances, les députés, la procédure. Un auteur (1) caractérise ainsi un débat de la Chambre : « Le silence ne s'obtient, et les conversations particulières ne sont suspendues, que lorsque les partisans de la proposition agitée demandent silence et attention, en criant « *ya, ya* » (2), (oyez, oyez). Au milieu de ce bruit continuel, l'orateur annonce, à haute voix, les objets de délibération ou de discussion. »

*
**

On trouve aussi dans les relations françaises de nombreuses anecdotes sur les voleurs de grands chemins, classe toute particulière, et qui montre souvent une grande politesse envers ses victimes ; ou encore sur les courses de chevaux, les combats de coqs, la fureur du jeu, des loteries, et des paris. Dans la caricature et le vaudeville on insiste davantage sur les traits extérieurs — sur la taille, le costume, et la tournure, et encore sur le français baragouiné, et l'anglais par-

(1) « *Londres, la Cour, etc.* », II, 175.

(2) Transcription phonétique quelque peu inattendue de « hear! hear! »

semé de « *Goddam* ». Voici le résumé de la vie anglaise, les devoirs et les plaisirs d'un milord d'après le vaudeville : (1)

« Boire la nuit entière,
S'éveiller à midi,
Bâiller dans sa bergère
Auprès de milady;
Briguer dans les communes
L'honneur d'être nommé,
Se montrer aux tribunes,
En descendre assommé;
Voilà quels sont d'abord
Les devoirs d'un milord.
Par le *Morning Chronicle*
Ranimer sa gaieté,
Arroser chaque article
D'une tasse de thé;
Pour que l'on vous renomme,
Acheter du crédit,
Ainsi que de l'esprit,
Et se croire un grand homme
Quand le journal l'a dit:
Enfin, mon cher,
Devant ses dulcinées
Boxer, fier comme un roc,
Placer mille guinées
Sur la tête d'un coq;
Toute la matinée
Courir à New-Market,
Et finir la journée
D'un coup de pistolet :
Voilà quels sont encor
Les plaisirs d'un milord. »

On peut juger de l'idée préconçue que l'on avait de John Bull et de son île par les reproches qu'on fit à certain auteur dont l'ouvrage ne se conformait pas entièrement à la tradition. Ce livre s'intitule : *L'Angleterre et les Anglais, ou Petit Portrait d'une grande famille ;*

(1) Scribe, Dupin et Mélesville: « *L'Ennui, etc.* », p. 27.

il fut écrit par un Anglais qui garda l'anonyme, et parut d'abord en Angleterre, où il eut un grand succès. Une traduction française fut faite sur la troisième édition. Mais les traducteurs reprochèrent à l'auteur d'avoir omis beaucoup de détails fort intéressants pour des étrangers, tels entre autres que « l'intérieur des maisons et des familles anglaises, les clubs, les jeux, les boxeurs, la Tour de Londres, les bals et les assemblées de Bath, les enlèvements, les voyages à Gretna-Grîne, [sic] les divorces par vente à l'amiable au marché de Smithfield à Londres, les courses de chevaux, les paris et le caractère des parieurs; la classe connue sous le nom de « Black-Legs », classe d'hommes toute particulière au pays; les crimes en général, leur multiplicité, et le caractère qui leur est propre », etc. Aussi les traducteurs ajoutent-ils un long chapitre pour suppléer à ces omissions, et pour rendre le portrait plus conforme à la réalité. (1)

(1) Je commence à me demander si j'ai le droit de me moquer de ces portraits de John Bull, aujourd'hui que je relève la notice suivante dans un journal, non point de 1815, comme on pourrait le supposer, mais bien en 1928 : « Le Club des Treize. Hier, vendredi 13, treize membres du fameux Club des Treize, tout de noir habillés, se sont réunis pour leur banquet du nouvel an, à 13 heures, au Great Park Hotel, Piccadilly. Ils se sont rendus à leur place après être passés sous une échelle. Dans la salle, se trouvaient une chauve-souris, des hiboux et autres oiseaux de mauvais augure, ainsi que deux petits ânes blancs tenus en main par les garçons. Sur la table, les fleurs étaient renversées, les couteaux disposés en croix, le vin et le sel répandus sur la nappe, et plusieurs parapluies sont restés ouverts au-dessus des convives pendant toute la durée du repas. » (*Journal des Débats*, 15 janvier 1928.)

CHAPITRE X

VOYAGEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE (1)

Eveil de la curiosité des Français envers l'Angleterre; divers groupes de voyageurs. — Relations du grand monde; les dandys anglais et français : d'Orsay, Montrond; le monde de Lady Blessington. — Les constitutionnels : le duc de Broglie et A. de Staël, relations avec les avocats et les abolitionnistes; Duvergier de Hauranne et les élections ; amis libéraux de Sutton Sharpe, avocats et hommes de lettres. — Voyageurs écrivains : Pichot, Délécluze, Stendhal ; Nodier et les pèlerins d'Abbotsford. — Les artistes voyageurs; Delacroix; David, visites de 1816 et de 1818. — Voyageurs s'intéressant à la vie matérielle : Defauconpret; Dupin, Montulé, Blanqui; la « Revue britannique ».

Pendant la première moitié de la Restauration bien peu de Français voyagèrent en Angleterre, relativement à la foule d'Anglais

(1) J'aurais bien voulu fonder cette étude très rapide sur les voyageurs français en Angleterre sur des données plus précises. Espérant qu'il existait un registre de passeports ou de visas accordés à ces voyageurs, je me suis adressée à l'ambassade d'Angleterre à Paris, à l'ambassade et au consul de France à Londres ; ils ne possédaient rien d'utile, et l'*Alien Register* du Record Office à Londres ne commence qu'en 1836. Les Archives Nationales de Paris contiennent de nombreux documents relatifs aux passeports, dans la section « Police ». Mais tout s'y trouve pêle-mêle : demandes de passeports de tous les étrangers venant en France, des Français allant aux pays étrangers, correspondance entre le ministre de la police et les préfets, etc. Démêler dans ces centaines de liasses les Français allant en Angleterre serait un gros travail, et qui reste encore à faire.

qui visitèrent la France (1). La majorité des ouvrages parus sur l'Angleterre pendant les premières années de la Restauration n'offrent pas un réel intérêt. Parmi les écrits de vrais voyageurs il faudrait mentionner le *Voyage d'un Français en Angleterre* de Louis Simond (2), et surtout le livre du duc de Lévis (3) qui donne un tableau juste et impartial du pays et de ses institutions. Mais en général l'intérêt pour ce qui concernait l'Angleterre était faible, sauf dans les quelques milieux déjà étudiés qui devançaient le public; un journaliste écrivant en 1823 peut encore dire : « Malgré les rapports nouveaux que la paix a établis entre les différents peuples de l'Europe, et surtout entre la France et l'Angleterre, cette dernière contrée nous est encore peu connue... Il est temps d'abjurer des préjugés qui nous font trop légèrement regarder en pitié nos voisins, sans nous être donné la peine de les connaître » (4).

Cependant la curiosité s'éveille à la fin, grâce à la renommée grandissante de la littérature anglaise, grâce aussi sans doute à l'établissement d'un gouvernement libéral en Angleterre après 1822. Dans la deuxième moitié de la Restauration les visites se font peu à peu plus nombreuses, qu'il s'agisse d'une simple visite pour la saison mondaine de Londres, d'un voyage de constitutionnel désireux d'observer les institutions anglaises, ou bien d'une entreprise de journaliste, ou encore d'un pèlerinage littéraire au pays de Scott et de Shakespeare.

*
**

Les relations entre le beau monde anglais et français dataient de loin : on se rappelle que déjà au XVIII[e] siècle les bons patriotes

(1) Aussi tard qu'en 1823, il y a encore une disproportion immense entre le nombre des voyageurs des deux nations; voir Marcellus : « *Chateaubriand et son temps* », p. 123 : « Pendant l'année de ma gestion [de l'ambassade de France à Londres, 1823] je signai à Londres plus de vingt-cinq mille passeports pour des Anglais se rendant en France, tandis que je n'en visai pas tout à fait douze cents pour les voyageurs français venus en Angleterre. »

(2) « *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années* 1810 *et* 1811 », Edimbourg, 1815, Paris, 1816; la première édition parut sous l'anonymat, la deuxième (1817) porte le nom de l'auteur.

(3) Le duc de Lévis : « *L'Angleterre au commencement du* 19[e] *siècle* », Paris, 1814.

(4) Blanqui : « *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse* », Paris, 1824.

déploraient l'anglomanie du duc d'Orléans et de la jeune génération. Ces relations ne s'étaient guère interrompues sous la République et l'Empire, puisque nombre de grandes familles françaises se trouvaient alors en Angleterre; et elles reprirent tout naturellement avec la paix. Néanmoins, ce sont surtout les Anglais qui vinrent rendre visite à leurs amis en France (1). On trouve pourtant quelques voyageurs français nommés dans les mémoires mondains, surtout à partir de 1820 : le jeune Flahault se trouvait constamment en Angleterre, à cause de son mariage avec la baronne Keith; la comtesse de Noailles figure aux réceptions de l'ambassade française en 1822, et est accueillie avec empressement dans toutes les bonnes maisons, ainsi que le duc de Mouchy et le duc et la duchesse de Guiche (2). Le jeune frère de celle-ci, le comte Alfred d'Orsay, fait également son entrée à la société londonienne à cette époque.

La mention du comte d'Orsay nous amène à dire un mot des « dandys », qui étaient, si l'on veut, une élite internationale ou supranationale, vivant indifféremment à Paris ou à Londres, également à leur aise dans l'une ou l'autre capitale. Peu importe que le chef du jour soit Anglais ou Français, qu'il s'appelle Brummell ou d'Orsay, il aura toujours de chaque côté de la Manche sa bande de disciples fervents, d'admirateurs ardents. Ils forment une espèce un peu à part, reliés les uns aux autres par la communauté des intérêts, à voir : la table, le jeu, les habits, les équipages. Les dandys ont à Londres et à Paris leurs rendez-vous connus : Almack's et Crockford's, le Café de Paris, Frascati, le Cercle des Etrangers. Là ils mangent des dîners recherchés, et perdent ou gagnent sans sourciller de grosses fortunes ; — en fin de compte les Anglais ruinés se réfugient en France, et les Français endettés trouvent asile à Londres. C'est dans leur milieu et de leur goût pour les chevaux et les équipages qu'est né le Jockey Club, qui ne date véritablement que de 1834, mais qui était déjà en germe vers 1828 dans les réunions du Café de Paris. Ce cercle était aux yeux de beaucoup comme l'incarnation de l'anglomanie, et eut longtemps de fortes attaches avec l'Angleterre.

Bien des dandys anglais passaient une bonne partie de leur vie à Paris, et figurent fréquemment dans les chroniques de la vie des

(1) Cf. Chapitre V.

(2) Cf. D'Antioche : « *Chateaubriand ambassadeur à Londres* », Paris, 1912, p. 279-280.

boulevards et des maisons de jeu. (1) Parmi les anciens il y avait Lord Fife, bien connu dans les coulisses de l'Opéra; Lord Alvanley à la table renommée; Lord Pembroke dont les équipages passaient pour les meilleurs de Paris; Lord Seymour, fondateur du Jockey Club; M. Potter, Scrope Davis, Ball Hughes, Hall Standish, tous joueurs invétérés; et le capitaine Gronow lui-même dont le dandysme et l'adresse au tir au pistolet semblaient devoir rester immuables. A côté d'eux apparaissaient les jeunes beaux, pour qui les précédents étaient déjà des types surannés, et qui reconnaissaient en d'Orsay leur chef : le colonel Caradoc (2), Lord George Bentinck, le jeune Lord Palmerston, et ce Lord Clanwilliam, sous-secrétaire d'Etat du Foreign-Office, que Chateaubriand avait pris en grippe : « Il faisait des choses admirables : il courait à cheval à Richmond et revenait à Almack's après être tombé deux fois. Il avait une certaine façon de prononcer à la manière d'Alcibiades, qui ravissait. » (3)

Des dandys français en Angleterre le plus célèbre est le comte Alfred d'Orsay. Il vint à Londres en 1821 à l'âge de vingt ans; il fut aussitôt proclamé roi de la mode, et jouit longtemps d'une vogue étonnante parmi les « fashionables » anglais et français. Il avait ce don de l'imprévu qui, lié à l'assurance imperturbable, est l'essence même du dandysme. « Rien ne réussissait, à Londres, comme l'insolence », écrit Chateaubriand, ambassadeur alors à Londres, « témoin d'Orsay, frère de la duchesse de Guiche : il s'était mis à galoper dans Hyde Park, à sauter des barrières, à jouer, à tutoyer sans façon les dandys : il avait un succès sans égal » (4). Sa beauté personnelle, sa grâce, son courage et son esprit charmèrent partout et lui valurent beaucoup d'amitiés; malgré le rôle odieux qu'il jouait dans le ménage Blessington (5), presque tout le monde paraît avoir subi son charme, l'avoir aimé et admiré. Gronow, sans excuser les vices de

(1) Cf. Gronow : « *Reminiscences* »; Véron : « *Mémoires d'un bourgeois de Paris* »; Beauvoir : « *Soupeurs de mon temps* », Paris, 1863; Alton Shée : « *Mémoires* ».

(2) Ou Craddock.

(3) Chateaubriand : « *Mémoires d'outre-tombe* », IV, 245.

(4) « *Mémoires d'outre-tombe* », IV, 247.

(5) Il était l'amant de Lady Blessington, et dès 1821 s'installa chez la dame et son mari. Ce ménage à trois dura jusqu'à la mort de Lord Blessington, en 1829. En attendant, d'Orsay, pour assurer sa position, avait épousé la fille de Lord Blessington par un premier mariage, tout en continuant de vivre auprès de la belle-mère. Cf. Boutet de Monvel : « *Les Anglais à Paris* », Paris, 1911.

sa vie privée, en parle avec enthousiasme (1). Son charme devait consister en partie dans la naïveté sérieuse avec laquelle il acceptait l'importance de sa beauté; un jour qu'il allait se battre en duel, il tint avec son second la conversation suivante : « Tu sais, mon cher, je ne suis pas d'égal avec mon adversaire : c'est un garçon fort laid, et si je le blesse au visage, cela ne le défigurera pas beaucoup; mais quant à moi, on devrait s'entendre qu'il ne vise pas plus haut que la poitrine, car s'il m'abîmait la figure, ce serait vraiment dommage. » « Et en parlant ainsi, avec son sourire radieux », ajoute Gronow, « il paraissait si beau et si heureux que son ami, M. D., était pleinement d'accord » (2).

Un autre Français qui venait fréquemment à Londres, c'est Montrond, familier de Talleyrand, personnage un peu sinistre que personne n'aimait, que tous craignaient, et qui n'en était pas moins reçu partout. « Qui diable est-ce, Montrond ? », demanda un jour le duc d'York à Arthur Upton. « On dit, monsieur » répondit Upton, « que c'est le plus aimable roué et le plus grand coquin de toute la France.» « Morbleu! » fit son altesse royale, « invitons-le tout de suite à dîner ! » (3). « Il est reçu dans toutes les meilleures maisons de Londres », écrit un beau de l'époque (4); « il est spirituel et amusant, bien que son ton soit un peu tranchant. Il joue gros jeu, et gagne d'habitude; il est inépuisable en anecdotes, et les raconte bien; c'est un grand gourmet et connoisseur de table, et il est de toutes les parties des dandies anglais, qui le révèrent et admirent ses bons mots. » Il valait mieux, pourtant, éviter d'être victime de ces bons mots; il était méchant et dur, et n'épargnait personne, homme ou femme. Il gagnait de fortes sommes au jeu en Angleterre, et l'on n'était pas sans soupçonner quelquefois sa dextérité; ce fut apparemment à son intention que Byron écrivit ses lignes sur le...

« *Preux chevalier de la Ruse* »,
Whom France et fortune lately deigned to waft here,
Whose chiefly harmless talent was to amuse,
But the clubs found it rather serious laughter,
Because, such was his magic power to please,
The cards seem'd charmed, too, by his repartees (5).

(1) Gronow : « *Reminiscences* », I, 277-281.

(2) Gronow : « *Reminiscences* », I, 280.

(3) Gronow : « *Reminiscences* », I, 238.

(4) Thomas Raikes : « *A portion of the journal kept by Thos. Raikes Esq. from* 1831-1847 », Londres, 1858, I, 24.

(5) Cf. Gronow : « *Reminiscences* », I, 237.

Parmi les autres dandys français qui paraissaient dans les salons de Londres ou brillaient aux bals de l'ambassade anglaise à Paris — pour un dandy endetté une héritière anglaise était un parti désirable — on peut signaler les comtes Auguste et Charles de Mornay, les ducs de Mouchy et de Dino, le comte Alfred de Maussion, celui qui se plaignait que les Anglaises étaient si compromettantes (1), et le comte Valeski, fils naturel de Napoléon, beau jeune homme qui évoquait un vif intérêt.

C'est sur cette société de dandys que régna Lady Blessington à Paris et à Londres, et son livre « *The Idler in France* » (2), décrivant son séjour à Paris de 1828 à 1830, donne un bon aperçu de ce milieu frivole, brillant et superficiel. Lancée dans la société parisienne par le comte d'Orsay, le duc et la duchesse de Guiche, Lady Blessington s'en donnait à cœur joie. Elle ouvrit son propre salon, et s'entoura de ce qu'il y avait de jeune et joyeux, y compris ceux qu'on vient de nommer. Du côté anglais ses habitués comptaient le poète Rogers, MM. Luttrel, Ward, et Nugent, hôtes favoris de salons anglais et français. Ce ne sont que fêtes et parties de plaisir, bals et dîners, et Lady Blessington ravie se prodigue en louanges sur tous ces jeunes Français, dont chacun à son tour est le plus beau, le plus doué, le plus courtois de son temps.

*
**

Les libéraux français étaient des premiers à voyager en Angleterre, surtout après que l'armée d'occupation eut été retirée de France. Ainsi en 1822 nous trouvons le duc de Broglie qui fait un voyage dans ce pays avec son beau-frère le baron de Staël. Le duc a décrit son séjour dans ses « *Souvenirs* ». « Je fus très bien accueilli par tour les Anglais que je connaissais », dit-il (3), « et, comme on l'a vu, j'en connaissais un grand nombre, et des meilleurs. C'était le moment de ce qu'on nomme à Londres « la saison »; je fus accablé, sur-le-champ, d'invitations de toute nature. » Il renoua connaissance avec ses amis Whigs, qui le présentèrent à d'autres qu'il désirait connaître, entre lesquels Lord Grey : « J'avais été présenté à Lord

(1) Gronow : « *Reminiscences* », II, 63.
(2) Paris, 1841.
(3) II, 234.

Grey par Lord Lansdowne et par Robert Wilson, avec qui je m'étais lié assez intimement lorsqu'il fut poursuivi pour avoir concouru à l'évasion de M. de la Valette. Lord Grey m'accueillit avec une bienveillance qui ne s'est jamais démentie; Lady Grey, qui passait alors tout le jour chez elle, où la retenait sa santé très délicate, me permit, par exception, d'y venir le soir. Lord Grey m'interrogea avec intérêt sur l'état et l'avenir de la France, et me donna d'excellents conseils dont je regrette de n'avoir pas mieux fait mon profit; c'était un grand homme d'Etat, et plus encore un grand homme de bien. Sa figure noble, grave et sincère, son attitude, sa démarche, l'élévation de son langage, ne sortiront jamais de ma mémoire. Bolingbroke a écrit le roman du roi patriote; la vie de lord Grey serait l'histoire du grand seigneur patriote » (1). Il revoit aussi Canning et revient sur la première impression fâcheuse que celui-ci lui avait faite en 1816 (2); à Almack's, « je fus abordé tout à coup par M. Canning, que je n'avais point revu depuis son séjour en France, sous la première Restauration; il fut le premier à me rappeler le salon de M^me^ de Staël et ses vives disputes avec elle. Dégagé de tout lien envers le ministère qu'il avait quitté lors du procès de la reine, en disgrâce auprès du roi et de la cour, sa conversation me parut bien plus libre et plus libérale que par le passé; nous causâmes de toutes choses une grande partie de la nuit; il mit une véritable coquetterie à se montrer aussi brillant d'esprit, de bonne humeur et d'entrain qu'il l'était dès qu'il le voulait. J'eus regret de quitter Londres le lendemain et de ne pouvoir mieux mettre à profit un commencement de liaison qui n'eut pas de suite » (3).

Comme on le supposerait, le duc de Broglie retrouve aussi ses amis les avocats, et Henry Brougham et Sir James Scarlett lui font les honneurs du barreau anglais. « J'avais connu en Suisse Sir James Scarlett, le premier avocat de l'Angleterre à cette époque; il m'avait reçu à bras ouverts, dès mon arrivée, et il poussa la bonté jusqu'à me mettre entre les mains de son fils aîné (aujourd'hui lord Abinger) pour me servir d'introducteur et d'interprète. Je suivis, avec son concours, plusieurs procès, tant civils que criminels; je prenais un plaisir inexprimable à voir se dérouler sur place l'évolution des procédés et des incidents juridiques que j'avais étudiés dans les

(1) « *Souvenirs* », II, 242.
(2) Voir p. 128.
(3) *Ibid*, II, 246-7.

livres. » (1) Ses cicérones mettent beaucoup de complaisance à satisfaire la curiosité du Français; un jour Brougham et Scarlett le font assister à une plaidoirie où ils sont adversaires, et ils se combattent de toutes leurs forces pour le divertir.

Ceux qui travaillaient pour l'abolition de la traite des noirs accueillent également avec plaisir un des champions de leur cause en France. Le duc raconte comment il rendit visite au vétéran Wilberforce : « Je le trouvai dans sa petite maison, demi-courbé, demi-bossu, mais très amical, entouré des défenseurs de la cause à laquelle il avait consacré sa vie; j'en connaissais déjà plusieurs, entre autres le général Macaulay, qui avait fait quelques séjours en Suisse et à Paris, en revenant des Indes; je fis connaissance avec le frère du général, Zachary Macaulay, le plus ardent, à cette époque, des adversaires de la traite et plus tard de l'esclavage. Dans cette société grave et passionnée, commençait à poindre le jeune Thomas Macaulay, devenu depuis l'homme de lettres le plus éminent de l'Angleterre. Le déjeuner fut très agréable; M. Wilberforce ne parlait guère français, mais il l'entendait très bien; c'était chez moi, à peu près le contraire. Il nous conduisit ensuite, moi et toute sa compagnie, à une grande réunion d'abolitionnistes, dans le « free-masons Hall », me fit placer près de lui, et me présenta à l'assemblée, composée pour plus de moitié de quakers avec leurs chapeaux clabauds, et de quakeresses avec leurs petits bonnets. Il prit vivement la parole, son discours fut plein de verve, d'entrain, d'éloquence et d'humour, comme dans les meilleurs jours de sa jeunesse, et nous nous séparâmes très bons amis » (2).

Le compagnon de voyage du duc de Broglie était, on l'a déjà dit, Auguste de Staël; celui-ci consigna ses impressions dans les « *Lettres sur l'Angleterre,* » qu'il ne publia qu'en 1825. Ces « *Lettres* » sont remarquables d'impartialité, de pénétration, de justesse d'observation. Ecrivant dans le but de faire connaître en France les résultats des lois qu'on avait étudiées en théorie, l'auteur s'applique à tracer le lien entre la vie de la nation, et ses institutions, à comparer l'usage anglais et français, à comprendre la part qu'il importe d'attribuer respectivement aux institutions et au caractère national. Il donne une étude approfondie et fort intéressante sur la division des propriétés et le droit de primogéniture, sur le sentiment aristocratique, sur les moyens de publicité, les réunions publiques, la réforme

(1) *Ibid,* II, 238.
(2) *Ibid.* II, 235-6.

parlementaire, et la marche des débats. L'auteur fait preuve d'une grande connaissance de la mentalité anglaise, de l'histoire et des institutions du pays (1). Tout en se rattachant aux Whigs par ses relations et ses convictions politiques, l'auteur rend justice aux Tories, comprend très bien leurs préjugés et les explique d'une façon impartiale, patiente et sympathique, par exemple en ce qui concerne la division des propriétés, l'opposition à la réforme, etc. Cherchant en Angleterre ce qui peut servir d'exemple à la France, il signale avant tout les journaux, le droit de réunion et l'habitude de parler en public ; il assiste à de nombreux débats dans la chambre des communes, et il est frappé de la rapidité avec laquelle le travail se fait, de la dignité et de la simplicité des discussions. Comme le duc de Broglie, il voudrait faire adopter les mêmes usages en France.

Les « *Lettres sur l'Angleterre* » ne laissent guère entrevoir quelles furent les relations personnelles de l'auteur avec les Anglais pendant son séjour chez eux. Le comte de Marcellus, secrétaire de l'ambassade de France à Londres, nous apprend qu'« il était fort apprécié de la haute société britannique, très confiante dès qu'on en a franchi le difficile abord. Nous aimions à étudier ensemble le jeu public et les ressorts mystérieux de la machine parlementaire » (2). M^me^ de Broglie, dans une notice sur la vie de son frère, nous fait voir au moins un milieu qu'il fréquentait : celui des abolitionnistes et des Quakers. « Dans ce voyage », dit-elle (3), « il entra en relations avec tous les hommes religieux; il fut tendrement accueilli. La première assemblée religieuse dont il fut témoin (assemblée religieuse des Ecoles) le toucha beaucoup ». Elle continue en citant la description que lui-même avait faite de cette assemblée, qui fut présidée par Wilberforce, le vénérable ami des noirs : « Wilberforce a fait un discours admirable; et si je n'avais pas été en vue du public, j'aurais pleuré d'attendrissement. Tant d'émotion, tant d'âme, et en même temps quelque chose de bon enfant, d'enjoué, et presque de gai! On m'a contraint de faire une motion, et, quoique n'ayant pas eu le temps d'y réfléchir, la bienveillance de l'assemblée se faisait sentir d'une manière si électrique, que je n'ai pas été, à beaucoup près, aussi intimidé, quoique parlant une langue étrangère, que je l'aurais été à Paris. » Elle cite également une description d'un

(1) On sait, du reste, qu'il parlait et écrivait l'anglais comme un indigène. Cf. p. 115.

(2) « *Chateaubriand et son temps* », p. 319.

(3) « *Fragments sur divers sujets de religion et de morale* », p. 199.

dimanche passé chez Wilberforce; son frère fut profondément frappé par la tranquilité et la piété de cet intérieur anglais: « J'ai été profondément ému de cette journée : ce corps détruit par l'âge et ne tenant à la vie que par le sentiment religieux qui l'anime; toute la famille, tous les domestiques rangés en cercle et écoutant avec le plus profond recueillement les prières lues par M. Wilberforce et répondues par sa femme; la douceur, l'aménité de cet intérieur, l'absence totale de toute affectation, tout cela a laissé dans mon cœur des germes que l'avenir développera. » (1) On sent qu'il s'inspirait de scènes pareilles pour diriger sa propriété de Coppet, où il faisait régner la même atmosphère pieuse et patriarcale. (2) Du reste, sa sœur nous apprend qu'en s'occupant de l'éducation de son monde à Coppet, il établit une école pour les petits enfants, sur le modèle des « baby-schools » anglaises, et s'empara également de l'idée anglaise de l'enseignement mutuel. (3)

Parmi les constitutionnels, il y a encore Prosper Duvergier de Hauranne, qui, afin d'achever son éducation parlementaire, alla en Angleterre assister aux élections de 1826. Ami de Sir Robert Wilson, qui se présentait comme candidat à Southwark, il l'accompagna dans la campagne électorale, et put ainsi voir de ses propres yeux comment se passaient ces visites à domicile chez les électeurs, ces harangues adressées au peuple du haut de l'impériale du carrosse, toutes ces manœuvres électorales qu'il décrivit dans un ouvrage (4) qu'il publia à son retour.

Toujours dans le parti libéral, nous apercevons tout un groupe d'avocats français, amis de Sutton Sharpe (5) qui, par ses fréquentes visites en France, forgeait un lien étroit avec ses confrères du barreau français. Les lettres (6) de ses amis français prouvent que beaucoup de gens de leur connaissance allèrent en Angleterre entre

(1) Chateaubriand parle des relations d'A. de Staël avec Wilberforce, et décrit sa présence dans la Chambre des Communes quand Wilberforce fait sa motion relative à la traite des noirs. (« *Correspondance* », III, 142.)

(2) Les descriptions de son intérieur de Coppet font penser à une autre famille de lignée genevoise — celle de M. de Wolmar dans « *La Nouvelle Héloïse* ».

(3) M^me^ de Broglie : « *Fragments* », p. 227.

(4) « *Lettres sur les élections anglaises et sur la situation de l'Irlande* », Paris, 1827.

(5.) Cf. Ch. VII. p. 126-7.

(6) Publiées en partie par Miss Doris Gunnell : « *Sutton Sharpe et ses amis français* », 1925.

1820 et 1830. Tantôt ce sont des avocats désireux d'étudier la législation anglaise : Taillandier et Bouchené-Lefer arrivent à cette fin en 1823, et ne manquent pas d'envoyer plus tard leurs collègues Mainié, Jourdan, Fournier, et d'autres encore; tantôt ce sont simplement des amis qu'ils désirent faire profiter de la bienveillance et des relations de Sutton Sharpe : en 1824 un M. Guyot qui désire visiter les universités d'Oxford et de Cambridge, et, en 1827, M. Chopin, qui essaye d'obtenir la chaire de langue et littérature française à l'Unversité de Londres.

Pour tous ces invités Sharpe se montre le meilleur des hôtes, les recevant dans sa famille, leur procurant des relations utiles, dirigeant leurs promenades, et plaçant à la disposition de ses confrères sa bibliothèque et toutes ses connaissances. Plusieurs de ses amis avocats le suivent dans les provinces pendant son « *circuit* », sa tournée, et acquièrent ainsi une connaissance exacte de la procédure anglaise.

Sur d'autres libéraux français voyageant en Angleterre nous avons moins de renseignements. Sébastiani, fougueux et quelque peu autoritaire, assez hostile aux Anglais, se trouve à Londres en 1816, ainsi que M^me^ de Rumford, chef d'un salon libéral à Paris. Byron juge Sébastiani fort intelligent et aimable (1). Son compagnon en cette occasion est Flahault, qui fait aussi bonne impression, tout en étant, selon Byron, moins intelligent que le Corse. L'année 1816 voit également Benjamin Constant à Londres (2) ; Charles de Rémusat et son ami Louis de Guizard, collaborateur comme lui au « *Globe* » et à la « *Revue française* », font le voyage en 1827; on les retrouve, comme tant d'autres, à Abbotsford, chez Sir Walter Scott. (3)

***

La jeunesse artistique et littéraire tourne en effet les yeux vers l'Angleterre avec une attention toujours plus vive après 1820. C'est en 1821 que Nodier (4), accompagné d'Eugène Isabey, va en Ecosse, pays de Scott et d'Ossian, dans l'espoir de voir le « grand inconnu ».

(1) Byron : «*Life and Letters* », p. 476-7. Cf. aussi « *Crevey Papers* », Londres, 1905, p. 250-1.

(2) Lady Granville : « *Letters* », I, 89.

(3) Cf. Scott : « *Journal* », p. 407.

(4) C. Nodier : « *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse* », Paris, 1821.

Il est déçu, car le romancier ne se trouve pas à Abbotsford; mais Nodier continue sa route jusqu'aux montagnes, et satisfait parmi les highlanders la vive curiosité qui l'entraîne vers ce qui demeure des chants et de la poésie celtiques (1).

Le *Voyage* de Pichot, ouvrage en trois volumes publié en 1825 (2), mérite de faire date dans l'histoire de la pénétration de la littérature anglaise en France. C'est en effet l'étude la plus complète et la plus approfondie des lettres et des arts contemporains en Angleterre qui ait paru jusqu'alors. L'auteur consacre des chapitres à la sculpture, à la peinture (il loue surtout les paysagistes à la scène, faisant la critique de tous les artistes bien connus, décrivant et analysant leurs ouvrages les plus importants. En littérature, il suppose chez ses lecteurs la connaissance des œuvres de Scott et de Byron, déjà très répandues en France (3). Il ne s'occupe donc pas de faire connaître leurs écrits; il discute plutôt les auteurs et la marche de leur célébrité en France. Il consacre plusieurs chapitres au portrait du romancier écossais, et à ses idées littéraires. Pichot fit en Ecosse un assez long séjour, et trouva un accueil très favorable auprès de Scott, dont il avait traduit des poésies. Il alla à plusieurs reprises chez lui à Edimbourg, et eut avec le romancier de longues conversations littéraires qu'il reproduit dans son livre. Un jour il y trouve Crabbe qui est venu en visite chez Scott, et une causerie du même ordre s'engage entre tous trois.

Mais la partie la plus originale du livre de Pichot est peut-être l'étude qu'il fait de poètes et écrivains anglais encore peu connus en France. Il parcourt tout le champ de la littérature anglaise contemporaine, étudiant en détail les divers groupes d'écrivains : les Lakistes — Wordsworth, Coleridge, Southey (à chacun il consacre un chapitre assez considérable); Moore (4), Campbell, Rogers,

(1) Nodier inaugure une longue suite de pèlerinages à Abbotsford: il fut suivi de Rémusat, Guizard, Blanqui, Montulé, Pichot, le duc de Lévis, etc.

(2) Amédée Pichot : « *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse* », Paris, 1825. Pichot fit cependant son voyage en 1822.

(3) Son ouvrage est fort intéressant pour l'étude de la pénétration de la littérature anglaise en France. Il dit, par exemple, en parlant de Scott et de Byron : « Si nous étions en 1819, ces deux génies fourniraient la moitié de ce volume : aujourd'hui, je suis tourmenté du souci d'éviter les redites, tant on s'est déjà occupé de Byron et de Scott parmi nous, tant de fois moi-même j'en ai entretenu le public! » (III, 66.)

(4) On ne peut dire que Moore était peu connu en France à cette date; mais Pichot le met sous un jour nouveau. Il en fait une critique assez sévère, au lieu de porter aux nues le poète irlandais comme d'autres l'avaient fait.

Lamb; Maturin et l'école « frénétique »; Crabbe, Shelley, Burns. Il décrit les principaux ouvrages de chaque auteur, en fait une critique souvent fort intéressante; son livre n'est nullement une liste, un album de croquis, mais donne aux lecteurs plus qu'un aperçu. Il fournit, en somme, les matières qui seront reprises et discutées en détail dans les revues telles que la « *Britannique* », dans les cercles, dans d'autres ouvrages moins étendus. Il est permis de croire que son livre donna une impulsion à l'intérêt des jeunes écrivains et artistes français pour les arts et les lettres de l'Angleterre.

Un autre des premiers enthousiastes de la langue et de la littérature anglaises, Délécluze, décrit dans ses « *Souvenirs* » un séjour de sept mois qu'il fit en Angleterre en 1826. Résumant ses motifs, il dit que dès son adolescence, il « avait caressé l'idée de visiter l'Angleterre. L'étude de la langue de ce pays faite depuis, l'éclat que jetaient alors les deux grands écrivains anglais, la curiosité bien naturelle de voir comment les choses se passaient chez ce peuple à qui la France venait d'emprunter ses nouvelles institutions, et enfin le désir de revoir ses amis, tous ces motifs étaient plus que suffisants pour faire réaliser un voyage si longtemps différé » (1). Ces amis qu'il comptait revoir, c'étaient la famille Nightingale, dont il avait fait la connaissance à Paris dans la société des Stapfer huit ans avant, qui l'avait aidé dans ses études anglaises, et avait contribué à former son goût pour la littérature anglaise. Il se rendit donc en 1826 chez les Nightingale à Lea-Hurst, dans le Derbyshire, et dans ce petit hameau du nord de l'Angleterre, Délécluze goûta la vraie vie de famille et la vie de campagne anglaises. Il leur trouva beaucoup de charme, et garda un souvenir très doux de ces jours paisibles et simples, et surtout des soirées où la sœur de son hôtesse, Miss Julia Smith, « récitait de mémoire les plus beaux passages de Milton, son poète favori, et cette poésie, si imposante par elle-même, semblait plus solennelle encore, dite pendant la nuit et sous le ciel resplendissant d'étoiles » (2).

Pendant ce séjour Délécluze perfectionna son anglais, (qu'il ne parlait pas facilement, dit-il), grâce en partie aux soins des deux fillettes de ses hôtes, qui « avaient entrepris de réformer sa prononciation. Sitôt qu'on était levé dans la maison, jusqu'au moment du déjeuner, les deux petites, armées de leurs livres d'études, s'empa-

(1) « *Souvenirs* », p. 326.

(2) *Ibid*, p. 328.

raient chacune d'un bras d'Etienne (1) devenu leur écolier, et le faisaient asseoir entre elles pour le faire lire tour à tour. Le bonheur de ces enfants reprenant un vieux barbon de ses fautes était complet; la petite Flo, en particulier, dont la vivacité était extrême et laissait déjà percer l'originalité de son esprit et de son caractère, menait rondement son vieil élève » (2). Cette petite Flo, c'est la même Florence Nightingale qui devint célèbre pour ses bonnes œuvres parmi les soldats lors de la guerre de Crimée.

Ecrivant ses impressions les plus vives, Délécluze signale l'aspect pittoresque du pays et l'hospitalité des habitants; il est très frappé par le fond biblique conservé dans l'enseignement anglais et qui, à son avis, entretient dans toutes les classes le goût de la poésie et de l'antiquité; par la musique et le chant aussi, tel qu'il les a entendus à la cathédrale de Saint-Paul, à l'office annuel des écoles d'enfants pauvres. Comme la plupart des voyageurs, il loue les diligences et la condition des routes; de retour en France, il écrira pour le « *Journal des Débats* » cinq articles sur les grandes routes en Angleterre (3).

Stendhal, le plus acharné anglophile, est un des premiers voyageurs du groupe littéraire. Déjà sous l'Empire il rêve de faire un voyage en Angleterre, fort désireux de voir jouer Shakespeare sur une scène anglaise. Il n'y va qu'en 1817, et seulement pour quelques jours (4); sur ce séjour nous ne savons rien. Pendant les années qui suivent, Stendhal noue des relations anglaises en Suisse et en Italie; il poursuit toujours sans relâche ses études et ses lectures anglaises (5). En 1821 il va de nouveau en Angleterre, pendant trois semaines environ, et cette fois il voit du Shakespeare : « *Ri-*

(1) Délécluze écrit à la 3e personne, en se nommant « Etienne ».

(2) *Ibid.* : p. 328.

(3) « *Journal des Débats* », le 29 novembre 1826, le 10 février, le 20 mars, le 8 juillet, le 31 juillet 1827. Il est intéressant de voir un grand journal commencer à s'attacher des hommes qui savent l'anglais et connaissent l'Angleterre. Bertin, fondateur des « *Débats* », s'adjoint Délécluze; il envoie son fils Armand Bertin, étudier en Angleterre avant d'entrer au journal (Délécluze : « *Souvenirs* », p. 376), et, presque seul, il tend la main au jeune Philarète Chasles, revenu en 1825, plus Anglais que Français, après un séjour de dix ans en Angleterre; celui-ci assure qu'à son début comme journaliste il était détesté par les journalistes de l'ancienne école, « cuistres », les appelle-t-il dédaigneusement, « qui ne savent pas un mot d'anglais, d'allemand encore moins ». (Philarète Chasles « *Mémoires* », I. 239.)

(4) Cf. Gunnell : « *Stendhal et l'Angleterre* », Paris, 1909.

(5) Il lisait l'anglais très couramment; il l'écrit facilement, mais incorrectement, et le parlait sans doute de même.

chard III. » Il est ravi, admire profondément le jeu de Kean, qu'il met bien au-dessus de Talma ; désormais il vantera partout le théâtre anglais aux dépens du théâtre classique de France, et Shakespeare aura détrôné Racine à ses yeux.

En 1827 Stendhal fait un troisième voyage en Angleterre, cette fois pour trois mois. Il retrouve à Londres Sutton Sharpe qu'il connaît depuis 1822 ; celui-ci l'introduit dans la société de Londres, le mène à « Almack's », l'assemblée la plus recherchée de la capitale. Stendhal accompagne ensuite son ami dans sa tournée en province, et visite ainsi Lancaster, Manchester, York, Birmingham, le pays des lacs ; il fait un séjour chez la famille de Sharpe. Il reconnaît que ces relations personnelles ont éclairci dans son esprit bien des points, lui ont fait comprendre la justice anglaise, les usages et les mœurs bien mieux qu'avant.

***

A côté du groupe littéraire des romantiques, quelques-uns des jeunes artistes visitent aussi l'Angleterre. Delacroix passe trois mois à Londres en 1825 (1) ; il s'établit dans un quartier artiste — près du Middlesex Hospital — et entre en relations avec plusieurs peintres anglais : Wilkie et Lawrence, Thalès et Copley Fielding. Il connaissait déjà les frères Fielding, Thalès surtout, qui avait séjourné à Paris en 1823, et avait fait alors avec Delacroix un de ces ménages bohémiens plutôt pittoresques que confortables. (2)

Les impressions de Delacroix sont très mélangées : d'abord il se sent d'humeur à tout critiquer, à faire partout des comparaisons défavorables avec la France ; ensuite il commence à s'habituer à Londres, au point d'être effleuré parfois par l'idée de s'y établir. Mais, en réalité il ne voudrait y rester que pour gagner de l'argent, et il compte les jours jusqu'à son retour en France. Les Anglais eux-mêmes lui paraissent beaucoup plus aimables chez eux qu'ils ne le sont à l'étranger : « ils sont bien plus prévenants, bien plus empressés de savoir votre opinion sur leur pays, et par revanche je me sens un peu ce qu'ils sont chez nous : fort disposé à relever la France et à leurs dépens, ce que nous ne faisons jamais vis-à-vis d'eux quand nous sommes dans nos foyers » (3). Il est parfaitement bien accueilli par les personnes auxquelles il a été recommandé et dans les milieux

(1) Cf. Delacroix : « *Journal* », Paris, 1893.

(2) « *Journal* », I, 102-3.

(3) Cf. « *Journal* », I, p. 32, note.

qu'il fréquente ; chez le peuple, au contraire, il remarque de l'hostilité envers les Français.

En 1826 le peintre Gérard se trouve à Londres, au moment où Délécluze y passe (1). Deux années plus tard, David d'Angers y fait un court séjour, avec ses deux jeunes amis et élèves Victor et Théodore Pavie. Ce n'était pas la première fois que David allait en Angleterre, mais sa première visite n'avait guère été de nature à lui en laisser un bon souvenir. Comme Delacroix, David s'était lié avec des Anglais pendant ses études ; il en est souvent question dans les lettres qu'il écrivait de Rome en 1815 (2). Ces amis l'engageaient beaucoup à aller en Angleterre. Il partit donc en mai 1816, dans le double but d'étudier les marbres nouvellement rapportés du Parthénon, et de connaître le sculpteur Flaxman dont il admirait depuis longtemps les œuvres. Mais Flaxman l'accueillit mal, et bientôt, ne pouvant obtenir de travail et réduit à la misère, David dut vendre ses habits pour repasser en France. Son premier souvenir d'Angleterre était donc plutôt amer : « J'y ai trouvé », dit-il (3), « encore plus qu'en France, des cœurs de fer, personne n'a pris aucun intérêt à moi..... J'ai rapporté de ce pays une extrême envie de travailler et une grande haine contre des gens qui ne nous aiment pas. »

Sa deuxième visite fut plus heureuse ; pourtant cette fois aussi, une déception lui était réservée. Il y allait pour voir le Salon de 1828, et dans l'espoir de modeler le buste de Scott. Ayant aperçu le romancier à une exposition, David, avec ses deux disciples tout débordants d'enthousiasme, se rend le lendemain chez lui. Scott les reçoit d'abord fort aimablement ; mais dès qu'il est question du buste, son affabilité se change en réserve ; il s'excuse : il n'est que de passage à Londres, il est très occupé, dans ce logis d'occasion une séance serait impossible. Le sculpteur et ses compagnons rentrent bredouilles, ce qui ne les empêche pas de se réjouir d'avoir vu le grand homme (4).

Pendant ce court séjour de 1828 David entra en relations avec divers peintres anglais : Martin, Lawrence, Pickersgill ; Lawrence le conduisit à un grand banquet d'artistes et d'amateurs, donné au profit de la société d'artistes pauvres (5). Il revit aussi à plusieurs

(1) Délécluze : « *Souvenirs* », p. 326.

(2) Cf. David : « *Lettres à son ami le peintre Louis Dupré* », Paris, 1891, p. 27, etc.

(3) « *Lettres à Louis Dupré* », p. 57.

(4) Cf. Victor Pavie : « *Œuvres choisies* », Paris, 1887, I, p. 8-9.

(5) Jouin : « *David d'Angers* », Paris, 1878, 1, 193-4.

reprises Bentham, dont il avait modelé le buste l'année précédente. Peut-être connut-il aussi Lady Morgan et Mrs Opie, qu'il allait revoir (1) dans son atelier quelques années plus tard (2).

*
**

Venant maintenant aux voyageurs qui s'attachent surtout à l'aspect matériel de la vie en Angleterre, nous passerons vite sur quelques auteurs du commencement de la Restauration qui écrivaient pour satisfaire cette curiosité superficielle dont il a déjà été question. Ce sont tantôt des réponses par des Français ayant vécu où voyagé en Angleterre aux attaques dont ce pays fut l'objet (3) ; tantôt de simples récits de voyage, avec des descriptions des villes, des monuments, des promenades, entrelardées d'anecdotes plus ou moins bien fondées (4). Le plus fécond en ce genre est Defauconpret, Français vivant à Londres, et qui ne cessa de publier l'un après l'autre des ouvrages sur l'Angleterre : « *Quinze Jours à Londres* » en 1815 ; « *Six mois à Londres* », 1816 ; « *Une année à Londres* », 1819 ; « *Londres en* 1819 », « *L'Ermite de Londres* », 1820. Ces ouvrages ressemblent fort à ceux que nous avons examinés au chapitre VIII ; l'auteur critique tout, voit tout en noir, rapporte force anecdotes peu édifiantes, interprète ce qu'il voit au détriment des Anglais : en somme, il fait exactement comme John Scott, contre lequel pourtant il tonne bien fort. Toutefois, le ton des ouvrages se radoucit peu à peu, et ils deviennent plutôt un commentaire sur les événements du jour en Angleterre, souvent une traduction de publications anglaises (5).

(1) *Ibid,* I, 194.

(2) Des acteurs français allèrent à Londres, mais ils n'ont pas écrit leurs impressions ; du reste, c'étaient là des relations d'affaires plutôt que sociales. Mais Talma et Mlle Georges, qui jouèrent en juin 1817 des scènes de tragédie française à l'Opéra de Londres, furent en somme très bien reçus. On fit honneur surtout à Talma ; il fut invité au dîner d'adieu offert à Kemble, et un toast fut porté au grand acteur français, qui reçut une ovation de la nombreuse assemblée. (Cf. la presse de juin-juillet 1817, et une lettre de Talma dans le *Journal du Commerce,* du 22 août.) Mlle Georges alla de nouveau à Londres en 1828.

(3) Sarrazin : « *Tableau de la Grande-Bretagne* », ou « *Observations sur l'Angleterre du Général Pillet* », Paris, 1816 ; Marsan : « *A M. Lavigne jeune, propriétaire du « Mémorial bordelais », Bordeaux,* s. d.

(4) Cf. Reboul : « *Souvenirs de* 1814 *et* 1815 » ; Mme d'Avot : « *Lettres sur l'Angleterre* », Paris, 1819.

(5) On ne sait pas trop qui était ce Defauconpret. Tous ses ouvrages parurent sous l'anonymat, et c'est d'après Quérard et d'autres que je les lui attribue. Il paraît avoir vécu 20 ans à Londres, et y avoir entretenu avec son fils un véritable atelier de traduction. A lui serait dû un nombre prodigieux de traductions d'ouvrages anglais, entre lesquels les romans de Scott, de Fenimore

A partir de 1820 environ, on peut remarquer un intérêt sérieux pour tout ce qui concerne les progrès dans la vie matérielle en Angleterre. Les Français, qui depuis longtemps se considéraient sans rival en littérature, en arts, en sciences, commençaient à se rendre compte que des développements intéressants étaient en train de se produire dans toutes ces provinces chez leurs voisins. « Les langues vivantes sont beaucoup plus étudiées parmi nous », écrit un voyageur, (1) « qu'elles ne l'étaient à l'époque où l'on trouvait national de nous isoler au milieu de l'Europe, comme l'Angleterre est isolée au milieu des mers. Les voyages sont devenus plus communs, et chaque peuple comprend mieux ce qui lui manque, en voyant ce que possèdent ses voisins : le besoin est né de la comparaison. »

Entre 1820 et 1824 paraît l'ouvrage monumental du baron Dupin : « *Voyages dans la Grande-Bretagne, entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, de* 1816 à 1821. » Il est suivi d'autres articles moins ambitieux, mais écrits dans le même but : celui d'observer les avantages que l'Angleterre pourrait offrir sur la France, et de les faire connaître au public français. Il y a, par exemple, le « *Voyage* » de Montulé (2), qui se promène d'un bout à l'autre de l'Angleterre, visitant surtout les grandes villes manufacturières — Birmingham, Liverpool, Manchester, Glasgow, Bristol. Il y a loin de son récit à ceux de Defauconpret ! Cette fois le voyageur vient pour chercher le bon ; il remarque surtout la propreté, l'excellence des diligences, l'emploi des machines à vapeur, et l'éclairage par le gaz, qui en était alors à ses débuts et que la France allait adopter vers cette époque à l'exemple de l'Angleterre. Son opinion des Anglais est en somme favorable, et il s'attache à rectifier l'idée fausse donnée de l'Angleterre par d'autres récits.

Vers la même date, la librairie Dondey-Dupré envoyait Adolphe Blanqui pour rendre compte de l'état matériel de l'Angleterre (3). Lui aussi parcourt la Grande-Bretagne, visitant les grandes villes, décri-

Cooper, de Lady Morgan, etc. Il paraît avoir guetté des ouvrages nouvellement parus en Angleterre, pour en donner aussitôt une traduction inautorisée. Selon Lady Morgan, c'était d'abord un « *government defaulter* », et ensuite un émissaire de la police. (*Passages from my autobiography*, p. 47-8.)

(1) Blanqui : « *Voyage, etc.* », Paris, 1824, préface, XVI.

(2) *Voyage en Angleterre et en Russie, pendant les années* 1821, 1822, 1823 », Paris, 1825.

(3) Blanqui : « *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse* », Paris, 1824.

vant les ports surtout, les grands bassins, et toute leur fourmillante vie maritime. A peu de choses près il relève les mêmes faits que Montulé ; tout en remarquant de nombreux abus (1), il fait un grand éloge des usages anglais, point par anglomanie, mais pour exciter l'émulation chez ses compatriotes.

C'est de cette même librairie Dondey-Dupré qu'est sortie la « *Revue britannique, ou Recueil d'observations tirées des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, le commerce, l'économie politique, les finances, la législation, etc.* » Cette revue paraît pour la première fois en juin 1825, et entre les noms des rédacteurs se trouve celui de Blanqui; plus tard Amédée Pichot y figurera, et Philarète Chasles (1828) qui avait passé dix ans en Angleterre. Marchant sur les brisées de voyageurs tels que Blanqui, Nodier, Pichot, elle prend aux revues anglaises des articles sur divers sujets traités par ces voyageurs : sur les routes anglaises, sur les premiers bateaux à vapeur ; sur la noblesse anglaise, les élections, la traite des noirs; sur les grands orateurs — Brougham, Mackintosh, Burdett, Cobbett, Canning; en littérature, des articles successifs sur Scott, Byron, Coleridge, Shelley, Wordsworth, Crabbe, Campbell, Godwin (2).

La « *Revue britannique* » eut beaucoup de succès; elle vit se multiplier le nombre de ses abonnés, et l'on dut réimprimer jusqu'à trois éditions les premiers volumes. Elle joua donc un rôle assez important en faisant connaître l'Angleterre et en présentant le point de vue anglais.

(1) Il a là-dessus un mot assez fin : « Il semble, dit-il, que les Anglais tiennent aux abus du passé par vanité, de peur d'avouer qu'on s'est trompé dans leur île, n'importe à quelle époque » (p. 331).

(2) Les six derniers en 1827.

CONCLUSION

Reste à déterminer le sens et l'importance des relations étudiées. la mesure dans laquelle ces divers groupes ont pu contribuer à un rapprochement entre l'Angleterre et la France ; à se demander si. dans le cours des années, au milieu d'événements parfois contradictoires, on peut distinguer un progrès vers l'entente.

Voyons d'abord l'homme moyen français et anglais. Je crois qu'il faut se garder de croire à un changement très prononcé dans les sentiments du peuple pour la nation voisine. Les vieux préjugés, fortement enracinés, sont tenaces; d'ailleurs, le peuple juge toujours une nation étrangère, soit par une tradition légendaire, soit par ceux qui viennent chez lui, et chaque nation ne sait que trop bien quelle mauvaise propagande certains voyageurs font pour leur patrie. La Restauration ne faisait pas exception en cela : « Les échantillons de Français qu'ils ont chez eux [en Angleterre]», écrit Delacroix, de Londres, (1) « ne sont pas pour donner une haute idée du caractère national. Il y a une foule de gens d'une existence douteuse qui se réfugient ici. Les banqueroutiers, les faussaires de Paris, se rencontrent dans les hôtels de Londres. » On sait que Paris servait réciproquement de refuge aux mauvais sujets de Londres.

Peut-être faut-il aussi ajouter peu d'importance aux manifestations populaires, dans un sens ou dans l'autre, sur le compte des étrangers; car le peuple, manquant de bases solides pour ses opinions, se laisse facilement emporter par les événements du moment, se trouve à la merci des irritations ou des enthousiasmes passagers. et les reflète sans qu'au fond ses sentiments aient véritablement changé. Ainsi, au début de la guerre d'Espagne, la populace de Londres vient

(1) « *Lettres* », I, 105.

briser les vitres de l'ambassade française (1) ; on manifeste contre les Anglais à Paris en 1822, lors de la visite des acteurs anglais, et de nouveau après la bataille de Navarin; puis en 1830 les Anglais sont acclamés dans les rues (2). Ces cris d'« A bas les Anglais! » et de « Vivent les Anglais ! » se succèdent avec une rapidité un peu déconcertante ; il ne faut pas trop écouter les uns ni les autres.

Cependant il semble bien que vers 1827 l'opinion, même dans le grand public, soit devenue très favorable aux Anglais, à en juger par le vaudeville qui d'habitude reflète assez fidèlement le sentiment populaire. Une petite comédie de 1827 (3), écrite pour célébrer l'établissement du théâtre anglais à Paris, et jouée par les comédiens réunis de l'Odéon et de la troupe anglaise, est pleine de sentiments amicaux pour les Anglais et de vœux pour la bonne entente des deux nations. La pièce met en scène un jeune Français qui, amoureux d'une Anglaise, se rend en Angleterre pour l'épouser; voulant échapper aux poursuites de ses parents, il se déguise en Anglais : c'est le type traditionnel, qui jure par *Goddam*, baragouine le français, mange du rosbif, et boit comme quatre. Seulement à l'auberge le jeune homme rencontre un vrai Anglais, et commence à avoir des doutes sur la façon dont il joue son rôle. Il passe néanmoins pour Anglais aux yeux de l'ami de son père, venu pour l'arrêter. Celui-ci aborde l'Anglais, qu'il prend pour un Français, et qui, amoureux d'une Française, se laisse volontiers emmener à Paris. Voici le dialogue qui s'engage entre les compagnons d'auberge :

L'Anglais. — Vous allez vous marier en Angleterre ? C'est bien; vous ne détestez pas les Anglais, vous !

Le Français. — Moi, mylord, non sans doute, détester les Anglais ! Ah! croyez que chez nous on pense plus noblement; les préventions perdent tous les jours de leur force: ces préjugés d'un autre âge, ces idées rétrécies qui nous divisaient ont fait place à une généreuse émulation; nous travaillons au bonheur de notre patrie comme vous travaillez au bonheur de la vôtre. L'industrie peut enrichir la France et l'Angleterre; et le commerce, les arts, et la liberté, en étouffant tous les vieux germes de discorde, doivent unir enfin deux grands peuples qui s'estiment et qui sont dignes de s'aimer.

L'Anglais. — Bien! Très bien! moi je pense comme vous, et bientôt nous penserons tous de même.

Le Français. — Déjà le génie des deux nations a franchi le détroit.

(1) Marcellus : « *Chateaubriand et son temps* », p. 284.

(2) Cf. Lady Blessington : « *The Idler in France.* »

(3) « *Anglais et Français* », par Bayard et Wailly, jouée à la Salle Favart, le 22 octobre 1827.

L'Anglais. — Nous devons à un Français le pont sous la Tamise, oh ! c'est magnifique.

Le Français. — J'admire aux portes de Paris l'industrie anglaise.

L'Anglais. — On applaudit Voltaire à Drury-Lane.

Le Français. — Et Shakespeare à Favart.

L'Anglais. — Et vous, jeune Français, vous allez prendre une femme en Angleterre ?

Le Français. — Certainement; elle est aussi jolie qu'une Française.

L'Anglais. — Comme moi, la jeune dame que j'aime est aussi jolie qu'une Anglaise. » Etc.

Finalement, on le devine, les parents sont forcés de reconnaître que leurs préjugés sont sans fondement — puisqu'ils n'ont même su distinguer l'Anglais du Français — et les deux mariages franco-anglais s'accomplissent dans un chœur de compliments réciproques.

Beau langage en effet ! et qui contient sans doute une part de vérité. Cependant il ne faut pas oublier que c'est une comédie destinée au public qui va au théâtre anglais, et que les sentiments acclamés à la Salle Favart pourraient être moins bien reçus aux boulevards.

N'attachons donc pas trop d'importance aux expressions du sentiment populaire, facilement exalté dans un sens ou dans l'autre. Plus importante de beaucoup est l'opinion éclairée, formée par les voyages et par le contact avec des hommes de la nation voisine. Les relations personnelles, nées d'une communauté de goûts, d'intérêts, de sympathies, ont une base solide, et résisteront aux irritations momentanés et aux désaccords politiques. Le rétablissement de la paix leur a permis de naître, de s'étendre, au moyen des divers groupes que nous avons étudiés.

L'œuvre de ces seize années n'est pas négligeable, si l'on songe où en étaient les relations entre l'Angleterre et la France en 1814. A cette date, en effet, aucun contact intellectuel ou social entre les deux pays, à peine quelques relations de savants courageux; une liaison étroite il est vrai, entre Anglais et Français émigrés; mais ce fait était plutôt un obstacle, qui rendait suspects les Anglais à la nouvelle France. Petit à petit l'accord se refait, très lentement d'abord, subissant bien des échecs, ayant à vaincre l'hostilité ou l'indifférence, faisant toutefois des progrès inaperçus mais réels.

Du côté des Anglais, grâce au goût des voyages, il y eut toujours un vif intérêt à l'égard de la France, et une appréciation assez générale de la culture française : ainsi, en 1822 Chateaubriand a pu écrire (1), en parlant du « *Drawing-room* » : « Nous avons vu ensuite

(1) « *Correspondance* », III, 53-4.

défiler cinq ou six cents femmes, dont quatre cent cinquante au moins étaient charmantes, toutes vêtues de robes françaises, toutes en toques et en plumes de Paris, toutes parlant français, on n'entendait pas quatre paroles anglaises. Voici un mot qui a fait fortune : « Au moins ai-je dit au duc de Wellington, il y a des conquêtes que l'Europe ne nous a pas enlevées, notre langue et nos modes. » C'est une vraie rage pour la France, rien n'est bien qu'en France, rien n'est fashionable qu'en France, John Bull n'est plus ivre que de vin de Champagne. » Et Pichot, en 1825, constate que la meilleure société de Londres ressemble fort à celle de Paris : « La société anglaise se dépouille donc chaque jour davantage de ce qu'elle avait d'âpre pour un étranger ; et dans la haute société, surtout parmi les dames, on est tenté de dire : « un Français a passé par là ! » (1).

Les Français, au contraire, restent longtemps indifférents à l'Angleterre, exception faite d'une petite élite. Ce n'est que dans la deuxième moitié de la Restauration que la curiosité devient plus générale, que le public cherche à s'informer à bonne source sur l'Angleterre et les Anglais, et à passer la Manche pour connaître ses voisins chez eux.

Les deux groupes qui ont agi le plus puissamment sur l'opinion sont certainement les groupes littéraire et libéral — ce qui explique l'accélération du rapprochement à partir de 1822 environ. La diffusion de la littérature anglaise en France a contribué en grande mesure à apaiser les rancunes et à réveiller l'intérêt du public à l'égard de l'Angleterre ; les admirateurs de la littérature commencent à voyager en Angleterre et à cultiver des relations anglaises. Certes le poète Southey exprimait un désir général, et qui était en train de se réaliser quand il écrivit à son traducteur : « Si mes vœux et mon exemple y peuvent quelque chose, les hommes de lettres de nos deux pays se montreront des égards, et entretiendront, autant que possible, ces sentiments de respect et d'estime mutuels qui devraient exister entre deux nations pareilles pour leur honneur et pour le bien-être de l'humanité » (2).

Entre les libéraux anglais et français le contact a été des plus fructueux. Le puissant élan de libéralisme qui, en Angleterre, va croissant sous l'administration de Canning, pour aboutir à la réforme parlementaire en 1832, coïncide avec l'opposition énergique des libéraux

(1) Pichot : « *Voyage* », I, 286.

(2) Lettre à Bruguière de Sorsum, 1821. Publiée dans la « *Revue de littérature comparée* », janvier-mars 1927.

français à la réaction instituée après l'assassinat du duc de Berry, en 1820, et renforcée par l'avènement de Charles X en 1824. Le parti libéral des deux côtés du détroit fait jusqu'à un certain point cause commune. Les libéraux français regardent de plus en plus l'Angleterre comme le pays de la liberté, surtout après la mort de Castlereagh en 1822; ils étudient soigneusement ses institutions, s'armant pour l'avenir. Menacés dans leur liberté, gênés surtout par la censure, ils s'intéressent toujours davantage aux journaux et aux revues anglais, qui, vers la fin de la Restauration, ont une circulation considérable à Paris : « *Le Times* » et le « *Morning Chronicle* » sont bien plus lus à Paris cette année qu'ils ne l'étaient l'année dernière », écrit Stendhal en 1826 (1) ; et il arrive souvent à Buchon, du « *Constitutionnel* », de mander telle nouvelle supprimée par le censeur à son ami Sutton Sharpe à Londres, en le priant de la faire insérer dans les journaux anglais.

Le rapprochement entre les journalistes de la fin de la Restauration est significatif. Les journaux des deux pays commencent à parler en connaissance de cause de ce qui concerne leurs voisins: ainsi des revues anglaises ont comme correspondant à Paris Stendhal lui-même; et des journaux parisiens s'attachent des hommes qui savent l'anglais et connaissent l'Angleterre. Chaque pays commence à se faire des idées plus justes sur la nation voisine.

Bien entendu, des rivalités et des jalousies subsistent toujours (2) ; des relations cordiales pourtant se préparent (3), grâce à la bonne volonté, à l'intelligence et à la sympathie des Français et des Anglais qui, sous la Restauration, sont allés au-devant les uns des autres. Chaque véritable amitié franco-anglaise est plus efficace que bien des contacts d'indifférents : l'intérêt sincère que l'on porte à quelques individus de l'autre nation est appelé à rayonner bien au delà du petit cercle primitif; que les compatriotes de ceux à qui l'on tient soient attaqués, calomniés, on met son cœur à les défendre, on s'instruit soi-même sur eux, sur leur pays, pour les défendre mieux.

Ainsi, en multipliant d'abord les rapports entre la France et l'An-

(1) Article pour le « *New Monthly Magazine* », octobre 1826; cité dans Gunnell : « *Stendhal et l'Angleterre* », p. 165-6, note.

(2) Notamment, lors de l'entreprise française contre l'Algérie en 1830.

(3) Cf. Guyot : « *La première entente cordiale* », Paris, 1926.

gleterre, en les transformant dans la suite en amitiés éprouvées et durables, la Restauration a établi un lien solide entre les deux nations. La politique aidant, ce rapprochement préparera les voies à l'entente cordiale.

Vu et Permis d'imprimer,
Le Recteur de l'*Académie de Paris*,
CHARLÉTY.

Pour le Doyen de la *Faculté des Lettres de l'Université de Paris*,
L'Assesseur,
H. DELACROIX.

LISTE D'OUVRAGES AUXILIAIRES (1).

Albert, M. : *Les théâtres des boulevards,* 1789-1848. Paris, 1902.

Baldensperger, F. : *L'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française.* Bibl. universelle et Revue Suisse, 1903.

Babeau, A. : *Les Anglais en France après la paix d'Amiens.* Paris, 1898.

Borgerhoff, J. L. : *Le théâtre anglais de Paris sous la Restauration.* Paris, 1912.

Boutet de Monvel, R. : *Les Anglais à Paris,* 1800-1850. Paris, 1911.

Estève, E. : *Byron et le romantisme français.* Paris, 1907.

Guyot, R. : *La première entente cordiale.* Paris, 1926.

Houssaye, H. : *1815.* Paris 1893.

Lockitt, C. H. : *Relations of French and English Society,* 1763-1793. London, 1920.

Maigron, L. : *Le roman historique à l'époque romantique.* Paris, 1898.

Muret, T. C. : *L'histoire par le théâtre,* 1789-1851. Paris, 1865.

Melville, L. : *The Beaux of the Regency.* London, 1908.

Pariset, G. : *Témoignages anglo-français sur* 1815 *et* 1814. (*Journal des Savants,* 1906.)

Partridge, E. : *The French Romantics knowledge of English literature,* 1820-1848. Paris, 1924.

(1) Je n'ai pas cru utile de donner une bibliographie complète; elle dépasserait toute mesure et beaucoup d'ouvrages n'ont été utilisés que pour des détails. Tous les ouvrages cités dans le texte se trouvent nommés dans les notes. Je donne ici une liste d'ouvrages qui m'ont servi pour l'étude générale de la période, ou pour quelque aspect particulier du sujet.

Stenger, G. : *Les grandes dames du XIX^e siècle, chronique du temps de la Restauration.* Paris, 1911.

Temperley, H. : *The foreign policy of Canning,* 1822-1827. London, 1925.

Timbs, J. : *Club life of London.* London, 1872.

Viel-Castel, L. : *Histoire de la Restauration.* Paris, 1860.

Webster, C. : *The Foreign policy of Castlereagh,* 1815-1822. London, 1925.

Willson, B. : *The Paris embassy.* London, 1927.

Yriarte, C. : *Les Cercles de Paris,* 1828-1864. Paris, 1864.

INDEX

DES NOMS PROPRES (1)

Abinger, Lord, 177.
Abrantès, dsse d', 25, 61.
Adair, 80.
Aldborough, Lady, 90-1.
Alison, 15.
Alton Shée, 123.
Alvanley, Lord, 87, 174.
Ampère, 145.
Apponyi, cte R. d', 72.
Arblay, M. d', 87, 98.
Arblay, Mme d' (Fanny Burney), 87. 94, 98.
Arlincourt, vcte d', 111.
Artois, cte d' (Charles X), 42, 43, 46, 69, 77, 87, 93, 124, 128.
Augereau, Mme, 16.

Banks, Sir Joseph, 84.
Bassanville, Mme de, 148 (4).
Beauvau, Psse de, 92, 105, 111, 155.
Bénèval, baron, 118.
Bentham, J. 187.
Bentinck, Lord G., 174.
Béranger, P.-J. de, 29, 50, 118.
Berlioz, H., 152, 153, 158.
Berry, Miss Mary, 18, 57, 68, 69, 80, 81, 83, 90, 92, 94, 130, 141.
Berry, duc de, 16, 42, 87, 134 (1), 195.
Berry, dsse de, 91, 102.
Berryer, 123.
Bertin de Vaux, 184 (3).
Bertin, Armand, 184 (3).
Bertrand, le gén., 131.
Bessborough, Lord, 18, 141.
Bessborough, Lady, 18, 20, 21, 35, 141.
Blanqui, A., 188, 189.
Blayney, Lord, 14.
Blessington, Lord, 174.
Blessington Lady, 129, 156 (1), 174, 176.
Boigne, Mme de, 42, 46, 57, 64, 67, 73, 99.
Bonaparte, Mme Patterson, 105, 106.
Bonfil, 91.
Bouchené-Lefer, 124, 181.
Boucher, 113.
Bouffé, 145.
Bristol, Lord et Lady, 81 (2), 141,
Broglie, duc de, 18, 19, 65, 76, 114, 117, 124-6, 127, 128, 130, 132, 133, 140, 142 (2), 149, 155, 176-8.
Broglie, dsse de, 18, 71, 117, 129, 132-142, 154, 155, 179.
Brougham, H., 83 (3), 125, 127, 177, 178, 189.
Bruce, Gén., 17, 18, 19, 46.
Bruguière de Sorsum, 194 (2)
Buchon, 126, 127, 195.
Burdett, Sir F., 129, 189.
Burns, 183.
Byerley, Sir John, 85.
Byron, Lord, 142 (1), 144, 145, 146, 148-150, 151, 164 (6), 175, 181, 182, 189.

(1) Cet index contient les noms des Anglais et des Français nommés dans cet ouvrage, et qui ont eu des rapports directs avec le pays voisin. J'y ai fait entrer également un petit nombre de personnes qui ont indirectement contribué aux rapprochment entre les deux nations.

Cailleux, baron de, 86 (7).
Calcott, 82 (5).
Campan, Mme de, 21.
Cambell, T., 182, 189.
Canning, G., 66, 70, 74, 123, 124, 127-9, 177, 189, 194.
Canning, Mrs., 72.
Caradoc, Col, 174.
Caraman, Cte de, 74.
Carbonel, 115.
Castellane, 26, 58, 67.
Castlereagh, Lord, 31, 53, 67, 74, 76 (5), 123, 128, 195.
Castlereagh, Lady, 30, 31.
Castries, duc de, 99 (1).
Castries, dsse de, 88.
Caulfield, Miss, 99 (1).
Cave, Lord, 22.
Cavé, 119.
Chalmers, Dr., 142 (2).
Chasles, P., 184 (3), 189.
Chastenay, Mme de, 16-7, 60, 64, 133, 137.
Chabannes, comte de, 99 (1).
Chateaubriand, 19, 74, 75-6, 80, 81, 93, 103, 154 (1), 174, 180 (1), 193-4.
Chevalier, 86, 146.
Chevigné, 99 (1).
Choiseul, mqs de, 99 (1).
Chopin, 181.
Clancarty, Lord, 87.
Clanwilliam, Lord, 174.
Clarke, Mrs., 23, 156.
Clarke, Miss Mary, 23, 156-7.
Clarkson, T., 24, 138, 139.
Clarkson, Mrs., 24.
Clive, Lord, 87.
Cobbett, 189.
Coghlan, Miss, 99 (1).
Coigny, duc de, 98.
Coigny, Mme de, 19, 71, 95.
Coleridge, S. T., 182, 189.
Colthurst, Sir W., 87.
Constant, B., 18, 19, 108, 113, 114, 117, 125, 129, 154, 155, 181.
Cooke, 151.
Coquerel, A., 24.
Coquerel, C., 25.
Courier, P.-L., 145.
Cousin, V., 156.
Cowper, Lady, 72.
Crabbe, 182, 183, 189.
Craon, Psse de, 111, 155.
Craven, Lady, 80.
Croker, J. W., 62, 87, 108.
Custine, A. de, 76, 157.
Cuvier, 103, 126, 155.
Czartorinski, Pce, 155.
Dalrymple-Hamilton, Miss, 98.
Dash, ctsse (Ctsse Poilloüe de St-Mars), 92.
David, L., 82, 83, 86 (6).
David d'Angers, 118, 119, 147 (2), 186-7.
Davis, Scrope, 174.
Davy, Sir H., 57.
Decazes, duc, 42, 74-5, 112, 134 (1).
Decazes, dsse, 74-5.
Defauconpret, 108, 110, 187.
Delacroix, E., 83, 96 (4), 126, 152, 157, 185-6, 191.
Delamarre, 99 (1).
Délécluze, E., 123 (3), 144-6, 148, 150, 157, 183-4, 186.
Denon, 82, 83-4, 86, 103, 105, 112, 115-7, 118, 131, 154.
Devonshire, Georgiana, 1re dsse de, 18, 80, 95.
Devonshire, Elizabeth, 2e dsse de (Lady E. Foster), 80, 81, 94, 95.
Dino, duc de, 176.
Dittemar, 119.
Dondey-Dupré, 188, 189.
Duchesnois, Mlle, 43.
Dumas, A., 118, 119.
Du Perron, Mme A., 134, 138, 140.
Dupin, 129, 188.
Duras, dsse de, 19, 28, 62, 76, 93-4, 136 (4).
Duvaucel, Sophie, 126.
Duvergier de Hauranne, 117, 145, 180.

Edgeworth, l'abbé, 155.
Edgeworth, Fanny, 141, 155.
Edgeworth, Maria, 81, 130, 141, 155, 156 (1).
Ellenborough, Lord, 125.
Ellice, Miss, 99 (1).
Erskine, Lord, 80, 82.
Escars, dsse d', 88-9, 155.
Esterhazy, Psse, 73.
Eynard, 140 (2).

Farington, J., 23, 82, 84.
Fauriel, 150 (5), 156, 157.
Félétz, 86 (7).
Fielding, Lord et Lady, 141.
Fielding, Copley, 185.
Fielding, Thalès, 185.
Fife, Lord, 174.
Fitz-James, duc de, 42 (1).
Flahault, cte de, 19, 20, 21, 98, 129, 130, 154, 173, 181.
Flahault, Mme de, 98, 129, 130, 153, 154, 173.
Flaxman, 82, 186.
Forbes, James, 84.
Forbes, Miss, 98.

Fouché, 43, 47, 61.
Fournier, 181.
Fox, H. E., 92, 94, 95, 130, 131-2.
Foy, le gén., 154.
Fry, Mrs., 75, 140 (2).
Fuseli, 82, 84.

Galitzin, Psse, 147.
Gallois, 18, 19, 130, 147, 154.
Gay, Delphine, 83.
Genlis, Mme de, 103, 106.
Georges, Mlle, 187 (2).
Gérard, 82, 83, 105, 186.
Ginguené, 85, 103, 106.
Girardin, Mme de, 20, 21, 129.
Girod, 125.
Girodet, 83.
Godwin, 189.
Godwin, Mrs., 24.
Gontaut, Mme de, 69, 89.
Gordon, Dss. of, 80.
Grammont, duc de, 19, 97.
Grantham, Lord, 36.
Granville, Lord, 20, 35, 58, 66, 67, 70, 130.
Granville, Lady, 29, 30-1, 43, 58, 67, 68, 70-2, 89, 90, 94, 95, 128-9, 130, 135-7.
Grassini, Mme, 64.
Greffulhe, Cte J. de, 97.
Grégoire, l'évêque, 117, 139, 154 (1).
Greville, C., 77.
Grey, Lord et Lady, 176-7.
Gronow, Capt., 35, 37, 68, 90, 154, 174, 175.
Guérin, 83.
Guiche, duc de, 19, 76, 97, 173, 176.
Guiche, dsse de, 76, 173, 174, 176.
Guignes, duc de, 80.
Guizard, L. de, 157, 181.
Guizot, 121-2, 129, 130, 140 (2).
Guyot, 181.

Hamelin, Mme, 21.
Hardwicke, Lady, 68, 94.
Hare, F., 27.
Harrowby, Lord, 18, 19, 127.
Harrowby, Lady, 18.
Haydon, 82 (5).
Hennec, Mme, 86.
Hobhouse, J. C., 27.
Holland, Lord, 80, 95, 130, 131, 153.
Holland, Lady, 44, 49 (2), 80, 95, 130-2, 153.
Hoppner, 82.
Hortense, la reine, 21, 22.
Houchien, Mme d', 105, 118.
Houdon, 82.
Hughes, Ball, 174.
Hutchinson, Gén., 46.

Isabey, E., 181.
Jablonowski, Psse, 114.
Jacquemont, V., 126.
Jay, 117.

Jersey, Lady, 95, 141.
Joséphine, l'impératrice, 21, 22.
Jourdan, 181.
Jouy, 118.
Julienne, 86.

Kean, 152, 185.
Kemble, C., 152.
Kemble, J., 82.
Kinnaird, Lord, 20, 21, 44, 55.

La Briche, Mme de, 108.
La Chastre, cte de, 73.
Lafayette, le gén., 18, 19, 106, 112, 113, 114-5, 118, 139.
Lafond Ladebat, 84.
Lafont, 76.
Laîné, 19.
Lally-Tollendal, 19.
Lamartine, A. de, 92, 93, 99 (1), 154 158.
Lamartine, Mme de (Miss Birch), 99 (1), 158.
Lamb, C., 183.
La Moitte, 82.
Langlès, 86.
Lanjuinais, cte de, 86.
Lansdowne, Lord, 127, 130, 177.
La Pierre, mqse de, 158.
Larrey, baron, 85.
La Rochejaquelin, Mme de, 155.
La Tour-Maubourg, mqs de, 74.
Lauriston, mqs de, 147.
Lavalette, le gén., 17, 42, 45-6, 48 (3), 61, 177.
Lawless, 23.
Lawrence, Sir T., 185, 186.
Le Brun, 82.
Le Brun, Mme Vigée, 82, 83.
Lefèvre, 119.
Lemercier, 103.
Le Roy, 82.
Leverd, Mlle, 76.
Levis, duc de, 172.
Liéven, Mme de, 73, 74.
Louis XVIII, 11, 25, 28, 31, 34, 35, 42, 46, 47, 48-9, 53, 54, 55, 60, 61, 62, 70, 87, 89, 93, 124.
Louvois, Mme de, 93.
Luttrell, 17, 176.

Macaulay, Gén., 139, 178.
Macaulay, T., 178.
Macauley, Z., 178.
Macdonald, le mar., 20, 37 (1), 147, 148 (4).

Machelez, 76.
Mackintosh, Sir J., 17, 18, 19, 20, 21, 189.
Macready, 152.
Mainié, 181.
Malte-Brun, 85.
Manuel, 118.
Marcellus, cte, 172 (1), 179.
Mareste, 126.
Marmont, le mar., 44, 147.
Marron, 24.
Martin, 186.
Masson, 82.
Maturin, 183.
Maussion, cte A. de, 176.
Melbourne, Lady, 80, 95.
Mérimée, 83, 119, 126, 145, 150, 156, 157.
Mesnard, 30.
Meynier, 83.
Mignet, 119, 129, 145.
Mitchell, Miss, 99 (1).
Molé, le cte 65-6, 130, 147, 155.
Monod, 144, 145.
Montalembert, cte C., 84 (4).
Montalembert, cte R., 84 (4), 97, 98.
Montcalm, Mme de, 93.
Montmorency, M. de, 19, 76 (5), 162.
Montrol, 119.
Montrond, 131, 175.
Montulé, 188, 189.
Moore, T., 130 (4), 141, 153-5, 156 (1), 158, 182.
Morellet, 85, 103.
Morgan, Sir C., 102, 111, 116, 117.
Morgan, Lady, 43-5, 46, 52, 57, 82-3, 84, 85, 101-120, 137, 154, 155, 156, 162, 166, 167, 187.
Morley, Lady, 80.
Mornay, cte Ch., 176.
Mortemart, dsse de, 92.
Mouchy, duc de, 97, 173, 176.

Nadaillac, cte de, 99 (1).
Ney, le mar., 21, 42, 43, 45, 154-5, 161.
Ney, Mme, 16, 20.
Nightingale, la famille, 145, 183-4.
Noailles, cte A. de, 162.
Noailles, Mme A. de, 72, 76, 173.
Nodier, C., 12 (2), 146, 157, 181-2, 189.
Nugent, 176.

O'Connor, 23.
Opie, 82.
Opie, Mrs, 187.
Orléans, duc d', 25, 71, 89, 154, 155.
Orléans, dsse d', 89.
Orléans, Mlle d', 89, 90.
Orsay, cte A. d', 97, 132 (4), 173-5, 176.
Osmond, mqs d'., 73.
Owen, R., 140.
Owen, 82 (5).
Oxford, Lady, 23, 82, 91.

Palmerston, Lord, 67, 97-8, 129-130, 174.
Pasquier, 129, 130, 140 (2).
Pastoret, Mme de, 155.
Pavie, V. et T., 186.
Pembroke, Lord, 174.
Périer, Casimir, 155.
Pichot, A., 146, 147 (2), 157, 182-3, 189, 194.
Pickersgill, 186.
Pigault Le Brun, 119.
Playfair, W., 57, 108.
Poix, Psse de, 93.
Polignac, J. de, 74, 76-7, 97 (1), 98.
Polignac, Mmes de, 98.
Portalis, 140 (2).
Potier, 52, 151.
Potter, Sir C., 98, 174.
Puységur, 43.

Raffles, T., 52, 53.
Raguse, Mme de, 71.
Raikes, T., 99.
Randall, Miss, 142.
Reboul, A.-J., 36-7.
Récamier, Mme, 19, 80-1, 155.
Rémusat, Ch. de, 47, 122-130, 145, 157, 181.
Rémusat, Mme de, 47, 48 (3), 122-3.
Rich, 17, 18.
Richelieu, duc de, 93, 112.
Robinson, H. C., 18, 24.
Rochefoucauld, 105, 114.
Rœderer, cte de, 86 (7).
Rogers, Samuel, 82, 149, 176, 182.
Rohan, duc de, 99.
Rouget de l'Isle, 118.
Royer-Collard, 129, 155.
Rumford, Mme de, 130, 155, 181.
Russell, Lord John, 95, 129, 153.

Saint-Aulaire, cte et ctsse, 140 (2).
Salisbury, Lady, 80.
Saluces, M. de, 76.
Sartoris, Urbain, 97.
Scarlett, Sir J., 125, 177, 178.
Scheffer, A., 115, 118.
Scott, John, 15, 32, 86, 109, 187.
Scott, Sir W., 31, 32-3, 43, 56, 58, 86, 115 (4), 144, 145, 146-8, 150, 151, 153, 156-7, 172, 181-2, 186, 187 (5), 189.
Sébastiani, 19, 20, 98, 154, 181.
Ségur, 85, 103, 118, 119.

Serre, 125.
Seymour, Lord, 174.
Seymour, Miss, 99 (1).
Sharpe, Sutton (père), 82.
Sharpe, Sutton (fils), 85, 96 (4), 124, 126-7, 158, 180, 185, 195.
Shee, 82.
Shelley, Sir John, 87.
Shelley, P. B., 183, 189.
Simond, L., 144-5, 172.
Shelley, Sir John, 87.
Smith, Miss J., 183.
Smith, Sir Sydney, 133.
Smithson, Harriet, 152-3.
Southey, R., 24, 182, 194.
Souza, Mme de, 19-21, 98, 103, 130, 154.
Spencer, Lady, 95.
Staël, Mme de, 18-9, 45, 47, 65, 81, 103, 106, 108, 117, 124, 127, 128, 132-3, 138, 139, 149-50, 177.
Staël, Auguste de, 18, 19, 76, 115, 117, 130, 138, 141, 176, 178-80.
Staël, Albertine de (voir Mme de Broglie).
Standish, Hall, 174.
Stanley, Rev. E., 13-4, 18, 51, 138.
Stapfer, 24, 144, 145, 183.
Stendhal, 83, 96 (4), 119, 120, 126, 145, 146, 150, 151 (1), 157-8, 184-5. 195.
Stuart, Lord (Sir C.), 13, 16, 58, 66-9, 70, 94.
Stuart, Lady, 17, 68-9, 70, 94, 141.
Suard, 84, 85, 103, 105, 155.
Suchet, 20.
Swedian, le docteur, 86.

Taillandier, 126, 181.
Talleyrand, 34, 35, 47, 48, 97 (1), 131, 132, 149, 175.
Talma, 20, 71, 83, 103, 113, 185, 187 (2).
Tankerville, Lord, 99.
Thiers, 129, 156.
Thanet, Lord, 95, 131.
Thierry, A., 115, 156, 157.
Ticknor, G., 24, 94, 138, 141.
Tracy, Cte de, 119.
Trémouille, Psse de la, 103.
Tytler, 15.

Upton, A., 175.
Uzé, dsse d', 155.

Valeski, cte, 176.
Vaublanc, Mlle de, 99.
Vaudémont, Mme de, 71, 94.
Vaudreuil, Mme de, 92.
Vernet, H. et C., 76.
Vignet, L. de, 96 (1).
Vigny, A. de, 83, 99 (1), 158-9.
Vigny, Mme de (Miss Bunbury), 99 (1), 158.
Villèle, 128.
Villemain, 129, 130, 140 (2).
Villette, Mme de, 105, 118.
Vincent, 82.
Vitet, 145.
Volney, 85.

Ward, Hon. J. W., 12, 17, 18, 19, 176.
Wellington, duc de, 16, 19, 29, 30, 31, 34-5, 43, 46, 47, 48, 53-5, 56, 58, 60-6, 74, 194.
Wellington, dsse de, 60-1.
West, B. (père), 23, 82, 84.
West, B. (fils), 82.
Wilberforce, W., 139-140, 178, 179-180.
Wilkie, 82 (5), 185.
Williams, Miss H. M., 23-5, 82.
Wilson, Harriet, 54.
Wilson, Sir R., 46, 177, 180.
Wordsworth, W., 182, 189.
Wortley, J., 95.

York, duc de, 175.
Yorke, Lady Elisabeth (voir Lady E. Stuart).

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I. — La première Restauration ..... P. 11

L'invasion de 1814. — Les touristes; le pasteur Stanley. — Journalistes et gens de lettres : John Scott, Alison et Tytler. — Le milieu diplomatique. — Manque de relations sociales. — Quelques exceptions : salons de Mme de Staël, de Mme de Souza, de la reine Hortense; Anglais restés en France, salons de Mme Clarke, de Miss H. M. Williams. — Sentiment populaire à l'égard des Anglais.

CHAPITRE II. — Après Waterloo ..... P. 27

Rentrée des étrangers en 1815 : dispositions changées des deux côtés. — Joie et extravagances des ultras ; deuil du gros de la nation. — Isolement des étrangers : Sir Walter Scott. — Reprise des œuvres d'art. — Attitude envers l'armée d'occupation : bonne discipline des troupes anglaises. — Quelques contacts entre militaires et civils : Reboul.

CHAPITRE III. — Anglophobie ..... P. 41

Refroidissement des ultras; une restauration incomplète; manque de sympathie entre ultras et « Tories »; l'évasion de Lavalette. — Refroidissement des libéraux; la « tutelle étrangère ». — Anglophobie nationaliste et populaire, dirigée contre les civils plutôt que contre les militaires; caricature et vaudeville; haine pour le duc de Wellington, attentats contre sa vie. — Echec des acteurs anglais en 1822. — Contrepartie dans la vie sociale.

CHAPITRE IV. — Relations diplomatiques ..... P. 59

Ambassade du duc de Wellington : la duchesse; le duc estimé par ceux qui le connaissent, mais pas aimé; services rendus aux Français et leurs motifs; deux côtés de son caractère. — Ambassade de Sir Charles Stuart; impopularité; Lady Stuart, succès d'estime, surtout parmi le faubourg St-Germain. — Ambassade des Granville; Lady Granville et ses efforts pour établir une meilleure entente; succès et déboires; un pas en avant, relations plus personnelles. — Ambassade française à Londres; le marquis d'Osmond, Mme de Boigne; le duc et la duchesse Decazes; Chateaubriand et ses efforts pour faire briller l'ambassade; le prince de Polignac.

CHAPITRE V. — Souvenirs de la paix d'Amiens; autour des émigrés ..... P. 79

Voyageurs de 1802; Mme Récamier à Londres et à Paris; ses relations de 1802 et de 1814. — Artistes et savants; visites de 1802 et de 1814; salon de Gérard; Denon; l'Institut et la « Royal Society »; gracieux accueil accordé aux voyageurs par les artistes et savants de Paris. — Amis des émigrés; Anglais à la cour de Louis XVIII; Mme de Gontaut; autour des Orléans. — Anglais établis à Paris; Lady Aldborough; grandes réceptions des Anglais riches, attitude des Parisiens; le faubourg St-Germain et les Tories; salons de Mme de Montcalm, de Mme de Duras; personnages accueillants; Mme de Vaudémont, Mme de Coigny. — Les cercles; Français reçus dans les clubs de Londres; « l'Union », premier club de Paris, un cercle franco-anglais. — Mariages anglo-français.

CHAPITRE VI. — Libéraux anglais et français . ..... P. 101

Une libérale des Royaumes-Unis : Lady Morgan. — Sa visite en France en 1816; impressions de la société parisienne ; succès auprès de tous les partis. — Publication de « la France » en 1817; manifeste inattendu de libéralisme; critiques français et anglais, satisfaction des libéraux; opportunité et utilité du livre. — Séjour en France 1818-19; persécution par les ultras; accueil enthousiaste chez les libéraux; succès de son salon. — Relations intimes : Lafayette, Denon, les de Broglie, A. de Staël, B. Constant, etc. — Relations avec l'opposition extrémiste : Mme d'Houchien, Manuel, Rouget de Lisle, les francs-maçons, Béranger;

départ 1819. — Rentrée en France 1829; son deuxième livre; peu de bruit; relations avec les romantiques; respect de la jeune école.

CHAPITRE VII. — Libéraux anglais et français (*suite*) .... P. 121

Intérêt des libéraux français pour les institutions anglaises; détente produite par la politique de Canning. — Les doctrinaires et la procédure anglaise : de Broglie; Sutton Sharpe et ses amis du barreau français. — Contact personnel; hommes politiques anglais en France: Brougham, Lansdowne, Harowby, Canning, Russell, Palmerston. — Rendez-vous de libéraux français et anglais à Paris: salons de Mmes de Rumford, de Flahault, de Lady Holland. — Un terrain favorable entre tous : salon de Mme de Broglie ; liens de Mme de Broglie avec les Anglais : éducation, tempérament, religion; ses relations avec les abolitionnistes; témoignages extérieurs sur les Anglais de son milieu.

CHAPITRE VIII. — Rapprochement littéraire ..... P. 143

Etude de la langue anglaise; Délécluze et son cercle; lectures anglaises. — Relations personnelles de Scott avec les Français; visite de 1816; pèlerins à Abbotsford; visite à Paris en 1826; son succès, son attitude aux Français. — Relations françaises de Byron; Mme de Staël à Coppet; Stendhal à Milan. — Fortunes de Shakespeare en France; transformation de l'opinion après l'échec de 1822; acteurs anglais de 1827; succès de l'entreprise; enthousiasme des romantiques; Berlioz et Miss Smithson. — Moore à Paris, relations dans la société parisienne. — Moindres célébrités littéraires : Miss Edgeworth. — Un salon d'Anglaise à Paris: Misse Mary Clarke; interprète de Scott dans son entourage. — Voyageurs littéraires : Stendhal et les revues anglaises. — Mariages anglo-français : Lamartine et Vigny.

CHAPITRE IX. — « John Bull » vu par les Français ..... P. 161

L'Anglais d'Angleterre inconnu à la plupart des Français; on n'observe guère et l'on voyage peu en Angleterre au commencement de la Restauration. — Les écrits de 1814-15, la caricature et le vaudeville ; l'impression qu'ils donnent de « John Bull ». — Spleen et suicide ; flegme et bizarrerie ; vente de femmes ; les enlèvements ; les élections ; devoirs et plaisirs d'un milord.

CHAPITRE X. — Voyageurs français en Angleterre . . . . . P. 171

Eveil de la curiosité des Français envers l'Angleterre; divers groupes de voyageurs. — Relations du grand monde ; les dandys anglais et français : d'Orsay, Montrond; le monde de Lady Blessington. — Les constitutionnels: duc de Broglie et Auguste de Staël, relations avec les avocats et les abolitionnistes; Duvergier de Hauranne et les élections; amis libéraux de Sutton Sharpe, avocats et hommes de lettres. — Voyageurs littéraires: Pichot, Délécluze, Stendhal; Nodier et les pèlerins d'Abbotsford. — Les artistes voyageurs : Delacroix; David, visites de 1816 et de 1828. — Voyageurs s'intéressant à la vie matérielle : Defauconpret; Dupin, Montulé, Blanqui; la *Revue britannique*.

Conclusion . . . . . P. 191

Liste d'ouvrages auxiliaires . . . . . P. 197

Index des noms propres . . . . . P. 199

BRIOD (B.). — **L'Homérisme de Chateaubriand.** Essai sur l'influence et l'imitation. In-8, 158 p. ..... 30 »

BOURGET (Paul), de l'Académie française. — **Stendhal.** 1920, in-8. . 6 »

— **Flaubert.** 1922, in-8 ..... 6 »

CHATEAUBRIAND. — **Correspondance générale,** par L. Thomas. In-8. Tome I à V. Chaque volume ..... 36 »

— **Amour et Vieillesse.** Reproduction en phototypie du manuscrit autographe de la Bibliothèque nationale, avec une introduction, des notes critiques et une étude de Chateaubriand romanesque et amoureux, par Victor Giraud, 1924, in-8 ..... 24 »

Sur Lafuma ..... 90 »

Classiques français du Moyen Age (Les). — *Liste sur demande.* 57 volumes.

Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age. — *Liste sur demande.* 10 volumes.

DURRY. — **L'ambassade romaine de Chateaubriand.** In-4. Couverture romantique ..... 25 »

GIRAUD (Victor). — **Passions et romans d'autrefois. — La Jeune Captive. — Madame de Duras. — Lucile de Chateaubriand. — Les Amours de René. — L'Occitanienne.** 1 vol. in-8 couronne, 250 pages, sous couverture romantique 22 50

HUGO (Victor). — **La Tristesse d'Olympio.** Fac-similé du manuscrit autographe avec une étude sur Victor Hugo, poète de l'Amour et du Souvenir, par Maurice LEVAILLANT, 1928, in-4 écu, 118 pages et 8 planches ..... 50 »

LARG (D. G.). — **Madame de Staël.** *La Vie dans l'Œuvre.* 1924, in-8. 18 »

— **Madame de Staël.** *La Seconde Vie* (1800-1807). 1928, in-8, 310 p. 40 »

MAIGRON (L.). — **Le Romantisme et la Mode, d'après des documents inédits,** avec une planche en couleurs en 24 photogravures. 1911, in-8. ..... 30 »

ROYERE (Jean). — **Baudelaire, mystique de l'amour.** In-8 raisin, 200 pages, sur pur fil Lafuma ..... 80 »

ROCHEGUDE (Marquis de) et M. DUMOULIN. — **Guide pratique à travers le vieux Paris.** Nouvelle édition, 1923. Fort vol. avec cartes itinéraires ..... 30 »

ROSTAND (Edmond). — **Deux romanciers de Provence : Honoré d'Urfé et Emile Zola.** Le roman sentimental et le roman naturaliste. Avec une introduction d'Em. RIPERT. 1921, in-12 ..... 12 »

RUCHON (François). — **Jules Laforgue** (1860-1887). Sa vie, son œuvre, 1924, in-8, 280 pages ..... 30 »

— **Etude sur le poète Rimbaud** ..... 40 »

SEILLIÈRE (Ernest). — **Pour le centenaire du romantisme. Un examen de conscience.** 1927, in-8 raisin, 307 pages ..... 40 »

Société des Imprimeries L'HOIR, 26, rue du Delta, PARIS.

Date Due

UML 735

JUL 6 1971

FLARE

UNIVERSITY OF MIAMI
3 5051 10904 8480